ROCK & FOLK

OCT 2014 N°566 / 6,90 € / MENSUEL / BEL 7,60 € / CH 11,70 FS / LUX 7,60 € / PORTUGAL CONT 7,90 €
N CAL (S) 1050 XPF / POL (A) 2080 XPF / POL (S) 1160 XPF / GRE 7,90 € / MAR 84 DH / TUN 10,50 TND
CAN 11,70 $ CAN / ITA 7,90 € / INDE 13,90 € / DOM 7,60 € / N CAL (A) 1890 XPF

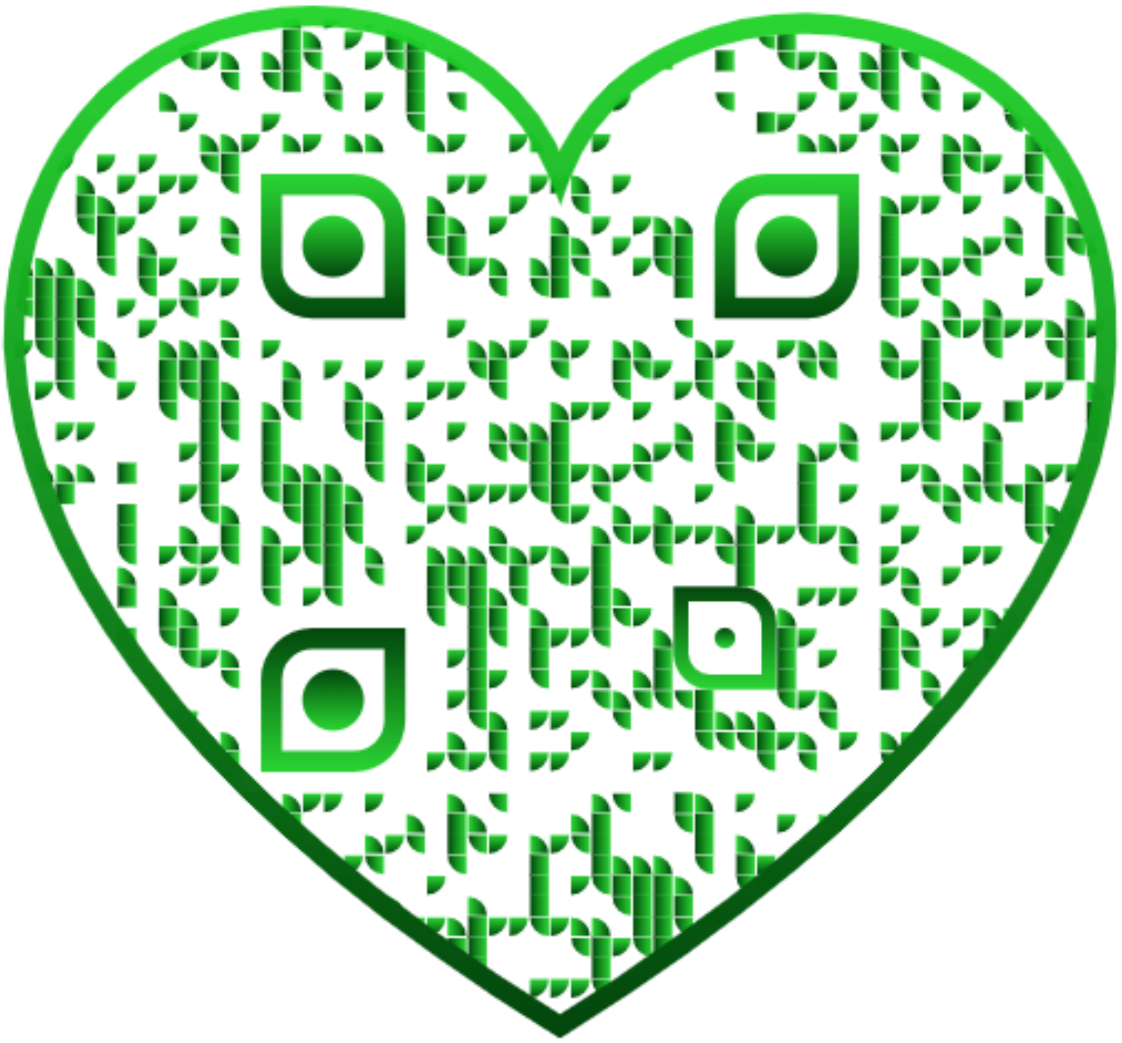
THE LIBERTINES

QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ?

par Busty

CLAPTON SETZER BERTIGNAC BONAMASSA
BEATLES MONO PLASTISCINES MANSET JACQUES WOLFSOHN
MES DISQUES A MOI MARIANNE FAITHFULL

L 19766 - 566 S - F: 6,90 € - RD
Editions Larivière



CUBANISTO

RUM

FLAVOURED BEER

NEW

DISCOVER THE RUM SPIRIT*

*CUBANISTO, LA NOUVELLE BIÈRE AROMATISÉE AU RHUM ET AUX NOTES DE CITRON, CITRON VERT ET D'ORANGE.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

eDito

Dénonciation de complot

Salut bande de rockers, c'est la rentrée.
Nous sommes de retour, avec un numéro sous couleurs Libertines — ça faisait trop longtemps ! — et une interview par Busty des deux fameux lascars, Barât et Doherty.
Voilà, il reste de lourdes raisons de se réjouir du côté des disquaires : coffret Beatles mono, coffret Allman Brothers au Fillmore, coffret Deep Purple au Japon, Queen au Rainbow, Elvis à Vegas...
N'en jetez plus ! Le business joue ces jours-ci la carte des intégrales, publiant des coffrets mastoc qui transforment des albums tout simples en monuments 6 CD, *pour ceux qui souhaitent approfondir l'expérience*.
Tragiquement, dans le même temps, il faudra aller chercher des nouveautés dignes de ce nom chez les petits indépendants (et nulle part ailleurs).
A ce sujet, on blâmera pour une fois ce nouveau groupe doué qu'on avait vu au Stade de France ouvrir crânement pour les Stones.
The Struts semblaient un jeune groupe glam qu'on avait envie de suivre.
Las, ils ont annulé promo et tournée européenne car *"le chanteur avait mal à la gorge"*.
Si vous croyez que c'est comme ça qu'on va sauver le rock, les djeunes !
A part ça, l'info du mois vient de notre excellent confrère Schnock qui pense que le groupe Supertramp avait prévu le 11 Septembre dès 1979, à preuve la fameuse pochette de "Breakfast In America".
Si on la retourne, on aperçoit… ça !
Qu'en dites vous ?
Bonne lecture, *keep rocking ! Stay alive…!*
PHILIPPE MANŒUVRE

THE BEATLES

THE BEATLES
EN VINYLE MONO

DISPONIBLE EN COFFRET
OU ALBUMS SÉPARÉS

Rééditions à l'identique des
9 albums originaux en 180 grammes

THE BEATLES IN MONO

UNIVERSAL
Capitol
Apple

ANNO 1719

8·6

DÉMESURÉMENT

BIÈRE

BIÈRE SPÉCIALE BLONDE

AKATOA RCS PARIS B 434 403 283

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SOMMAIRE 566

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley **MARIANNE FAITHFULL** 16

PROSPECT

Eric Delsart **SUDDEN DEATH OF STARS** 20

Thomas E Florin **TITS** 22

TETE D'AFFICHE

H.M. **ADRIEN GALLO** 24

Bertrand Bouard **JOE BONAMASSA** 26

Olivier Cachin **LOUIS BERTIGNAC** 28

Basile Farkas **GRUFF RHYS** 30

Basile Farkas **AVI BUFFALO** 32

Géant Vert **BRIAN SETZER** 34

EN VEDETTE

Philippe Thieyre **MANSET** 36

Dan Forte **ERIC CLAPTON** 40

Jérôme Soligny **BEATLES MONO** 44

Basile Farkas **EUGENE McGUINNESS** 48

PLASTISCINES PAR KASPARIAN 52

Joe Banks **DISCOGRAPHIE POST-ROCK** 56

SPECIAL FESTIVALS 60
FOIRE AUX VINS, BINIC FOLKS BLUES, ROUTE DU ROCK, ROCK EN SEINE

EN COUVERTURE

Busty **THE LIBERTINES** 66

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **JACQUES WOLFSOHN** 74

Ce numéro contient un CD sampler "Monster CD 48"

Photo Archives R&F-DR

BEATLES MONO

Photo Martial Morvan

SPECIAL FESTIVALS

THE LIBERTINES

PHOTO COUVERTURE : ROGER SARGENT GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 096 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95)
Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Læticia Alzieu (56 95)
ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr
COMPTABILITE (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723
ISSN n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier des lecteurs

“Félicitations”

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr
Chaque publié reçoit un CD...

Illustration : Jampur Fraize

Comment

Bonjour, comment je lis Rock&Folk ?
Devant mon PC, connecté à internet.
En même temps que je lis les articles, je me passe les albums mentionnés.
Je découvre ainsi plein d'albums que je ne connaissais pas.
C'est long, mais tellement bon...

SYLVAIN *(courriel)*

Lolo

En parcourant sa toujours excellente rubrique La Vie En Rock, j'apprends, médusé, que non seulement Patrick Eudeline regarde la télévision, mais qu'il suit les émissions de Laurence Boccolini ! Pour le prochain numéro, un Mes Disques A Moi de cette sémillante animatrice ?

JEAN-PHILIPPE TERENNE *(courriel)*

Dont acte

“Frost, groupe légendaire” :
pas grâce aux journalistes de Rock&Folk en tout cas. Pas un seul article de fond, pas une seule analyse discographique, pas un seul dossier sur lui depuis... que je vous lis (1977). Tout au plus le nom du groupe mentionné ici ou là. Son “Best Of” paru en 2003 (le live de 1969 aux voix non retouchées, enregistré à la Grande Ballroom quand même !) n'aura pas eu plus de chance : jamais chroniqué — ni même évoqué — dans vos colonnes. Alors, plutôt qu'une énième rétrospective de ses contemporains Stooges/ MC5 et en restant dans la logique de votre édito, si vous nous parliez enfin de Dick Wagner, le tueur de Frost ? C'est maintenant ou jamais, non ? Et puis question *ballade de référence*, à mon humble avis, la “Linda” des Frost dégage un tout autre feeling qu' “Only Women Bleed”... n'en déplaise à Alice Cooper et à Phil Man.
Alors... Qui s'y colle ?

JEAN-MARC BOUYSSET *(courriel)*

PS : Vous l'aurez compris, le but de cette lettre n'est pas sa publication dans le courrier des lecteurs. D'avance merci.

Autochtone

Etre rock en 2014, c'est aller au festival de Binic.
Amitiés rock'n'rollesques.

L'EQUARRISSEUR – 22520 Binic

Blietzkrieg bug

Pourriez-vous préciser à Môssieur Eudeline que Dee Dee Ramone, né aux Etats-Unis et non en Allemagne, était peut-être le fils d'un salaud mais en tout cas pas d'un militaire allemand. Son père était militaire américain basé en Allemagne et sa mère était (est ?), elle, bien de nationalité allemande.
Suggestion : Madame Despentes pourrait-elle à l'avenir relire les articles consacrés aux Ramones avant leur publication ?

UN LECTEUR DE BEST *(courriel)*

Salut l'équipe

Félicitations pour ce brillant article exhumant non sans à-propos le chef-d'œuvre de Kate Bush “The Dreaming”. Bien vu (et bien entendu) Joe Banks. N'ai absolument pas raté ce disque dès sa sortie (vinyle). Manque quelques louanges sur les morceaux moins tourmentés de la face B (avec Eberhard Weber à la basse), mais bien senti tout du long. Que justice, ce papier.

FRANCOIS GOETHALS – 59118 Wambrechies

A contrario

Bonjour, suite à la réédition des trois premiers albums du Zep, je suis sceptique (oui, oui, comme les fosses) quand au bien fondé de ce travail.
J'ai lu avec attention votre article (R&F 562) où il est dit beaucoup de bien mais, a contrario, quand on lit les commentaires sur Amazon ou sur le site de la Fnac laissés par les acheteurs, le ton est mitigé. Je possède tous les Zep officiels, ainsi que certains *non officiels* et je dois dire que parmi les différentes éditions, j'ai du tout bon et du tout mauvais : le premier réédité en 1994 par Page et Marino est affreux à écouter avec tous ces aigus stridents, a contrario, “Physical Graffiti” issu de la même année est cent fois supérieur à la première édition sortie dans les années 80. Donc est-il vraiment nécessaire de *ré*-acheter l'intégrale du Zep au fur et à mesure des nouvelles rééditions, ou doit-on se contenter des anciennes ? Parce que si ce n'est que pour avoir des pochettes cartonnées avec une ou deux photos en plus, je ne vois vraiment pas la justification de l'achat, si ce n'est qu'en remettre, une fois de plus, dans les poches de Page et consorts.

ALAIN GILET *(courriel)*

Statement

Bonjour, sans Chuck Berry,
les Rolling Stones seraient les Beatles.
Bien cordialement.

PATRICK MOALIC *(courriel)*

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

LENNY KRAVITZ

STRUT

DIM. 23 NOVEMBRE
PARIS BERCY

26.11 DIJON - ZÉNITH
28.11 LYON - LA HALLE
30.11 NICE - NIKAIA
1.12 MARSEILLE - LE DÔME
3.12 BORDEAUX - PATINOIRE MERIADECK
8.12 LILLE - ZÉNITH
11.12 NANTES - ZÉNITH

Nouvel album
disponible
le 22 septembre

LENNYKRAVITZ.COM

RETROUVEZ GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS SUR

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min), www.bercy.fr, 0892 390 100 (0.34€/min), ticketnet.fr, digitick.com, Fnac et points de vente habituels

HIT MUSIC ONLY !

© 2014 GDP - LICENCE III N°1062985 - VI N°13623

MONSTER CD 48

1 ALLAH-LAS
"De Vida Voz"
Le morceau sert d'entame au remarquable deuxième album des Californiens. Difficile il est vrai de faire plus cool comme mise en bouche : ambiance hispanisante, réverbération sixties et mélodie entêtante.
Extrait de l'album "Worship The Sun"

2 WILD SMILES
"Fool For You"
C'est la toujours merveilleuse régénérescence du rock'n'roll : régulièrement éclot un groupe, ici anglais, qui a *le truc*. De la fraîcheur, une mélodie... Un trio dans la lignée des Ramones, Heartbreakers, mais aussi des Vaccines.
Extrait de l'album "Always Tomorrow"

3 WHITE FENCE
"Actor"
Les thuriféraires du rock souterrain ont dit tout le bien qu'il fallait penser du dernier Ty Segall. Ne pas occulter pour autant la récente publication de son pote Tim Presley, produite par Segall, remarquablement, comme le prouve cet extrait acide comme du Syd Barrett ou du Donovan.
Extrait de l'album "For The Recently Found Innocent"

4 JOE CLAY
"You Look That Good To Me"
Assez peu cité parmi les pionniers du rockabilly, le chanteur de Louisiane était pourtant assez intenable. Voici un rappel, en 1 minute 37 et sur un tempo frénétique. Un hommage ? Même pas, Joe Clay est encore vivant.
Extrait du 3-CD "Rockabilly - The Indispensable 1951-1960"

5 WILLIAM ONYEABOR
"Heaven And Hell"
La redécouverte de ce musicien ahurissant sapé comme un JR nigérian a affolé les anthropologues de la sono mondiale. Il est vrai qu'on n'avait jamais rien entendu de tel : une pop seventies made in Lagos ultra créative, et plus concise qu'une jam de Fela Kuti.
Extrait de la compilation "Who Is William Onyeabor ?"

6 FLIP GRATER
"The Smell Of Strangers"
Sans qu'on s'explique pourquoi, la ballade de cette Néo-Zélandaise résidant à Paris est on ne peut plus sexy. Est-ce l'ambiance jazzy très Peggy Lee ? L'orgue ?
Extrait de l'album "Pigalle"

7 THE WYTCHES
"Wire Frame Mattress"
En plus d'avoir le nom, les *Sorcyères* ont aussi le son. Lourd, fuzzy mais séduisant. Oui mais les trois de Brighton n'ont pas écouté que Nirvana, Sans crier gare, le morceau part par exemple dans un délire surf du meilleur acabit.
Extrait de l'album "Annabel Dream Reader"

8 POWERSOLO
"Jurassic Sex Party"
Powersolo est un chouette trio, danois de provenance. Toujours prompt à trousser des chansons garage tendues, sèches mais étonnantes, le voici qui chante la vie sexuelle des dinosaures.
Extrait de l'album "The Real Sound"

9 CHRIS ROBINSON BROTHERHOOD
"Meanwhile In The Gods..."
Mettre le mot *fratrie* dans le nom de son nouveau groupe sans convoquer son frère, voilà le genre de provocations que même un Gallagher n'aurait pas tenté. Qu'importe, sans son frangin Rich, le chanteur des Black Crowes se libère dans une pop ultra-inventive.
Extrait de l'album "CRB"

10 ADAM COHEN
"Uniform"
Une ambiance de Saint-Patrick règne sur ce morceau assez folk et réconfortant. En tout cas le démarquage avec son célèbre daron est désormais complet pour le jeune Adam.
Extrait de l'album "We Go Home"

11 BASS DRUM OF DEATH
"For Blood"
Manière de Hives au look un rien plus débraillé, ces jeunes musiciens du Mississippi réintroduisent les notions de sauvagerie et d'impolitesse. On ne va pas se forcer en approuvant la démarche.
Extrait de l'album "Rip This"

12 ALT-J
"Left Hand Free"
Comme souvent à l'heure du deuxième album, les Anglais ont décidé de surprendre leur monde. Oui, c'est bien la sophistiquée formation de Leeds qui taquine ici un morceau limite roots et bluesy.
Extrait de l'album "This Is All Yours"

13 GASPARD ROYANT
"Marty McFly"
Brillante idée lorsqu'on triture une musique référencée que d'évoquer le héros de "Retour Vers Le Futur". Et le titre est on ne peut plus cool, comme l'album dont il est extrait, collection de singles impeccables et stylés, signés par un Français.
Extrait de l'album "10 Hits Wonder"

14 SKY FERREIRA
"Kristine"
Icône de magazine, la jeune Américaine n'a pas que la meilleure pochette de l'année à proposer. Sa musique étrange d'enfant perdue et triste vaut également un détour.
Extrait de l'album "Night Time, My Time"

15 INTERPOL
"All The Rage Back Home"
Le groupe new-yorkais est encore là, fier, sérieux et ténébreux. Et il est toujours plaisant de retrouver le timbre grave de Paul Banks ou ces mandolinades de guitare électrique...
Extrait de l'album "El Pintor"

16 FUZZY VOX
"Man Of Solution"
Un nouvel extrait de l'album de ce trio sorti de Joinville-le-Pont. C'est énergique, power pop, pimpant et carré, on se croirait aux prémices de Supergrass.
Extrait de l'album "On Heat"

17 MARIANNE FAITHFULL
"Sparrows Will Sing"
Sur un instrumental tout à la fois martial et atmosphérique, dame Marianne croone et déclame avec métier. Information suffisamment rare pour être signalée : ce titre est signé Roger Waters.
Extrait de l'album "Give My Love To London"

18 HYDE & BEAST
"Animals"
Formé par des membres de Futureheads et des Golden Virgins en maraude, Hyde & Beast a tout du projet récréatif et donc plaisant. Guitare en bois, harmonies élégantes, où quand les Anglais se rêvent en folkeux californiens, évoquant par là-même les Kinks d' "Act Nice And Gentle".
Extrait de l'album "Keep Moving"

19 LES WAMPAS
"Je Voudrais"
Didier Wampas chante actuellement en solo, avec sa dulcinée et ses enfants, mais ne lâche pas son emblématique groupe, lequel excelle toujours en matière de rock'n'roll morveux et fédérateur, boosté par le plus fidèle des batteurs.
Extrait de l'album "Font la Gueule"

20 BLACKFEET REVOLUTION
"M.i.t.r.a.i.l.l.e.t.t.e"
Aucun rapport avec le Général de Gaulle et les *évènements*, la *Révolution Pieds Noirs* est surtout un binôme parisien particulièrement vitupérant et énergique. Ceux qui aimaient les Black Keys avant qu'ils ne veuillent passer à la radio, sauront désormais où aller.
Extrait de l'album "Blackfeet Revolution"

21 BLACK STROBE
"Broken Phone Blues"
Remixeur connu des gens qui s'intéressent aux remix, le groupe parisien fait aussi des originaux : ici une très probante démonstration dansante et décadente, pour la frange rock des fans de Depeche Mode.
Extrait de l'album "Godforsaken Roads"

22 IN VOLT
"Double HB"
Electrifié comme l'indique son nom et francilien comme l'indique son accent, le groupe libère ici un titre rock de bonne facture, agrémenté d'un solo qui ne laissera pas indifférent les amateurs de Slash.
Extrait de l'album "Big Fire"

23 LE PEUPLE DE L'HERBE
"Won't Make No Difference"
Souvent trahi par son nom, le groupe lyonnais a élevé le musique électronique qui fait voyager à un niveau assez sophistiqué. Ici un extrait où les filtres synthétiques partent dans tous les sens.
Extrait de l'album "Next Level"

24 DRY THE RIVER
"Gethsemane"
Le groupe de l'Est londonien démontre ici son sens du mid-tempo bien senti et délicat. Ces gens ont écouté Kate Bush certainement. *Sèche la rivière*, d'accord, mais pas les larmes.
Extrait de l'album "Alarms In The Heart"

25 RUFUS BELLEFLEUR
"Never Ask The Twins"
Avec une musique et un nom pareils, l'auditeur se dit : qui sont ces bricoleurs inventifs dont la mixture fleure bon le bayou mais passé à la moulinette metal moderne ? En réalité le groupe vient de Montrouge, mais cela n'a guère d'importance.
Extrait de l'album "Temples, Idols And Broken Bones"

RICHARD WALTER PRODUCTIONS PRÉSENTE

GENESIS PAR THE MUSICAL BOX

RECONSTITUTION PARFAITE DES DEUX SHOWS A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX

FOXTROT
18 OCTOBRE 2014 - 20H00

SELLING ENGLAND BY THE POUND
19 OCTOBRE 2014 - 17H30

ET EN TOURNEE DANS TOUTE LA FRANCE : WWW.THEMUSICALBOXTOUR.FR

FORFAIT 2 SHOWS DISPONIBLE EXCLUSIVEMENT
AUPRES DE L'OLYMPIA (0892 68 33 68).
BILLETTERIE HORS FORFAIT EN VENTE PARTOUT.

un événement Télérama · Rolling Stone · RFM LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE

ROCK LEGENDS TRIBUTE FESTIVAL

INFOS SUR WWW.TRIBUTEFESTIVAL.FR

02 AVRIL 2015

PALAIS DES SPORTS - PARIS

PALAIS DES SPORTS: 0825.038.039 (0.15 € /MN)
FNAC/CARREFOUR/GALERIES LAFAYETTE/AUCHAN/E.
LECLERC/CORA/TOUTES AGENCES : WWW.TICKETNET.FR

WWW.PALAISDESSPORTS.COM
COLLECTIVITÉS : * 01 48 28 46 46

THE BEATLES PERFORMED BY THE BESTBEAT

LED ZEPPELIN PERFORMED BY LETZ ZEP

QUEEN PERFORMED BY KILLER QUEEN

ONE NIGHT OF QUEEN

PAYING TRIBUTE TO THE GREATEST ROCK BAND OF ALL TIME

PERFORMED BY
GARY MULLEN & THE WORKS

03 OCTOBRE 2015 A L'OLYMPIA BRUNO COQUATRIX

EN TOURNEE DANS TOUTE LA FRANCE www.onenightofqueen.fr

WWW.RWPROD.NET

RICHARD WALTER PRODUCTIONS

Télégrammes

PAR BUSTY

France

Brigitte

Photo Dimitri Coste-DR

"L'artiste engagé aujourd'hui, c'est Stromae"

PASCAL NEGRE

BRIGITTE
Un deuxième album bientôt au programme pour le duo : on peut d'ores et déjà en écouter un premier extrait intitulé "A Bouche Que Veux-Tu".

CIDISC
La 82e Convention Internationale des Disques de Collection aura lieu les 27 et 28 septembre à l'Espace Champerret (Paris) : de 10 h à 18 h 30, 130 exposants sur 1500 m². On y fêtera également le 30e anniversaire de la revue organisatrice Jukebox Magazine.

DAFT PUNK
Premier biopic sur le sujet : le duo casqué fait partie des héros principaux d'un long métrage retraçant les débuts de la French Touch, "Eden", réalisé par Mia Hansen-Love.

DAVID BOWIE
Après sa présentation au Victoria & Albert Museum, avec un succès phénoménal, l'exposition "David Bowie Is..." légèrement remaniée pour l'occasion, arrive en France pour l'ouverture de la Philharmonie de Paris (3 mars au 31 mai, réservation à partir du 24 novembre).

THE DEAD MANTRA
Le premier album du groupe shoegaze français, "Nemure", sortira le 22 septembre sur Cranes Records, en vinyle (200 exemplaires sérigraphiés) et en numérique via Bandcamp.

ETIENNE DE CRECY
Une vidéo interactive et personnalisée ? Si on en rêvait, De Crécy l'a fait. Le site hashtagmyass.com invite les utilisateurs d'Instagram à se connecter pour créer leur propre clip vidéo du titre "Hashtag My Ass", extrait de l'album "Super Discount 3" à paraître cet hiver.

GOO GOO MUCK FESTIVAL
Au programme de la 2e édition du festival organisé au Nouveau Casino (Paris) avec le label parisien Goo Goo Muck : des concerts (notamment Off!, DZ Deathrays ou Ultra Panda), des lectures, des courts-métrages, des DJ... (10-13 octobre).

GREAT BLACK MUSIC
L'exposition organisée à la Cité de la Musique (Paris) referme ses portes après avoir accueilli plus de 80 000 visiteurs.

LES KITSCHENETTE'S
Deux dates londoniennes en septembre pour les Français : le 26 au Half Moon (Putney) et le 27 au Weirdsville (Camden).

Les Kitschenette's

Photo DR

LILLY WOOD & THE PRICK
Le troisième album du duo français devrait voir le jour au printemps prochain.

METROPOLITAN VINTAGE SHOW
La 4e édition du salon vintage aura lieu du 3 au 5 octobre au Grand Sud (Lille).

MICHEL POLNAREFF
Le chanteur a confirmé qu'un nouvel album studio (le premier depuis 24 ans !) était sur le point de sortir.

MOSAIK AUX MUREAUX
Au programme de la 13e édition du festival francilien (10-19 octobre) : Ayo, Youssoupha, Gaspard Royant, la troupe de Salut Les Copains, ainsi que Blue Box, Sarah Celestic Club, Bye Bye Chéri...

NIKI DEMILLER
L'ex-leader des Brats donnera son premier concert avec son nouveau groupe le 16 octobre au Chinois (Montreuil).

PETER DOHERTY
Le Britannique retrouve les plateaux de cinéma début octobre, pour le tournage du film "Malgré La Nuit", sous la direction de Philippe Grandrieux à qui on doit notamment "Sombre".

PONY TAYLOR
Les Avignonnais sont de retour le 22 septembre avec un nouveau 45 tours, l'élégant "Funny Ride".

RENCONTRES CHALAND
La 7e édition des Rencontres Chaland de Nerac se tiendront du 3 au 5 octobre, avec comme invité d'honneur Charles Burns, auteur de "Black Hole", et toujours des rencontres avec des auteurs, des tables rondes, des conférences, des projections...

TWO BUNNIES IN LOVE
Les Français sortent le 15 septembre leur premier EP intitulé "Manchester".

WARPED ROADIES
Extreme Sports Channel s'intéresse enfin au sport extrême qu'est la vie en tournée : la série Warped Roadies filme les coulisses du Vans Warped Tour qui traverse les Etats-Unis avec plus de 60 groupes, s'intéressant au quotidien mal connu des roadies, entre effort (montage, démontage) et réconfort (festivités).

Photo William Beaucardet

TY SEGALL
La belle affiche de cet automne réunira le 21 octobre le Californien et son Band, mais également les remarquables Zig Zags (Los Angeles) et JC Satàn (Bordeaux). Heureuse homophonie, tout cela aura lieu, à Paris, à la Cigale.

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

“En Irlande, certaines drogues sont surnommées McCulloch, j’en suis assez fier” IAN McCULLOCH (ECHO & THE BUNNYMEN)

APHEX TWIN
Le terroriste électronique Richard James donne des nouvelles : un album, “Syro”, son premier depuis 2001 sera en vente le 22 septembre.

BELLE AND SEBASTIAN
Les Ecossais rééditent leur fastueux catalogue en vinyle, le 6 octobre.

THE CORAL
En hibernation actuellement, le joyau pop du Wirral publiera néanmoins le 20 octobre “The Curse Of Love”, un album inédit mis en boîte entre 2005 et 2007.

FRANZ FERDINAND
Le groupe d’Alex Kapranos, ainsi que son compatriote Mogwai, se sont engagés en faveur de l’indépendance de l’Ecosse, laquelle sera soumise à référendum le 18 septembre.

GEORGE HARRISON
Les six albums sortis par le *Quiet Beatle* entre 1968 et 1975 feront l’objet d’un coffret, “The Apple Years”, le 23 septembre.

ROYAL BLOOD Le duo basse-batterie de Brighton a directement classé son premier album homonyme numéro un des ventes en Angleterre.

Photo DR

HOOKWORMS
Le quintette de Leeds publie son deuxième album le 10 novembre, le menaçant et psychédélique “The Hum”.

THE KNIFE
Une fois terminée sa tournée européenne d’automne, le groupe suédois se séparera.

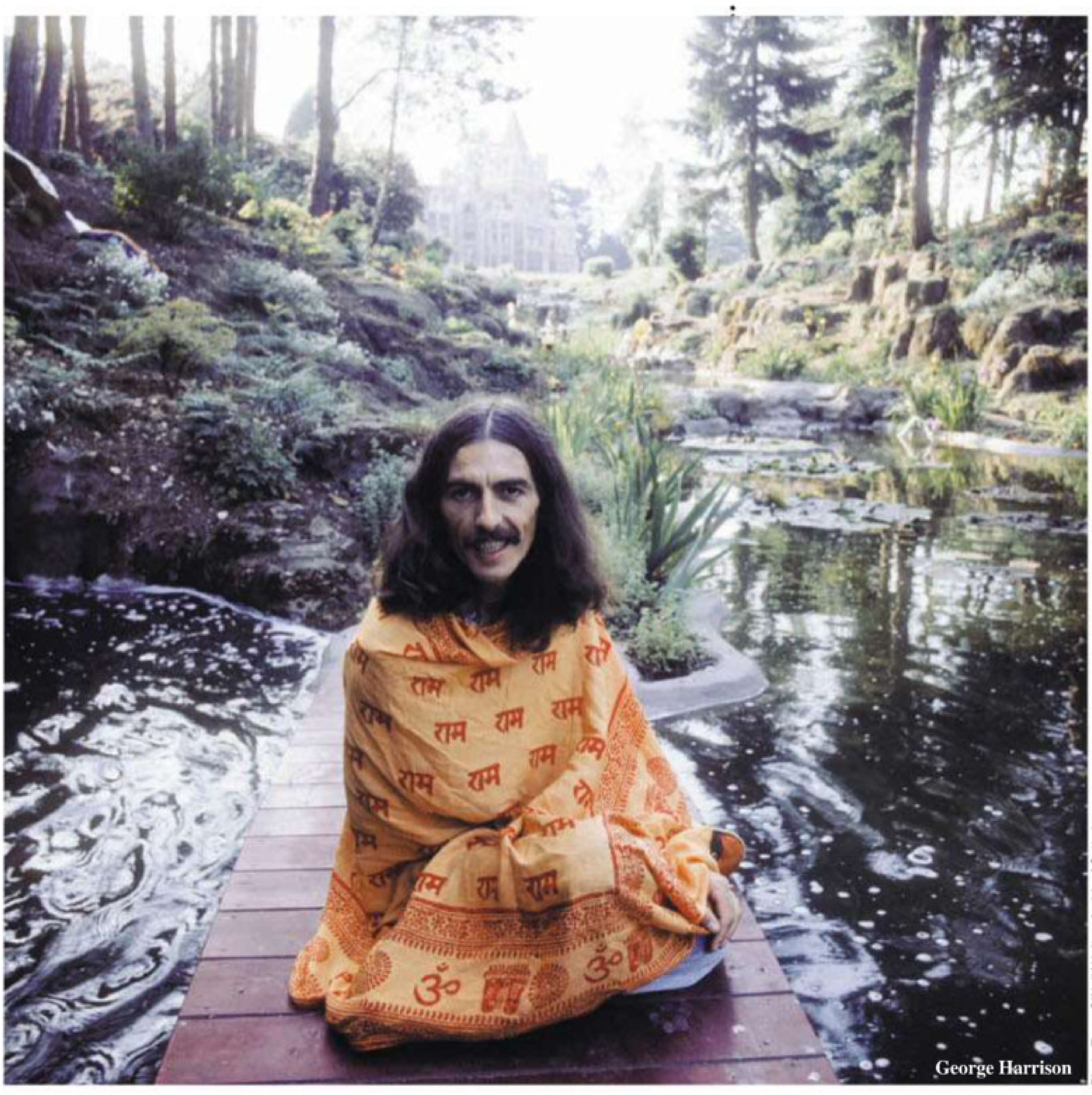
THE LIBERTINES
Au sujet de l’éventuel troisième album que projette le groupe reformé, Peter Doherty envisage d’en confier la production à Jack White. Lequel a immédiatement fait savoir qu’il n’était pas intéressé.

MORRISSEY
Le chanteur de Manchester supervisera personnellement le tracklisting du prochain best of des... Ramones. Groupe dont il a toujours été l’un des plus fervents fanatiques.

SUEDE
Pour les 20 ans de l’album, un coffret “Dog Man Star”, agrémenté de force bonus paraîtra le 20 octobre.

TIM WHEELER
Le chanteur de Ash se lance en solo. Son “Lost Domain” est annoncé pour le 3 novembre.

THE VINES
Craig Nicholls ne sort plus d’Australie mais reste très actif : “Wicked Nature”, double album autoproduit de 22 titres, est paru début septembre.



George Harrison

Photo Terry O’Neill/ Hulton Archive/ Getty Images

Condoléances

JIMI JAMISON (chanteur de Survivor), **TIM WILLIAMS** (bassiste de Suicidal Tendencies), l’acteur **RICHARD ATTENBOROUGH**, l’actrice **LAUREN BACALL**, l’acteur **ROBIN WILLIAMS**, **JOAN RIVERS**

QUEEN
Quarante ans après ses concerts au Rainbow Theatre de Londres, le groupe publie sur un luxueux coffret live ces enregistrements datant de la tournée Sheer Heart Attack.

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Etats-Unis

Arcade Fire

Photo DR

ARCADE FIRE
Win Butler et ses troupes ont pris l'habitude de rendre hommage à un groupe local chaque fois qu'ils jouaient dans une ville, reprenant ainsi cet été "Alec Eiffel" des Pixies à Boston, "Controversy" de Prince à Minneapolis, "Kalifornia Über Alles" des Dead Kennedys à Santa Barbara, etc.

THE ASTEROID N°4
Après avoir déménagé de Philadelphie à la Baie de San Francisco, le quintette publie un nouvel album homonyme, à conseiller à tout fan de Hawkwind qui se respecte.

CAPTAIN BEEFHEART
Le 10 novembre, Rhino publie "Sun Zoom Spark", un coffret 4-CD regroupant les enregistrements de Don Van Vliet entre 1970 et 1972.

COLD WAR KIDS
Le quintette de Fullerton sort son cinquième album le 20 octobre : "Hold My Home".

DEERHOOF
Les bricoleurs de San Francisco sont de retour : le 4 novembre, un "La Isla Bonita" absolument pas consacré à Madonna sera en rayons.

EX HEX
Mary Timony de Wild Flag vient de fonder un nouveau groupe, à nouveau 100 % féminin et très punk. A vérifier le 13 octobre avec sa première sortie : "Rips".

"Une journée typique des Guns N'Roses dans les années 80 consistait à se remettre de la nuit précédente" SLASH

FAITH NO MORE
Plus de 18 ans après "Album Of The Year", le groupe de Mike Patton, réuni depuis 2009, en publiera un nouveau en avril 2015, précédé le 28 novembre par un single qui s'annonce énervé : "Motherfucker".

METALLICA
La bande à Kirk Hammett est entré dans le "Livre Guinness Des Records" pour avoir joué sur les sept continents (en comptabilisant deux Amériques et l'Antarctique) au cours de l'année 2013.

NEIL YOUNG
Le Canadien a divorcé d'avec son épouse Pegi après 36 ans de mariage.

PRINCE
Le 29 septembre, le chanteur de Minneapolis commercialise simultanément deux disques, l'un sous son nom ("Art Official Age"), l'autre avec son nouveau groupe 3rd Eye Girl ("Plectrumelectrum").

RAMONES
Martin Scorsese travaille à un biopic sur le groupe de Forest Hills, qui sortirait en 2016, quarante ans après la sortie du premier album du quartette.

SHE & HIM
L'élégant duo formé par M Ward et l'actrice Zooey Deschanel publiera "Classics" cet automne, un cinquième album uniquement garni de reprises.

SMASHING PUMPKINS
Deux albums sont toujours à prévoir pour 2015, mais Billy Corgan a précisé vouloir, après leur sortie, dissoudre le groupe dont il est de toute façon l'unique patron et membre original.

THE RENTALS
Matt Sharpe, l'ancien bassiste de Weezer, est tout comme son ancien groupe de retour avec un nouveau disque de son projet power pop : "Lost In Alphaville".

Ex Hex

Photo Jonah Takagi-DR

Billy Corgan

Photo Chelsea Laure/ WireImage/ Getty Images

Photo Colin Lane-DR

JULIAN CASABLANCAS + THE VOIDZ
"Tyranny", deuxième album du New-Yorkais sans les Strokes, paraît le 13 octobre. Envoyé en éclaireur, le single de 11 minutes "Human Sadness" indique une ambiance très dissonante et saturée.

“J’adorais les Who !”

MARIANNE FAITHFULL

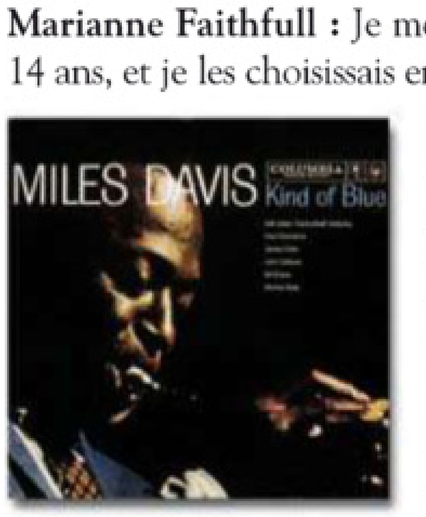
Ces jours-ci, la Londonienne publie un livre rétrospectif mais aussi un album où les invités se bousculent. En toute logique la descendante de Sacher-Masoch avait également quelques souvenirs musicaux à évoquer.

En cas de guerre atomique, elle fera partie des survivants. Marianne Faithfull a eu autant d’éclipses et de retours en beauté qu’un chat a de vies et, après 50 ans d’un parcours incroyable, elle est toujours là, regard pétillant de jeune fille derrière les volutes d’une cigarette électronique et actualité riche. Il y a le disque, “Give My Love to London”, émaillé, comme toujours, des collaborations sur mesure — Nick Cave, Steve Earle, Roger Waters, Anna Calvi, entre autres. La tournée, cet hiver. Et le livre, “L’Album D’Une Vie”, avec des photos de la plus jolie fille du Swinging London signées Bailey, Newton, Weber, etc, qu’elle commente avec humour, légèreté et sans l’ombre d’un début de nostalgie.

Au contact de Keith

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Marianne Faithfull : Je me suis mise à acheter des disques vers 13 ou 14 ans, et je les choisissais en général pour leur pochette. Vous n’allez pas me croire, j’ai eu la chance d’acheter “Sketches Of Spain” et “Kind Of Blue” *(Miles Davis)*. Je suis rentrée à la maison pour les écouter et j’ai été éblouie. Mais je crois que le premier disque acheté était “Venus In Blue Jeans” *(Mark Wynter, en Angleterre)*, une ineptie... J’ai commencé par aimer les Everly Brothers, Buddy Holly, Chuck Berry, Gene Vincent, j’adorais Little Richard. Puis je suis passée à Joan Baez et au folk.



R&F : Dans les sixties, à Londres, vous vous êtes retrouvée au bon endroit, au bon moment...

Marianne Faithfull : J’étais très jeune et ne me souciais pas de grand-chose. J’aimais les Beatles, les premiers albums de Bob Dylan, j’adorais Joan Baez. Les disques de leurs débuts ont eu un effet considérable sur moi. Je me souviens d’avoir un petit tourne-disque portable en tournée et d’écouter “The Gates Of Eden”, le paradis...

R&F : Quels étaient vos modèles à vos débuts d’artiste ?

Marianne Faithfull : Je ne dirais pas que j’étais une artiste. J’étais une chanteuse pop à l’époque. Je n’avais pas vraiment de modèle... Ou alors, Billie Holiday. Je l’ai toujours aimée. Je ne crois pas que j’en ai fait consciemment mon modèle mais, à chaque fois qu’on me parle de mes influences, je la cite. Personne ne me croit, tant pis.

R&F : La question inévitable : Stones ou Beatles ?

Marianne Faithfull : Les deux ! Je crois que je préférais les Beatles. Mais je me rappelle très bien avoir aimé “Not Fade Away”. Honnêtement, c’est aussi ridicule que cette histoire d’Oasis et Blur fabriquée par les médias. Beaucoup de gens aimaient les deux groupes. J’aimais bien les Kinks aussi. Et j’adorais les Who ! C’était une période où on achetait beaucoup de singles, j’avais une préférence pour “I Can’t Explain” et “Substitute”... J’admirais aussi Françoise Hardy, elle était tellement cool.

R&F : Vous faisiez vos découvertes chez les disquaires ?

Marianne Faithfull : Oui, j’avais un peu d’argent de poche et le samedi, j’allais m’acheter des singles ou des EP. Je vais bientôt enregistrer un EP de nouvelles chansons, avec Damon *(Albarn — NdA)*. Il devait participer à mon nouvel album, mais il y a eu un souci de dates. Pour en revenir à la question, j’allais chez les disquaires et j’écoutais les nouveautés dans ces petites cabines. Je n’avais pas une énorme culture musicale. Mon mari, John, m’a fait découvrir une foule de choses, Otis Redding, Ornette Coleman, Billie Holiday. Puis lorsque je suis partie avec Mick, j’ai reçu une véritable éducation musicale. Il m’a initiée à Tamla-Motown, Stax, tous ces trucs. Au contact de Keith, j’ai tout appris sur le blues. Et Charlie, bien sûr, était incollable sur le jazz. C’était ce qui comptait, au fond. Pour moi, tout l’intérêt de cet épisode, de cette période passée avec les Stones, ce n’était pas une sorte d’aventure amoureuse ou ce genre de bêtise qui plaît aux journaux à scandale... L’essentiel, c’était d’apprendre ce qui était vraiment important, la musique et comment on fait des disques.

Photo William Beaucardet

Marianne à Paris en 1965, photographiée par Roger Kasparian

R&F : Au milieu des années 1970, vous rencontrez un punk et vous vous retrouvez à nouveau au cœur de la révolution...

Marianne Faithfull : Une fois encore, j'ai eu de la chance. Les punks m'aimaient bien. J'ai toujours trouvé que le Swinging London était atroce. C'était factice, affreux, peuplé d'ordures. J'ai apprécié les punks, ils ont balayé tout ça ! J'aimais Joe Strummer, John Rotten aussi. Je trouvais les punks fantastiques.

R&F : C'était encore une culture de singles...

Marianne Faithfull : Cette fois, j'ai acheté les albums. "Nevermind The Bollocks", "London Calling". Je ne suis pas vraiment allée voir les concerts. Je devais aller à ceux de Ben *(Brierly, des Vibrators)*. Dans les Vibrators, ce n'était pas trop mal, puis il a intégré un groupe atroce, les Blood Poets — personne n'en a jamais entendu parler. Ils ne connaissaient que trois chansons. Alors ils les jouaient en boucle.

R&F : D'où vient votre goût pour la musique de Kurt Weill ?

Marianne Faithfull : Ça a toujours fait partie de ma vie. Ma mère était danseuse de ballet mais, le soir, elle travaillait dans un cabaret avec son partenaire, sous la République de Weimar. Je me souviens de réflexions de quelques idiots : *"Comment osez-vous reprendre 'Working Class Hero' ?"* Ce à quoi je répondais : *Eh bien, voyez-vous, j'en suis une. Je sais exactement de quoi parlait John Lennon.*

R&F : Vous avez enregistré plusieurs albums de reprises...

Marianne Faithfull : J'y ai recours quand je ne parviens pas à écrire. Je suis plutôt bonne dans cet exercice puisque j'ai commencé dans les années 1960. Avant d'être capable d'écrire, je faisais des reprises. Au moment d'enregistrer "Strange Weather", je savais faire.

R&F : Comment choisissez-vous vos reprises ?

Marianne Faithfull : Pour cet album, il était évident que j'allais reprendre "I Get Along Without You Very Well". Je l'ai étudiée en profondeur. Je me suis basée sur la version de Frank Sinatra, je ne pouvais pas écouter celle de Billie Holiday, sinon j'aurais été complètement découragée.

D'ailleurs, celle de Frank Sinatra est tout aussi intimidante. Là encore, j'ai eu de la chance d'avoir Ed Harcourt au piano. Il l'a transformée en blues.

R&F : Vous avez souvent évoqué Amy Winehouse en interview. Vous pourriez reprendre un de ses morceaux ?

Marianne Faithfull : Oh, elle était merveilleuse, mais je ne crois pas que je pourrais le faire... C'est trop tôt. Et cette histoire est trop triste.

R&F : Elle fait partie des artistes récents que vous aimez ?

Marianne Faithfull : C'est l'une des rares que j'aime ! J'aime aussi Anna Calvi mais, récemment, Amy était la seule que j'ai trouvée talentueuse. Bon, j'aime bien aussi Lily Allen. Mais à part ça, je les trouve tous mauvais en ce moment *(rires)*.

R&F : Pas Damon Albarn quand même ?

Marianne Faithfull : Oh non ! Je parlais de la dernière génération. Pas de Damon ou Nick Cave ! Tous les gens avec lesquels j'ai travaillé sont brillants, mais il y a pas mal de mauvais en ce moment. Et pour être honnête, ça a toujours été le cas. Les années 1960 ont été assez particulières. Pour une raison étonnante, la bonne musique s'est imposée, ce qui est très rare. Je ne crois pas que cela se reproduira.

R&F : Quels albums emmèneriez-vous, non pas sur une île déserte, mais dans votre boudoir ?

Marianne Faithfull : J'écoute la même musique depuis toujours, plus quelques découvertes faites en route. Je prendrais Aretha Franklin, Little Richard, Bob Dylan, Leonard Cohen, Sam Cooke, James Brown... En ce moment, j'écoute beaucoup ce coffret avec l'œuvre complète d'Aretha. Ma chanson préférée est "Chain Of Fools", c'est fabuleux. Je prendrais aussi du reggae, I Jah Man et Bob Marley entre autres.

La haine des femmes

R&F : Comment est né le projet du livre ?

Marianne Faithfull : C'était une idée de François *(Ravard, son manager)*. Je n'y aurais jamais songé, je n'ai pas une once de nostalgie en moi. Lorsque je l'ai reçu il y a deux jours, j'étais horrifiée. Tout un livre sur moi ! J'ai trouvé cela exagéré. Mais je l'ai feuilleté et je commence à le considérer comme un trésor. La seule chose que j'ai faite, c'est d'écrire les commentaires amusants sur les photos. Ça cassait le côté pompeux qu'aurait pu avoir le livre. En tout cas, ce n'est pas un délire égocentrique. François avait raison. Je me rends compte que c'est un accomplissement d'avoir, en tant que femme, réussi à survivre et à gagner, cinquante ans durant, dans cette putain d'industrie musicale.

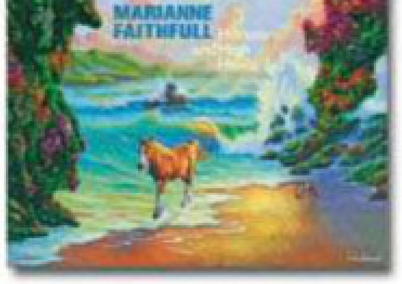
R&F : En interview, vous évoquez souvent le sexisme qui y règne...

Marianne Faithfull : Je ne parlerais pas de sexisme, mais de misogynie. La haine des femmes. Le désir de les rabaisser. C'est toujours en vigueur aujourd'hui. Il y a une énorme misogynie dans ce milieu, un manque de respect total pour les femmes.

R&F : Le fameux double standard. Les hommes peuvent tout faire et c'est cool...

Marianne Faithfull : On les respecte même pour ça. Les choses ont un peu évolué, mais pas assez. Je crois que c'est lié au fait que les femmes portent les enfants, c'est mêlé à cette histoire de virginité et ces conneries. Ils ont oublié la Déesse. Ou plutôt, ils l'ont détruite. Cette notion était bien trop menaçante pour le patriarcat. Nous devons tout faire pour que les choses changent. Dans les années 1960, c'était horrible. Les femmes n'étaient que des objets sexuels. L'idée que les sixties étaient un âge d'or n'est qu'une illusion médiatique. La libération des femmes n'a fait surface que dans les seventies. Il y a eu beaucoup de femmes intéressantes à cette période, Gloria Steinem, Germaine Greer...

R&F : Vous avez pris l'habitude de travailler avec des artistes plus jeunes. Vous les trouvez plus intéressants que ceux de votre génération ?



Marianne Faithfull : Ce serait injuste de dire ça, j'ai fait des choses magnifiques avec Lou Reed sur "Horses And High Heels". J'avais beaucoup de respect pour lui. "Sweet Jane" est vraiment une chanson géniale. C'était également un excellent guitariste. Sa voix aurait pu être un désavantage, mais il en a fait une force, comme Bob Dylan, John Lennon, Neil Young. Moi aussi d'ailleurs ! Il a fallu des années pour que les gens disent des choses agréables au sujet de ma voix. On la trouve encore difficile, on parle toujours de son côté éraillé...

Sortir de chez moi

R&F : Parlons du nouvel album. Vous réussissez toujours à ne pas vous répéter...

Marianne Faithfull : Je le fais pour moi. Et pour le public, bien sûr. Je veux rester intéressée. Comment aurais-je pu durer aussi longtemps si je m'étais répétée ? J'écris mes chansons, puis je me demande avec qui je veux travailler pour la musique.

R&F : Reste-t-il des collaborateurs que vous n'avez pas pu avoir ?

Marianne Faithfull : Pas vraiment, non. J'aimerais écrire une chanson avec Keith. Nous avons déjà travaillé ensemble sur "Sing Me Back Home", c'était génial, mais nous n'avons jamais écrit ensemble. Je ne sais pas si on le pourra. Le groupe de Keith est son obsession.

R&F : Vous continuez de sortir des albums pour l'amour des tournées ou de l'écriture ?

Marianne Faithfull : J'adore écrire, enregistrer des disques, c'est très intéressant à faire. Et ça me permet de sortir de chez moi, de rencontrer des gens passionnants. Je suis devenue très amie avec Steve Earle dont j'apprécie beaucoup la musique. Je viens de recevoir un email, il va enregistrer un disque de blues en octobre et m'a demandé s'il pouvait mettre dessus "Give My Love To London". J'étais ravie !

"J'étais une chanteuse pop"

R&F : Après des années à vivre à Paris, quels artistes français aimez-vous ?

Marianne Faithfull : J'apprécie beaucoup Etienne Daho. Son dernier album est très réussi. Mais ça a été une grande tragédie pour la musique française que Serge Gainsbourg disparaisse si tôt. Ça a été une tragédie pour moi aussi. S'il vivait encore, j'aurais demandé à travailler avec lui. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Livre *"L'Album D'Une Vie" (Rizzoli/ Flammarion)*

Album *"Give My Love To London" (Naïve)*

“Le grand écart”

SUDDEN DEATH OF STARS

PSYCHE Composé d’un nombre déraisonnable de musiciens, équipé d’un sitar et d’effets trippants, ce groupe rennais semble digne de confiance.

L’époque est plutôt faste pour les amateurs de rock psychédélique. Des quatre coins du monde essaiment des groupes attirés par les sons distordus, les arrangements audacieux et les atmosphères cosmiques. L’Australie possède Tame Impala et Pond, les Etats-Unis ont Doug Tuttle et Morgan Delt, le Royaume-Uni n’est pas en reste avec Temples... Quid de la France ? D’Orval Carlos Sibelius à Wall Of Death, de nombreux groupes ont émergé ces dernières années. Parmi eux, les rennais de Sudden Death Of Stars se présentent comme des outsiders crédibles.

Plus connu à l’étranger

Avec un nom étrange et des pochettes d’album au design rétrofuturiste où les musiciens cachent leurs noms derrière leurs années de naissance (*“drums : 86, bass : 83…”*), Sudden Death Of Stars aime cultiver le mystère. Au moment de les rencontrer, on pourrait s’attendre à tomber sur une assemblée de freaks, sauf que les Sudden Death Of Stars sont des jeunes gens sérieux. C’est un groupe choral, qui compte quatre compositeurs parmi ses sept musiciens et dans lequel on trouve quelques instruments séduisants comme une douze-cordes, un clavier ou un sitar. Le groupe s’est signalé pour la première fois fin 2011 avec un single sorti sur Close Up, label vinyle de Rennes. Dès cette première publication, le groupe apparaissait mûr et possédait l’identité marquée, entre shoegaze et pop lysergique. A peine un an plus tard, le groupe sortait son premier album sur le même label, intitulé “Getting Up, Going Down”, toujours plus planant et psychédélique. *“C’est étonnant parce que peu d’entre nous écoutent vraiment des trucs psyché,* nous a avoué le batteur Xavier Paillat. *On écoute un panel de choses assez larges. Bien sûr on connaît les trucs actuels comme Tame Impala ou The Paperhead mais, moi par exemple, j’écoute de la techno.”* De même, le bassiste Pierre-Marie Le Moing confesse écouter *“des trucs de gens morts, généralement pop et orchestrés”* quand la percussionniste Constance Legeay évoque le post-punk et les groupes C86. Sur son nouvel album, le groupe parvient à faire le grand écart entre rock planant floydien (“The Void”) ou pop cristalline (“Pony Tail”), et garage façon *Nuggets* (“Blackboard”) sans qu’on n’ait jamais une impression d’incohérence. C’est sur un label anglais nommé Ample Play que sort “All Unrevealed Parts Of The Unknown”, le deuxième album du groupe. Ce label à l’identité psyché a été créé par Tjinder Singh, chanteur des Cornershop, héros britpop dans les années 90 avec le tube indianisant “Brimful Of Asha”. *“Notre rencontre avec eux est un coup de bol,* explique Xavier. *Tjinder et Marie qui s’occupent du label étaient en vacances dans le Morbihan au moment où on était programmés à un festival à Lorient.”*
Un groupe maniant le sitar ne pouvait échapper à l’attention de Singh, les Sudden Death Of Stars ont rapidement été sollicités par le label qui s’occupe depuis de leur destinée. Paradoxalement, le groupe est désormais plus connu à l’étranger qu’en France. *“On a été sollicités pour participer au Burgerama* (festival organisé par le label californien Burger Records) *mais c’est impossible pour sept personnes de jouer aux USA sans perdre d’argent”*, nous avoue Xavier. Si l’*Internationale Psychédélique* reconnaît le talent des Rennais, celui-ci ne lui permet pas d’en vivre. Pour l’heure, le groupe vient de défendre son album en Angleterre le temps de quelques concerts bien accueillis, la France lui tend désormais les bras. ★

ERIC DELSART

Album *“All Unrevealed Parts Of The Unknown”*
(Ample Play/ Modulor)

Photo DR

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an
12 numéros
+ 4 Monsters CD

60€

au lieu de 74,80€

Près de 20% de réduction

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR
WWW.ROCKNFOLK.COM

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

❑ 1 an /12 numéros + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80€ soit près de **20% de réduction.**

ROFP149A

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ❑❑❑❑❑

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ❑❑❑❑ ❑❑❑❑ ❑❑❑❑ ❑❑❑❑ Expirant le ❑❑ 20❑❑ Cryptogramme ❑❑❑

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90 €. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Particulièrement turbulents

TITS

ROCK Aréopage de musiciens hautement énergiques, ce groupe parisien confirme ici-bas le violent réveil du microcosme garage punk.

Quand le génome des mammifères de cette planète aura subi les modifications imposant l'intelligence supérieure, la stabilité des humeurs, l'immortalité et l'ataraxie, les groupes comme TITS ne pourront plus exister. L'humanité s'emmerdera donc, envisageant la trépanation avec sérieux.

Chaudron du diable

Sans femme, pas de roman. Etendons la portée de cette formule définitive : sans femme, pas de TITS. Parce qu'ils ne parlent que d'elles, même en interview : "*Les nanas, c'est le fil rouge du groupe. Rien que dans notre nom : on est des amoureux des grosses paires de loches*." L'histoire l'a prouvé : il suffit de peu pour entrer en résistance. Dans notre moment historique hygiéniste, nommer un groupe *NICHONS* (traduction de TITS pour les allemand première langue), formant l'acronyme de Thugs In Trendy Style, devrait suffire pour obtenir une médaille. Surtout quand l'on vient de sortir un premier album déculottant bon nombre de groupes dits *punk*, le tout en donnant des concerts contenant plus de danger que n'importe quelle apparition des Black Lips en 2014. Lorsqu'il est en forme, on a vu ce groupe ridiculiser des groupes skin, faire grimper le public aux murs, transformer les salles en essoreuse humaine. Dans cette scène qui a fait passer la France en première division dans la catégorie punk garage, les TITS s'avèrent être des cadets particulièrement turbulents. Fondée il y a seulement deux ans, son histoire est, somme toute, banale. Quatre amis montés de leur province traînent aux mêmes concerts, chacun appréciant les groupes des uns et des autres. A savoir : Henri dans Feeling Of Love, Cyprien dans Catholic Spray, Vince Posadzki dans les Fatals et Baptiste dans Pierre Et Bastien. Comme si cela ne suffisait pas, ils décident d'en monter un supplémentaire, qui viendra augmenter le rang de ce chaudron du diable. Rapidement, Teenage Menopause, label cohérent, leur propose de sortir un album. Cohérent donc, car l'on y retrouve quelques proches cousins du groupe : JC Satàn, Prince Harry ou Catholic Spray donc — que l'on espère du fond du cœur revoir rapidement en activité. Ce *roster* représente l'alternative parfaite à l'énième génération de revival psychédélique. Expliquons-nous : si la majorité estime que Temples, groupe de transgenre anglais à la musique plastique, est le groupe légitime du moment, TITS lorgnerait donc du côté d'Al-Qaïda. En matière de rock'n'roll, cela le place du côté intéressant de la barrière. Le moment semble venu pour ces groupes d'obtenir un peu d'attention du public : "*Il y a plusieurs facteurs qui jouent en notre faveur*, expliquent-ils. *Déjà, aujourd'hui un groupe gagne ses galons sur scène et plus en nombre de ventes de disques. En plus, l'exposition de Ty Segall ou Thee Oh Sees font que les gens écoutent plus de trucs garage. Puis il s'est monté des médias et des labels pour pousser et soutenir la scène*." Une génération monte en s'alliant ou ne monte jamais. S'étant entendus sur la radicalité de leur musique et de leur mode de fonctionnement, il est certain que les groupes cités ci-dessus représenteront, a posteriori, la chose la plus excitante qui sera arrivée à notre époque. Il ne reste donc plus qu'à se procurer le premier LP des TITS, le passer à un volume indécent en se masturbant, le tout jusqu'à créer le scandale dans sa communauté. Et monter un groupe dans la foulée. ★

THOMAS E. FLORIN

Album ***"TITS" (Teenage Menopause)***

Photo DR

ÉCOUTEZ NOSTALGIE ET GAGNEZ VOS INVITATIONS

CHEYENNE PRODUCTIONS, LA PETITE REINE ET TF1 MUSIQUE
PRÉSENTENT

LA DÉCENNIE DE TOUTES LES FOLIES EN CONCERT !

Stars 80

L'ORIGINE

AU ZÉNITH DE PARIS LE 20 NOVEMBRE
ET EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE

EMILE ET IMAGES **JEAN-LUC LAHAYE** SABRINA **DÉBUT DE SOIRÉE** ROSE LAURENS
JEAN SCHULTHEIS PAULINE ESTER **PATRICK COUTIN** JULIE PIETRI **PHIL BARNEY** COOKIE DINGLER
JEAN-PIERRE MADER PATRICK HERNANDEZ **LAROCHE VALMONT** JEAN-PIERRE MORGAND (LES AVIONS)

TF1 — LA PETITE REINE — WWW.STARS80.FR — CHEYENNE PRODUCTIONS

De Bonneville Orlandini

NOSTALGIE

LES CHANSONS DE VOS LÉGENDES

ÉCOUTEZ GRATUITEMENT NOSTALGIE EN TÉLÉCHARGEANT L'APPLICATION SUR

Télécharger dans l'App Store — DISPONIBLE SUR Google play — Disponible sur le Windows Store

Réglement de jeux disponible sur nostalgie.fr

"Alter ego"

ADRIEN GALLO

pop A l'occasion de la sortie de son premier album solo, le chanteur des BB Brunes révèle un univers musical bien éloigné du rock garage de ses débuts.

Les BB Brunes font un break à l'issue d'une longue tournée et leur prolixe chanteur/ guitariste/ auteur/ compositeur en profite pour réaliser un projet qui lui tenait à cœur depuis quelques années : concrétiser ses nouvelles aspirations du côté d'une pop teintée de soul et d'une chanson française renouant avec les duos des années 80. Souvent secondé par la voix de sa copine, il œuvre explicitement dans la séduction et se repositionne en crooner pop dans un environnement musical raffiné.

Plus ouvert

ROCK&FOLK : La biographie de BB Brunes indique que vous débutez la musique vers onze ans...
Adrien Gallo : En fait, ma mère m'a rappelé que je lui avais demandé de faire du piano à cinq ans. Mon papa a sauté sur l'occasion, il a cassé sa tirelire pour me payer un Pleyel et, à partir de là, j'ai pratiqué le piano jusqu'à l'âge de onze ans où je suis passé à la guitare... et au rock. Je regrette d'avoir arrêté mais j'avais fait beaucoup de classique, Tchaïkovski, Chopin, le solfège, et j'avais envie d'une rupture.

R&F : Le milieu dont vous êtes issu a-t-il favorisé cette vocation musicale ?
Adrien Gallo : Je n'avais pas du tout des parents qui me castraient ou m'empêchaient de travailler les instruments. Ils écoutaient de la musique, mon père a toujours traîné dans un milieu artistique et affirmait que saltimbanque était le plus beau métier du monde. Bien avant onze ans, je savais que la musique serait ma vie : ça semble un peu cliché mais, dès que j'ai eu mon piano, j'ai voulu faire de la musique. Je composais des petits morceaux et j'enregistrais la moindre de mes idées sur un vieux magnéto à cassette.

R&F : Ce projet solo remonte à plusieurs années ?
Adrien Gallo : Oui, une chanson comme "Crocodile" date de 2011. J'écoutais beaucoup Elli Et Jacno à cette époque et j'avais depuis longtemps le fantasme de faire chanter des filles. J'ai demandé à ma copine de poser une voix et j'ai adoré son timbre, sa fragilité, son côté un peu engourdi et pas du tout professionnel. Le résultat m'a donné envie de créer d'autres chansons différentes de celles destinées à BB Brunes et je ne voulais pas les imposer aux garçons dont ce n'est pas la tasse de thé. Le concept de l'album est le double, l'alter ego, la personne dont on ne peut se passer et six chansons sont des duos avec ma copine dont je suis très amoureux.

R&F : Quand on avait interrogé le groupe sur ses influences françaises, vous aviez été le seul à répondre...
Adrien Gallo : A nos débuts, on n'écoutait jamais de musique française, et pourtant j'en ai beaucoup entendu dans mon enfance : Bashung, Piaf, Brassens, et surtout Gainsbourg. Comme la soul et le funk, ils font partie de mon héritage et toute mon enfance ressurgit de plus en plus en termes d'influences. Je les avais écartés à cause du côté ado un peu con qui reste enfermé dans des cases, j'étais assez monomaniaque dans mon côté très rock, maintenant je suis de plus en plus ouvert. Ainsi, j'ai découvert Alain Chamfort, Christophe, Benjamin Biolay, et depuis un an, je suis à fond dans Michel Berger, à travers ce qu'il a composé pour France Gall et Véronique Sanson : j'apprécie son côté sentimental et humaniste, je suis fasciné par sa capacité à écrire pour des filles et les faire chanter.

Elli & Jacno pop duo

Après avoir joué les Bonnie & Clyde du punk français au sein du groupe Stinky Toys, le couple Elli Medeiros et Dennis Quilliard (Jacno) devient un duo emblématique de la pop des années 1980. Le premier album "Tout Va Sauter" définit en 1980 leur son, électronique et frais. Ils se séparent après "Les Nuits De La Pleine Lune" en 1984. Elli chante en solo et Jacno s'impose comme producteur, notamment pour Higelin, Pauline Lafont et Daniel Darc. Jacno meurt en 2009, quelques mois après qu'Indochine a repris le single "Je T'Aime Tant".

J'assume

R&F : Et Daho ?
Adrien Gallo : Je me posais pas mal de questions, je lui ai envoyé toutes les maquettes que j'avais réalisées, et il m'a encouragé à poursuivre. Il est très important pour moi car il représente une pop classe, intelligente et bourrée de références.

R&F : Mais avec les chansons écrites pour Alizée, Sophie Tith ou une comédie musicale, ne virez-vous pas vers la variété ?
Adrien Gallo : Bien sûr, mais je n'ai plus aucun problème avec ce terme-là, qui n'a rien de péjoratif. On peut composer de la bonne musique populaire et de la bonne variété, et si Souchon c'est de la variété, je veux bien en faire.

R&F : Aurait-ce été le cas il y a cinq ans ?
Adrien Gallo : Je n'étais pas en accord avec moi-même, je ne savais pas ce que je voulais, j'avais très peur de l'image que je renvoyais. Aujourd'hui, je n'ai aucun problème à être moi-même tout simplement. J'assume mais je sais que dès lors qu'on sort quelque chose, on risque de s'en prendre plein la gueule. ★

RECUEILLI PAR H.M.

CD "Gemini" (Warner)

Photo Antoine de Bary-DR

"Guitar geek"

JOE BONAMASSA

Présent sur le créneau délaissé du *guitar hero,* l'Américain met les bouchées doubles, en France notamment, pour gagner le cœur des amoureux de solos virtuoses.

rock

"J'ai fait 17 albums. 29 si l'on recense tous les projets, les live et les DVD." On peut compter sur Joe Bonamassa pour avoir une idée précise de sa discographie. Trois fois l'an en moyenne, un nouveau produit déferle (album studio, DVD live, projets parallèles, blues avec Beth Hart, heavy avec Black Country Communion) qui s'en tire avec des chiffres très honorables pour l'époque (entre 6 et 8000 ventes physique en France, le double ou le triple pour les albums avec Hart). De même pour les concerts : après deux Grand Rex complets début mars, le guitariste s'est offert mi-juin une tournée des Zénith français. Sans remplir à ras bord, le public, là aussi, était au rendez-vous. L'homme, pourtant, n'a jamais eu de hit, ni bénéficié d'une couverture médiatique extravagante — on peut là aussi compter sur lui pour le relever : ***"Aux Etats-Unis, mon nom n'a pas été mentionné une seule fois dans Rolling Stone. Sauf*** [en début d'année] ***comme remplacement possible dans les Allman Brothers. Ce qui a d'ailleurs créé une controverse pas possible."*** La rumeur était infondée mais Bonamassa a savouré la polémique, galvanisé par les critiques de ses contempteurs, qui pointent notamment un ego visible depuis la lune.

Main de fer

C'est au lendemain du concert de Nantes qu'on retrouve Joe Bonamassa dans le salon d'un hôtel du 8e arrondissement parisien. Jean, T-shirt, casquette, l'homme tranche avec le *guitar god* qu'il se plaît tant à incarner sur scène. Des accents d'une certaine humilité, également, d'un détachement plus ou moins affecté. *"Je ne suis qu'un guitar geek qui a réussi"*, pose-t-il avant de raconter, avec amour, sa collection de guitares, réduite aujourd'hui à 150 pièces après un pic à 350. Concernant son succès, voici son explication : *"Aujourd'hui la guitare est un peu reléguée dans un culte. On l'entend encore, mais elle n'est plus le point d'attraction principal des musiques populaires. Le temps des guitar heroes est révolu et ne reviendra probablement jamais. Ce qui est une bonne nouvelle pour moi, car ce que l'on fait — une sorte de version actualisée du british blues — ressort d'autant plus du lot. Et il y a encore un public pour venir écouter un idiot qui joue de la guitare pendant deux heures. J'ai donc de la veine…"* La trajectoire de Bonamassa dénote parmi les jeunes gens de sa génération. Né en 1977 et grandi dans le nord rural de l'Etat de New York, Bonamassa combat l'ennui en dévalant son manche par-dessus le "Crossroads" de Cream, à l'heure où ses camarades d'école n'ont d'oreilles que pour Kurt Cobain, Axl Rose ou Public Enemy. A l'adolescence, ses rêves de gloire se concrétisent aussi vite qu'ils s'effilochent, via Bloodline, combo blues-rock de *fils de* (Krieger, Oakley, Davis) malmené par l'industrie du disque. *"C'était une bonne leçon quant à la façon dont marche le métier. J'ai compris à quel point les majors ne raisonnaient qu'en termes de singles et j'ai perdu confiance en elles très tôt."* De cette désillusion originelle découleront deux conséquences. Un malaise avec la vie de groupe, tout d'abord : *"Ça doit venir de moi"*, estime-il après avoir étrillé le troisième album de Black Country Communion (*"une bouse"*), éphémère supergroupe formé avec Glenn Hughes et Jason Bonham. La seconde : une façon de mener ses affaires d'une main de fer, aux côtés de son manager Roy Weisman, fils de celui de Frank Sinatra. Propre label, vie sur la route, science aiguë du merchandising. Et un certain art de ne pas se laisser enfermer dans une niche. Le nouvel album, "Different Shades Of Blue", propose le blues-rock attendu mais contient également de sévères tranches de funk, avec une section de cuivres de feu menée par le trompettiste Lee Thornburg (Tower Of Power).

Guitar mac

Les rockers sont souvent des fétichistes de la six-cordes. En plus d'être des instruments mythiques, les modèles vintage sont victimes de la spéculation : une Les Paul d'époque peut se vendre 200 000 euros, une Telecaster, 80 000. L'ultime *guitar freak* est dans le film culte "Spinal Tap" de Rob Reiner (1984). Interrogé sur une superbe guitare turquoise, Nigel Tufnel se lâche : *"Elle est spéciale. Tu vois, il y a toujours l'étiquette, elle n'a jamais été jouée. Non,* ne la touche pas. *On ne peut pas en jouer. Non... Non, n'en parle même pas. Non."* La légende.

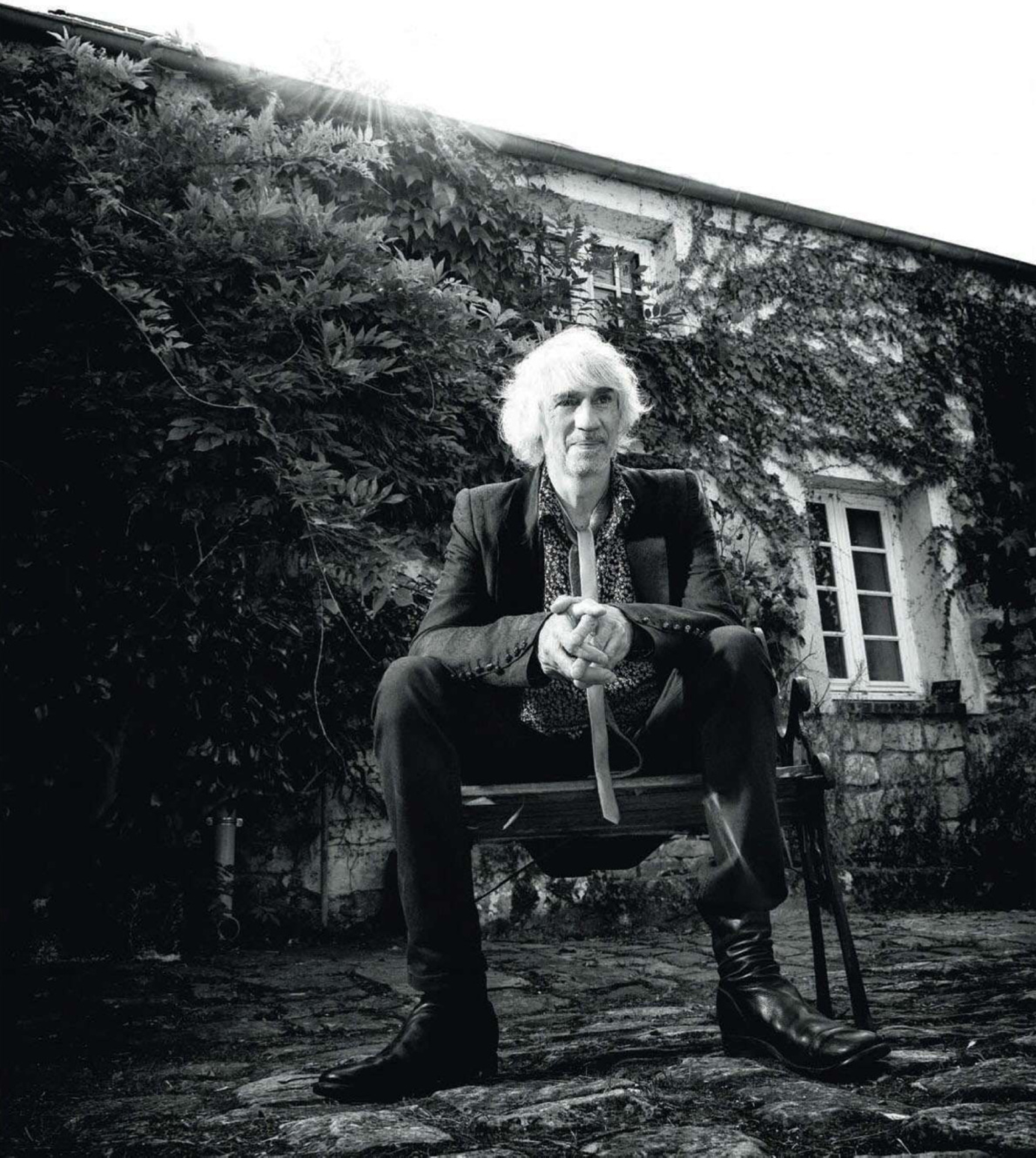
Présentateur de cirque

Problème de fond : Bonamassa fait-il avancer la guitare ou recrée-t-il son âge d'or à destination de ses nostalgiques, jusqu'à reproduire, sur scène, les poses des guitar hero d'antan ? *"Ce qu'on fait a 50 ans d'âge, au minimum*, admet-il. *Quant à la scène, en m'habillant, je deviens une personne différente, moitié guitar hero, moitié présentateur de cirque. Les gens paient 100 euros pour un billet, ils veulent voir un show."* De là à user d'un Theremin en plein solo, comme Jimmy Page en 1969 ? *"C'est un tour tout bête, ma nièce de 2 ans pourrait le faire. J'ai essayé de l'enlever de certaines chansons, comme "The Ballad Of John Henry', et les gens s'en sont plaints. Mais certains de mes spectateurs n'ont jamais vu Jimmy Page faire ça et pensent que c'est une création originale."* Ce qui s'appelle combler un vide. ★

BERTRAND BOUARD

Album *"Different Shades Of Blue" (Mascot/ Provogue), le 23 septembre*

Rick Gould-DR



"Ça me va"

LOUIS BERTIGNAC

rock Le guitariste à la tignasse immaculée ressort sa SG Junior sur un "Suis-Moi" au classicisme de bon aloi.

"*Je vivrai 100 ans, j'ai tant de vies à refaire*", déclare l'ex-opérateur de Téléphone dans "Suis-Moi", la chanson qui donne son titre au nouvel album solo, trois ans et demi après un "Grizzly" très rock réalisé par Martin Meissonnier sur des textes intégralement signés Boris Bergman. Nouvelle donne pour 2014 : le réalisateur est Patrice Cramer, les auteurs sont multiples et choisis par Louis via un processus d'élimination. Dans sa maison sise à la campagne du côté de Fontainebleau, le guitariste a un studio, un jardin, une piscine, une pièce pour ses chats et un coin guitares, comme dans "Spinal Tap". On s'installe donc dans le jardin, sous le soleil de septembre, pour une interview détendue avec l'ours le plus sympathique du rock français.

Apprendre un solo

ROCK&FOLK : "Suis-Moi" est indéniablement l'album d'un guitariste...

Louis Bertignac : Il y a de la guitare, oui *(rires)*. A un moment, dans les années 1990, je me suis dit que la guitare électrique seule allait faire vieux, que ça serait bien d'ajouter un synthé... Et puis assez vite, j'ai compris que je ne savais pas gérer ces choses. Mieux vaut faire ce que l'on sait plutôt que de s'emmerder à faire ce que l'on ne sait pas, alors qu'il y a plein de gens qui voudraient faire ce que je fais et qui n'y arrivent pas. Mais j'enregistre avec l'ordi, d'ailleurs ça fait quasiment quinze ans que j'utilise le même plug-in d'ampli guitare. Autant quand je compose que quand j'arrange, ce n'est jamais intellectuel, jamais une réflexion. Je prends ma guitare, je joue et puis c'est tout. Soit c'est bien, soit ce n'est pas bien. Et si ce n'est pas bien, je recommence.

R&F : Vous êtes toujours surpris des interprétations que l'on fait de vos propos, de vos chansons ?

Louis Bertignac : Ça ne me surprend plus parce que ça fait plus de quarante ans que je fais ce métier. Même au niveau des textes : *"Il a voulu dire ça !"* Pas du tout mais bon, si tu le dis, ça me va. Chacun comprend ce qu'il veut. La vérité, c'est que la plupart du temps, je ne veux rien dire de spécial. Ça vient comme ça vient. J'ai du mal à gérer l'avenir mais j'ai des intuitions. Et pendant une certaine période après Téléphone, j'ai essayé de combler mes défauts. Je ne sais pas préparer un solo comme d'autres qui me font rêver. J'en ai fait un, un jour, sur la maquette de "Ces Idées-Là" *(inclus dans l'album de 1987 avec Les Visiteurs — NdA)*. Je l'ai joué vite fait, ça sonnait bien et je me suis retrouvé en studio pour l'enregistrer en vrai. Le producteur m'a dit : *"Ton solo est génial, je ne veux pas que tu m'en fasses un autre mais je ne peux pas me servir de celui-là, le son est trop pourri."* Il fallait que je refasse le même. Je n'en ai jamais autant chié pour apprendre un solo, alors que c'est moi qui l'avais fait ! Je sais que c'est un défaut parce que je n'arriverai jamais à un truc aussi léché qu'un bon vieux Rolling Stones, mais c'est comme ça.

Ça me ressemble

R&F : Les Stones aussi se plantent sur scène...

Louis Bertignac : Mais ils préparent. Si on écoute trois bootlegs des Stones de la même époque, on verra que Mick Taylor fait pratiquement le même solo d'un concert à l'autre. Je ne sais pas faire ça, c'est pour ça que mes solos ne seront jamais aussi bons que ceux de Mick Taylor. Et d'un autre côté, quand Mick Taylor m'a vu jouer, il m'a dit : *"Putain, qu'est-ce que tu dégages !"* Il ne se rend pas compte que c'est improvisé.

R&F : Vous n'écrivez toujours pas vos textes ?

Louis Bertignac : J'ai eu des auteurs comme Etienne Roda-Gil et Boris Bergman qui m'ont fait des textes superbes, mais cette fois je voulais que ça me ressemble, même si ce n'est pas moi qui écris. A chaque fois qu'une maquette était plus ou moins terminée, je l'envoyais chantée en yaourt anglais à 6 ou 7 potes, dont certains que je n'avais jamais vus mais avec qui j'étais en relation comme ça. Mise en compétition. A la fin, il restait un texte par chanson. Il y avait une unité sur "Grizzly" qui est l'unité Bergman, et sur "Suis-Moi", je considère que c'est du Bertignac. C'est moi qui ai choisi, ça me ressemble plus. J'adore Bergman, c'est génial à chanter et ça sonne bien, mais il y a certaines paroles que j'avais du mal à comprendre, il est toujours un peu obscur dans son écriture. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album *"Suis-Moi" (Polydor/ Universal)*

Réalité rock show

Louis a acquis une notoriété médiatique nouvelle grâce à l'émission de TF1 The Voice (*"Ça a appris aux gens qui je suis vraiment"*). Il a rejoint la longue liste des rockers débauchés par la téléréalité : Meat Loaf (Celebrity Apprentice), Tommy Lee de Mötley Crüe (Rock Star : Supernova, et Tommy Lee Goes To College), Ted Nugent (6 shows, la plupart sur la chasse), Steven Tyler (American Idol), Gene Simmons de Kiss (Family Jewels), Dee Snider de Twisted Sister (Gone Country) et le roi du genre, Ozzy Osbourne, avec son show familial gonzo The Osbournes. Logique : sa vie entière est un long *reality show*.

Photo Carole Epinette

"Européen"

GRUFF RHYS

Quand il n'est pas avec ses Super Furry Animals, le barde cool sort des albums tout aussi surprenants. Le dernier en date narre la vie d'un explorateur gallois du 18e siècle sans ennuyer une seule seconde.

pop

Flanqué d'ordinaire d'un classique bonnet, Gruff Rhys a décidé d'adopter une toque à tête de loup pour appuyer le propos de son récent périple "American Interior", objet à la fois d'un album, d'un livre, d'un documentaire, de conférences, d'une appli... On le sait, ce genre de diversifications est dangereux. Un chanteur qui se met à l'image, au *concept*, ou à toute autre discipline extramusicale le fait souvent pour satisfaire un ego pachydermique (hello Roger Waters), ou pour cacher l'absence d'inspiration (*halló* Björk). Il s'agit donc de préciser avant tout que le quatrième album du leader des Super Furry Animals est bon. Bricolé, fantaisiste, étrange assurément, mais *beau*.

Guitare et marionnette

C'est d'ailleurs ce qui a souvent distingué les Super Furry Animals de la concurrence sur le créneau de ce qu'on appellera la *pop farce & attrapes*. Avant de se déguiser en chien et de sortir le canon à confettis, ces *Welsh* ont toujours eu la politesse d'écrire des chansons solides. C'est la même chose en solo où il batifole depuis quatre albums : l'aimable Gruff Rhys, 44 ans, ne prend pas le client pour un jambon : *"Mon but premier était d'écrire des chansons, le reste est venu après."* Une histoire curieuse, celle d'un explorateur gallois de la fin du 18e siècle John Evans, sur les traces duquel Rhys est parti, aux Etats-Unis. *"Mon père était obsédé par John Evans. Il racontait à mes frères et sœurs des tas d'histoires sur cet homme qui a traversé les océans. Je ne savais s'il fallait prendre ça pour argent comptant ces récits fantastiques. Mon père n'a plus été là et je n'en ai jamais su davantage. Il y a quinze ans, on m'a demandé de faire de la musique pour une pièce de théâtre sur Evans. La pièce a eu lieu, mais sans ma musique, je me suis donc retrouvé avec quelques bribes. Il y a trois ans, je suis allé voir mon tourneur américain avec ma carte du pays pour qu'il me bricole une tournée sur les endroits où John Evans a été entre 1792 et 1799."* De Baltimore à la Nouvelle-Orléans, l'homme donne de petits concerts accompagné de sa guitare et d'une marionnette, interviewe des universitaires et des clochards, peaufine ses chansons, rencontre des Indiens Madans. Le désormais ex-batteur de Flaming Lips, Kliph Scurlock, l'accompagne dans cette odyssée sur la vie de l'aventurier illuminé et anthropologue avant l'heure. Les détails sont dans le livre, mais c'est surtout le documentaire qui vaut le coup d'œil, avec son côté "J'Irai Dormir Chez Vous". Pour les réticents à l'histoire, "American Interior" peut s'apprécier sans explications : treize titres ourlés où le timbre voilé du Gallois déambule sur des arrangements extravagants. *"J'adore le country-rock, mais je suis européen. Je ne voulais pas faire le gars qui porte un chapeau de cow-boy et fait son disque roots. Quand j'ai rapporté les bandes en Europe, j'ai fait tout mon possible pour les subvertir, j'ai rajouté du synthé par exemple… C'était plus honnête."*

Gallois du plus fort

Plus que beaucoup de langues du coin (le gaélique, le breton), le gallois a su sortir du folklore et trouvé son chemin dans la pop music. Peut-être tout simplement parce qu'il est parlé par près de 800 000 personnes. Rhys : *"Il y a toujours eu une scène vivace chez nous, du hip hop, du punk. L'explication, c'est que ma génération s'est toujours rebellé contre la musique traditionnelle. Alors que mes parents écoutaient Alan Stivell par exemple... En fait, John Cale a eu une énorme importance. Vous vous imaginez : on a un membre du Velvet Underground qui parle notre langue !"* Depuis lors, Y Niwk, Gorky's Zygotic Mynci ou Cate Le Bon ont tâté du gallois avec bonheur, quand d'autres compatriotes (Stereophonics ou Manic Street Preachers en tête) ont fait carrière en anglais.

Trop tendu

Ce qui a plu à Rhys, c'est aussi de narrer une histoire déglinguée, délaissée. *"Je me suis retrouvé à chanter dans la tribu des Madans. En tant que personne qui parle une langue minoritaire, j'ai été très inspiré par les Indiens. Il y a un état d'esprit commun. Je suis allé dans une tribu, on s'est chacuns chanté nos chansons, on a bu du café, mangé des donuts, c'était beau et triste à la fois."* La langue natale de Gruff Rhys est le gallois. La langue des poètes. En 2000, les Super Furry Animals avaient même publié "Mwng", un album sans un mot d'anglais. Avec un certain écho, favorable comme hostile. *"Notre démarche n'était pas du tout indépendantiste au départ, on chantait dans notre langue natale tout simplement. On a même évité de tourner au Pays de Galles avec l'album, c'était trop tendu."* Plus important, les SFA, qui n'ont rien sorti depuis 2009, sont aussi devenus ce qu'on appelle un groupe culte. Miles Kane est venu à la musique grâce à eux — Rhys produira d'ailleurs son premier album — et ceux qui ont loupé ce curieux groupe glam-pop-indie-punk-folk auront une chance de le réentendre : *"J'ai envie que nous faisions un dixième album, on vit dans une culture décimale après tout. J'ai été chez moi pendant deux ans avec mes enfants, c'était super. Mais j'ai envie de retrouver les autres là. Après avoir tourné pendant 15 ans avec les Super Furry Animals et la vie hédoniste qui va avec, mon corps avait simplement besoin d'un petit repos. On n'en a qu'un…"* Sage parole, Loup Philosophe. ★

BASILE FARKAS

Album *"American Interior" (Caroline/ Universal)*

Photo DR

"Etre sûr du moindre détail"

AVI BUFFALO

rock Comme cela arrive parfois aux artistes qui utilisent le mot *Buffalo*, ce groupe emmené par le phénomène Avi Zahner-Isenberg dévoile une certaine classe.

Face au magnétophone, un jeune garçon en T-shirt austère, à l'allure de programmeur de la Silicon Valley. Le débit rapide, saccadé, l'air inquiet et sérieux, Avi Zahner-Isenberg n'est pas du genre à taper dans le dos de son interlocuteur. On devine en revanche derrière ce caractère introverti, le type bouillant, habité. C'est sur cette frêle carrure que repose entièrement Avi Buffalo, vrai faux groupe dont le jeune homme de Long Beach (Californie) est le seul et unique patron. Un patron qui en termes de carrière repart quasiment de zéro. Le premier album date d'il y a quatre ans. Un joli disque homonyme traversé d'influences sixties nickel chrome, mais un peu emprunté. On ne se doutait pas que la suite serait aussi impressionnante.

Mélancolie californienne

Qui est donc ce quidam de 23 ans, capable de *neilyoungeries* foisonnantes et majestueuses sur disque, mais fermé comme une huître durant l'entretien ? L'album, intitulé "At Best Cuckhold" (traduisible par "*Au Mieux Cocu*"), en dit pourtant beaucoup. Le brave garçon y narre sa vie amoureuse en lambeaux et noie ses peines dans des chansons parfois ahurissantes. *"Je ne parle que de choses vraies*, explique le chanteur. *C'est très pratique en fait de raconter des trucs personnels. On les exprime beaucoup plus facilement en étant créatifs, et on évacue des choses difficiles voire inextricables sans même s'en rendre compte. Je ne ressens aucune impudeur à faire tout ça, j'ai même hâte de jouer ces chansons devant des gens."* Voilà pour les confessions intimes. Zahner-Isenberg se révèle bien plus loquace pour parler de son activité. Il est né dans un environnement où la musique avait sa place, le père étant porté sur *"la musique classique d'avant-garde"*, la mère préférant la pop et les Beatles. *"C'est quand je me suis mis à jouer de la guitare que mes goûts ont changé. J'ai découvert l'existence du hard rock, Jimi Hendrix, Led Zeppelin, ce qui m'a vite fait dévier vers le blues et le jazz."* On sait enfin de quoi sont capables ceux qui n'ont connu que la musique disponible et gratuite par le truchement d'Internet. Dans le meilleur des cas cela donne ce genre de choses, une culture dénuée d'a priori et qui part un peu dans tous les sens. Quelqu'un capable de parler dans le même quart d'heure de No Doubt, Van Dyke Parks, Dr Dre ou du dernier album des Beach Boys, auquel il reconnaît quelque qualité. *"Le disque est produit comme du Katy Perry c'est l'horreur, mais quand on écoute une chanson comme 'Pacific Coast Highway', on entend presque le testament de Brian Wilson, c'est magnifique. J'aime profondément cette mélancolie californienne."* A l'instar de ce dernier au même âge, Zahner-Isenberg a clairement cherché à frapper un coup de maître. *"J'ai voulu faire les choses bien, être sûr de mes chansons, du moindre détail."*

Van Dyke revendiqué

"Beaucoup de mes amis me conspuent, mais j'aime profondément 'Song Cycle' de Van Dyke Parks." **Voilà l'aveu fait par le chanteur d'Avi Buffalo, avant de se lancer dans une tirade décrivant les qualités innombrables de cet album de 1967 résolument bizarre et *"en avance sur son temps"*, signé par cet intello beatnik californien à la vie riche. Stylistiquement, VDP ferait passer les Fiery Furnaces et Frank Zappa pour de sinistres folkeux et l'on comprend, à l'écoute de ce collage charmant mais éreintant, pourquoi l'homme n'a pas pu aider Brian Wilson à finir "Smile !", le fameux naufrage dont Parks a signé les baroques paroles.**

Colonie de vacances

Sans filer la métaphore du premier de la classe, il y a un côté très studieux, et méticuleux chez lui. *"J'ai d'abord enregistré les pistes de bases en studio, j'ai la chance d'avoir quelques amis qui jouent très bien. Puis j'ai travaillé les morceaux chez moi, rajouté des bouts d'arrangements, des bruitages qu'on entend à peine."* Un vrai goût du bricolage maison hérité de sa prime jeunesse : *"C'est comme ça que j'ai commencé, sur le logiciel Audacity, puis sur Garage Band. J'enregistrais avec le micro de l'ordinateur des chansons où je chantais tout doucement pour ne pas que mes parents m'entendent. J'ai éprouvé ce besoin de faire des morceaux assez introspectifs, alors que je jouais à l'époque dans un groupe assez énervé."* Introspectifs assurément, mais pas timides. C'est d'abord ce qui frappe chez Avi Buffalo : une aisance impressionnante. Il joue du piano, chante aisément dans les aigus . Et à la guitare, le garçon est capable de *finger pickings* agiles ou de solos électriques classieux qui donneront des frissons aux fans de Wilco. On parle ici d'une personne ayant suivi *"quelques cours de guitare, mais aussi fait quelques camps de jazz"*. Alors qu'on tente d'imaginer à quoi peut bien ressembler une colonie de vacances américaine consacrée à étudier la musique de Charlie Parker, l'interview s'achève. Sans qu'Avi Zahner-Isenberg ne se soit vraiment livré, bien entendu. Tant mieux après tout, on tient une personnalité authentiquement inadaptée, mais dont la musique charrie une mélancolie universelle. ★

BASILE FARKAS

Album *"At Best Cuckhold" (Sub Pop/ Pias)*

Photo Renata Raksha-DR

"Histoires simples pour gens simples"

BRIAN SETZER

Le véloce guitariste des Stray Cats est de retour avec "Rockabilly Riot !", un album qui, comme l'indique son titre, n'amorce pas le moindre virage electronica ni dubstep dans son œuvre.

rockabilly

Alors que la brigade du bon goût français souhaiterait voir la chose définitivement remisée dans les réserves du musée du Louvre, le rockabilly est une affaire qui roule sévère dans le reste du monde. A la faveur de la sortie de son nouvel album, Brian Setzer va tenter d'éclairer les lanternes nationales sur la pérennité du phénomène tout en utilisant des mots simples.

Rockabilly Story

Né au début des années 1950 dans le Sud des Etats-Unis de la fusion du folk, de la country, du bluegrass et du rhythm'n'blues, le rockabilly fait entrer en collision les mots *rock* et *hillbilly* (terme péjoratif qu'on peut traduire par *bouseux*). Popularisé par Carl Perkins, Elvis Presley et Bill Haley, le rockab' a connu un retour en grâce auprès d'un large public avec les Stray Cats, fondés en 1979 par Setzer, Lee Rocker et Slim Jim Phantom. Ce style dont les adeptes étaient surnommés *teddy boys* influença les Beatles et la vague punk : Johnny Rotten fut d'abord un teddy boy.

Sans se poser de question

ROCK&FOLK : Comment s'est passé l'enregistrement ?

Brian Setzer : On a tenté de faire les choses le plus simplement possible comme n'importe quel groupe. J'ai enregistré des démos, envoyé le résultat aux copains et tout le monde s'est mis à répéter chacun de son côté pendant deux mois. Une fois en studio, rien n'allait et tout était à refaire car on ne s'était pas du tout rendu compte qu'une fois réunis, nous allions nous mettre à jouer les titres avec l'adrénaline au max. Quand on compose chez soi bien tranquillement, on a un peu tendance à oublier que le rockabilly est une musique faite pour casser la baraque. Au final, toute la musique est prise live et seules les voix sont enregistrées à part.

R&F : C'est un album tout en références. On discerne Johnny Horton, Cliff Gallup, Tommy Sands, Buddy Holly, Carl Perkins... Pourquoi un tel florilège de citations dans le texte ?

Brian Setzer : Il faut y voir quatre mecs dans un studio complètement surexcités. On était à fond dans le trip et, comme j'ai étudié tous les solos de Gallup, dans l'excitation du moment, mes mains ont directement reproduit ce qu'elles savent faire le mieux. Bien sûr qu'il y a des similitudes sur certaines chansons mais l'intention et la réalisation sont différentes. Pour "I Should Have Had A V8", elle peut rappeler le "Battle Of New Orleans" de Johnny Horton mais sans le côté militaire de cette chanson de la guerre d'Indépendance. Si je prends la chanson "Stiletto Cool" par exemple, la suite d'accords tire plutôt vers le blues et ça ne se faisait pas dans les années cinquante. Ça aurait été trop en avance sur l'époque.

R&F : Dans une récente interview, vous vous plaignez que les choses simples sont les plus dures à réaliser...

Brian Setzer : Rester simple est la chose la plus difficile à faire en musique. Dès qu'on touche à la simplicité, on a l'impression de jouer quelque chose que plein de musiciens ont déjà fait mille fois. Pour "Let's Shake", je ne pouvais pas trouver plus simple mais comment la jouer sans que les gens se disent que je ne m'étais pas trop foulé ? En fait, il faut simplement l'envoyer sans se poser de question. Comme quand on raconte une histoire toute simple, et ça marche naturellement. Cette quête de la simplicité peut s'avérer déprimante quand on n'y arrive pas.

R&F : Comment expliquez-vous la popularité du rockabilly ?

Brian Setzer : Je ne me l'explique toujours pas. Comment cette musique née à Memphis peut-elle être toujours aussi présente ? Non, je peux la jouer mais pas l'expliquer. C'est un paradoxe. Peut-être le fait qu'il s'agit d'une musique simple, racontant des histoires simples pour des gens simples ? Qui peut savoir ? Depuis le départ, il y avait le style, l'attitude et le côté rebelle. Tout ce que les jeunes ne trouvaient pas dans le blues hormis la musique. Le rockabilly est le mouton noir de la famille tandis que le blues est le grand frère avec les pieds sur terre. Ce qui est étrange, c'est que je suis beaucoup plus populaire en jouant cette musique maintenant qu'au temps des Stray Cats. Je suis obligé de jouer dans des endroits de plus en plus grands alors que les kids ont la possibilité d'écouter à la radio des styles musicaux beaucoup plus élaborés que le rockabilly.

R&F : Si une lampe magique vous donnait la possibilité de vous réincarner dans les années 50 avec la guitare d'Eddie Cochran *ou* la voix d'Elvis, quel serait votre choix ?

Brian Setzer : Eh bien... je crois que je choisirai de faire médecine et d'être enfin débarrassé de tout ce rock'n'roll *(rires)* !

R&F : Y a t-il une chance de vous voir en France ?

Brian Setzer : Il est prévu que je fasse une apparition aux côtés de Johnny Hallyday en 2015 mais j'aimerais aussi jouer "Rockabilly Riot !" à Paris. Enregistrer ce disque, c'était bien, le jouer en public, ce serait mieux. ★

RECUEILLI PAR GEANT VERT

Album *"Rockabilly Riot !" (Surfdog)*

Photo DR

En vedette

Il contrôle

MANSET

Effacé et pourtant très sûr de son génie, le Français a publié *un nouvel album de vieilles chansons* récemment. Qui est vraiment ce rocker symphonique à la mélancolie vagabonde ?

PAR PHILIPPE THIEYRE

Auteur-compositeur, musicien, interprète, arrangeur, orchestrateur, photographe, peintre, écrivain, Gérard Manset, ou simplement Manset dorénavant, jouit d'une aura presque unique. Suivi par des fans extrêmement fidèles et admiré par de très nombreux musiciens, il est reconnu par un public assez large sans être un chanteur populaire. Sa personnalité qu'il découvre avec parcimonie fascine et intrigue. Depuis toujours, il maîtrise, comme peut-être aucun autre artiste, ses productions, de la conception à l'emballage et à la promotion. Ses textes dispensent une sombre mélancolie qui, depuis la fin des années 70, vagabonde de par les continents, portée par une désespérante lucidité. Aimer Manset, c'est s'imprégner d'un univers qui évoluera au fil de quatre décennies sans jamais céder à la facilité ni aux compromissions, remettant constamment en perspective ses productions antérieures, les replaçant constamment dans un grand puzzle musical. Dans ce monde bien-pensant où l'hommage est obligatoire, Manset ne revendique pas d'héritage musical. Il dit aimer un morceau, une chanson par-ci, par-là, de Brel, de Brassens, d'Yves Simon, de Cabrel, de Capdevielle et accepter tout Ferré en bloc. Sinon, depuis toujours, il professe la supériorité naturelle du rock anglo-saxon à la fois par l'usage d'une langue et par l'attitude, citant Bob Dylan, les Animals, Bob Seger. Ecrivain affirmant ne pas être un grand lecteur, il prend les livres comme ils viennent, il admire Céline et se sent des affinités avec Gérard de Nerval, l'auteur des "Chimères" et des "Filles Du Feu", peut-être une inspiration pour "Fille Des Jardins".

Au culot, à ses débuts, il avait réussi à négocier, avec Pathé Marconi/ EMI, un contrat exceptionnel pour les années 60, lui offrant une totale liberté artistique et le contrôle final sur ses productions. Cette année, après quarante ans chez EMI, il change de maison en signant chez Warner à qui il offre une superbe compilation/ recréation de dix-huit de ses compositions en cadeau de bienvenue. Malgré des réticences à reprendre ce titre, il y revisite notamment sa première chanson, "Animal On Est Mal", dans une version pop grâce à la collaboration du groupe belge Deus.

Photo DR

Né le 21 août 1945 à Saint-Cloud (92) dans une famille bourgeoise, après avoir loupé son bac, il entre, en 1964, à l'école des Arts Décoratifs puisqu'*il faut bien faire quelque chose* et qu'il est doué en dessin. Il reçoit plusieurs distinctions lors de divers salons, mais il s'oriente du côté des agences de pub. Manset se voit alors un avenir dans les arts graphiques ou le cinéma. Parallèlement, il a appris la guitare, la batterie puis le piano en autodidacte. Ne jugeant alors sa voix pas suffisamment intéressante, il écrit des textes de chansons pour les proposer à différents artistes de variété. C'est sur les trois EP, d'un intérêt anecdotique, de son ami et condisciple du lycée Claude Bernard, Laurent Malek, qu'il est crédité pour la première fois. Sur le premier, au verso, on voit même une photo du duo, avec Manset au piano. Cette collaboration va surtout lui permettre de découvrir le fonctionnement d'un studio d'enregistrement et de voir en pleine action des orchestres de cordes. En 1968, après avoir écrit avec William Sheller "Je Me Repose" pour Dalida, il compose seul "Animal On Est Mal". A l'évidence, pas une chanson pour Dalida, ni pour d'autres d'ailleurs, puisque personne n'est intéressé. Décidant de la chanter lui-même, il l'enregistre dans les studios Pathé avec des amis, en travaillant, remixant, bidouillant à partir de bandes *pourries*, selon ses propres termes, devant des ingénieurs du son peu concernés. Finalement, elles seront améliorées au studio CBE du producteur et arrangeur Bernard Estardy. Sorti en plein milieu des événements de 1968, "Animal On Est Mal" ne se vend pas, mais bénéficie de bonnes diffusions radio grâce à des animateurs comme François Jouffa et Michel Lancelot dans Campus, émission phare d'Europe 1. Par la suite, Nadine, l'assistante de ce dernier, deviendra Mme Manset. Avec ses deux filles dont Caroline futur manager de Raphael, on la verra brièvement dans le reportage "L'Atelier du Crabe" tourné en 1981 par le photographe Frank Lords. Ce dernier avait déjà accompagné Manset à la recherche de la beauté et de l'espérance dans les endroits les plus déshérités de l'Asie.

Oratorio de science-fiction

A l'automne 1968, sort l'album "Manset", réédité en 1971 sous le titre "Manset 1968" après quelques modifications. Paroles, musiques et orchestrations de Gérard Manset : "Je Suis Dieu" est une profession de foi gonflée en ouverture, seul Eric Clapton peut alors être appelé *Dieu*. "La Toile Du Maître", "On Ne Tue Pas Son Prochain" et "La Femme Fusée" mettent en évidence un humour grinçant. Deux ans plus tard, "La Mort D'Orion" est un autre choc, sorte d'oratorio de science-fiction. Le succès est modeste (20 000 exemplaires tout de même) mais le disque fourmille de trouvailles sonores. Manset y est libre de multiplier les violons et d'orchestrer l'ensemble en triturant les sons, les échos et les effets. Certes, comme il le reconnaîtra plus tard, les textes de la suite "La Mort D'Orion" sont parfois dignes du travail scolaire d'un lycéen. La face 2, elle, résistera mieux au passage des décennies, notamment "Vivent Les Hommes" et "Elégie Funèbre" dont la reprise sur "Un Oiseau S'Est Posé", en compagnie de Mark Lanegan, magnifie encore la noire beauté de ce titre. L'emploi de cordes naissant telles des vagues lointaines, qui vont peu à peu submerger l'espace et transporter l'auditeur, va devenir une des balises dans l'univers Manset, créant des sonorités immédiatement reconnaissable. Les coûts des orchestres augmentant de plus en plus, les violons seront parfois remplacés par des synthés, mais ne sont pas abandonnés, loin de là, voir "Comme Un Guerrier", "Matrice", "Jadis Et Naguère".

Perfectionnisme intransigeant

Outre sa voix, reconnaissable entre toutes, un timbre plutôt grave avec une légère fêlure, l'utilisation, l'amour pourrait-on dire, des guitares avec un son tranchant caractérisent aussi son œuvre. Si sur la photo de "Manset/ Long Long chemin", en 1972, Manset est représenté avec sa guitare, c'est le piano qui occupe l'espace central de compositions très épurées. Les guitares prédomineront à partir de l'album suivant, "Manset/ Y'A Une Route" en 1974, enregistré au studio de Milan qu'il vient de créer ex nihilo en association avec Laurent Malek. En effet, "Manset/ Long Long Chemin" avait été enregistré aux studios Pathé dans de mauvaises conditions, le courant ne passant pas avec les techniciens maison. Au final, bien que satisfait par l'écriture de "Jeanne", l'album, inclus dans la série de rééditions vinyle en 1978, ne ressortira jamais en CD, même si "Celui Qui Marche Devant" sera choisi par Axel Bauer pour figurer sur "Un Oiseau S'Est Posé". D'où sa décision de se libérer de ses contraintes en montant le studio de Milan dans le 9e arrondissement parisien.

Studio de Milan, Atelier du Crabe et rock progressif

Démarrant sans trop de moyens financiers, Manset et Malek doivent tout contrôler, pas seulement les enregistrements, les orchestrations, les arrangements, le mixage et les pochettes de disques, mais également la gestion des lieux et le matériel. Souvent considéré comme un démiurge solitaire, en réalité, Manset apprécie de travailler en équipe, notamment avec un groupe de musiciens qui fluctuera assez peu au fil du temps. On y retrouve, entre autres, le fidèle Didier Batard à la basse, David Woodshill, Mike Lester, Marc Peru, Paul Breslin aux guitares et Serge Perathoner aux claviers. Première production du studio, "Manset/ Y'A Une Route" va radicalement transformer son statut grâce aux 300 000 exemplaires d' "Il Voyage En Solitaire". Statut qu'il remet en cause dès l'album suivant, "Manset" de 1976, avec des titres comme "Rien A Raconter" et "Les Vases Bleues", sombres et traversés par les stridences des guitares mixées en avant, des chansons superbes dans une ambiance entre rock dur et progressif. La plupart des morceaux seront pourtant exclus des rééditions CD. En 1978, "2870" poursuit dans la même veine, mais en moins brut. Son échec commercial et critique le déçoit. Epuisé par le cumul des travaux dans un studio où, bien entendu, ont enregistré d'autres artistes de variété ou de rock, Magma, par exemple, pour l'album "Üdü Wüdü", Manset revend ses parts tout en restant simple utilisateur. Apprenant plusieurs langues, il décide de commencer ses périples tout en s'installant un atelier de création, l'Atelier du Crabe, dans le 16e arrondissement, à la Muette. "Royaume De Siam", en 1979, complète le paysage sonore qui définit le style Manset en mettant en avant deux thématiques récurrentes, le voyage, l'ailleurs, et l'enfance qui est source d'espoir dans un monde en décomposition. Le disque, plus coloré que les précédents, est très bien accueilli par les critiques et le public comme le sera "Matrice" en 1989, qui est pratiquement son inverse par la noirceur qui le traverse de bout en bout. De l'un à l'autre et jusqu'à "Un Oiseau S'Est Posé" en écoutant "Lumières", un de ses préférés qui n'eut pas le succès escompté, "Prisonnier De L'Inutile", "La Vallée De La Paix" et "Jadis Et Naguère", Manset démontre que, si ses textes appartiennent à une tradition poétique française, il est également le meilleur représentant du rock progressif en France.

Photo DR

Revoir, remixer, réorganiser, détruire, photographier, peindre, écrire

En 1988, il décide de faire un tri dans sa production antérieure, d'abandonner le vinyle pour tout publier en CD. "Matrice", en 1989 et "Revivre", en 1991, bénéficieront quand même d'une sortie vinyle. Mais, contrairement à ce qui s'est fait pour la presque totalité des artistes, il ne propose pas un simple transfert, il retravaille et réorganise complètement les disques, sort des compilations, des coffrets. Et, lorsqu'il juge qu'il ne réussira pas à les améliorer, il jette des chansons et des disques entiers, détruisant les matrices, dont celles de "Manset/ Long Long Chemin" et la plupart de "Manset" 1976. Quant à "La Mort D'Orion", il ne sera disponible sur CD qu'en 1996 en même temps que paraîtra la compilation hommage, "Route Manset".

D'autre part, il n'a jamais cessé d'écrire pour les autres, Michel Fugain, Julien Clerc, Buzy, Jane Birkin, Indochine, Raphael, Axelle Red, etc, sans parler des anciens comme René Joly ("Chimène"). Peu de rockers dans tous ces noms à l'exception d'Alain Bashung en 2008, "Comme Un Lego", "Je Tuerai La Pianiste" et "Vénus".

Artiste complet et très actif, il a réalisé au total une vingtaine d'albums, autant de 45 tours, plusieurs compilations et coffrets, des albums photos, des romans et des expositions de peinture.

En 1987, il publie un livre de photos, "Chambres D'Asie", et un premier roman lié à ses voyages, "Royaume De Siam" dont la couverture, la photo d'un enfant nu, sera parfois critiquée. Dans les années suivantes, alterneront livres de photos et romans dont deux paraîtront dans la prestigieuse collection blanche de Gallimard.

Jamais de scène

Manset n'est jamais monté sur une scène. Il en eut quelques velléités par moments, sans jamais concrétiser, avec parfois une pointe de regret, peut-être bloqué par son perfectionnisme intransigeant peu compatible avec les approximations du live.

Il contrôle les photos sur les pochettes comme celles qui paraissent dans la presse, mais se plie à certaines exigences de la promotion, du moins pour les journaux et la radio. Il lui arrive de se contredire entre deux interviews ou d'annoncer ses adieux avant de sortir un nouveau disque peu après, mais, après tout, ce n'est qu'un *caprice d'artiste*. Contrairement aux idées reçues, il n'est pas spécialement difficile à interviewer mais il faut que son interlocuteur soit un minimum compétent et connaisse son sujet, sinon il se referme ou s'en va. Il y eut ainsi de mémorables catastrophes radiophoniques.

Concernant la télé, dans les années 70, cédant aux pressions de son label, il accepte de passer dans diverses émissions de télévision, entre Claude François et Sheila, découvrant des animateurs spécialistes des questions idiotes et de play-back mal calés. Très vite, il décide d'arrêter de se compromettre et de vendre sa tête. A l'heure actuelle, une belle leçon de résistance, en ces temps de transparence forcée et d'uniformisation. ★

Exigences

Manset en promo, c'est le cauchemar des attachés de presse. Rare comme la neige en août, cet autiste des médias a des exigences particulières. Invité à France Inter, il exige que les caméras du studio soient éteintes et refuse que l'émission soit disponible en podcast. Sa rencontre à la 25ème Heure avec Bashung lui a inspiré un curieux ouvrage, "Visage D'Un Dieu Inca", paru en 2011. Une centaine de pages sur une relation de travail avec son *"semblable, à la fois différent, déférent"* pour qui il écrivit trois chansons sur le testamentaire "Bleu Pétrole", dont le très long "Comme Un Lego".

Album *"Un Oiseau S'Est Posé" (Warner)*

Merci à Daniel Lesueur pour son livre "Manset Celui Qui Marche Devant" (éditions Parallèles/ Alternatives 1995/1997) et pour les rencontres avec Gérard Manset

“Sur un tabouret”

ERIC CLAPTON

Touché par la disparition de JJ Cale l’an dernier, l’Anglais rend hommage à son ami et mentor souterrain dans un album de reprises. Et s’en explique ici longuement.

Il y a exactement un an, on déplorait dans ces pages la disparition de JJ Cale, inventeur du Tulsa Sound, guitariste metal-folk mélangeant (en mode assoupi) blues, country et rock’n’roll. Eric Clapton avait flashé sur le premier 45 tours de JJ Cale (un titre paresseux et lascif intitulé “After Midnight”) et n’avait cessé de s’approvisionner chez le vieux maître, transformant “Cocaine” en hymne mondial. Après les hommages à BB King et Robert Johnson, voici donc venu le temps d’un impressionnant *tribute à JJ Cale* simplement intitulé “The Breeze”. Les deux hommes se connaissaient et s’appréciaient, (Cale et Clapton avaient signé un excellent disque ensemble, “The Road To Escondido” 2006). Dans cet entretien avec un employé de sa maison de disques, le brillant guitariste explique dans quel esprit il a réalisé son nouveau projet.

Un geste d’amitié

ROCK&FOLK : Vous connaissiez déjà beaucoup de ses chansons et aviez fait un album ensemble. Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin d’adresser cet hommage à JJ Cale ?

Eric Clapton : J’ai pris un avion pour la Californie pour assister à ses funérailles. Pendant le voyage, je me disais : *C’est trop synchrone pour être vrai : j’ai du temps en studio, je ne sais pas trop quoi en faire et je vais voir un ami cher être mis en terre. Je ne peux qu’utiliser ce temps de façon respectueuse*. Alors que les heures de vol s’écoulaient, je me suis mis à réfléchir, j’étais déjà en train d’arranger l’album. Après l’enterrement, nous nous sommes à nouveau réunis chez McCabe’s, un lieu où JJ jouait parfois, assez fréquenté, à Santa Monica. C’est un endroit sympa et il y avait un open mic. Je me suis entendu dire qu’en dehors de ma famille, les disparitions de Freddie King et JJ étaient celles qui m’avaient le plus affecté. Ces personnages, pour une raison ou une autre, ont été profondément ancrés dans ma psyché musicale toute au long de ma vie. Je suis retourné à Columbus et avec mon acolyte, Simon Climie, qui est très doué sur Pro Tools et tout le reste, et l’ingénieur du son Alan Douglas, nous avons commencé à élaborer les bases de cet album.

R&F : Pourquoi avoir choisi d’avoir recours à des collaborations alors que vous auriez pu faire “Eric Clapton Plays Cale” ?

Eric Clapton : Lorsque j’ai eu le message m’apprenant sa mort, j’étais à la campagne et je me préparais à pêcher. J’y suis allé, je me suis assis au bord de la rivière et la nouvelle m’a frappé très durement, je ne m’y attendais pas. C’était impossible que je garde tout ça pour moi. Je me sentais égoïste de le faire. Mais ça a été mon intention pendant un petit moment. Je voulais simplement faire mon album d’hommage sans entrave. Je ne voulais pas qu’il soit édulcoré et je me moquais un peu de savoir s’il y aurait un public. Il fallait simplement que j’enregistre cette musique. Jusqu’à un certain point, les gens ignorent son importance dans l’histoire musicale de ce pays, et du monde. Et l’effet subtil qu’il a eu sur les artistes, sur leur façon de chanter, de jouer de la guitare et d’enregistrer des disques. J’ai dû accepter mon besoin de partager cela et tandis que cette idée évoluait dans ma tête, je me suis dit : *Maintenant, il faut mettre des gens au courant de ce projet*. C’était difficile parce qu’il y avait beaucoup d’artistes qui auraient aimé en faire partie, mais nous avons dû nous limiter, jusqu’à un certain point, à ceux qui étaient assez essentiels dans sa vie. Ce qui est beau, c’est que j’ai pu entendre des choses que personne n’a jamais entendues. Christine m’a donné un CD avec 20 chansons dessus et Mike m’en a donné un similaire, des joyaux inédits. Et à partir de ces disques, en un week-end, quand je suis allé à l’enterrement, j’ai dû en cibler certaines à inclure sur l’album. C’était un vrai privilège.

R&F : Selon vous, qu’est-ce que la musique de Cale a de plus que celle d’un artiste dont vous pourriez avoir envie de reprendre quelques titres ?

Eric Clapton : Je me souviens du jour où Delaney Bramlett m’a donné le 45 tours “After Midnight” avec “Slow Motion” en face B. Ce sont des moments qui changent tout. C’est comme la première fois où j’ai entendu “That Will Be The Day” par Buddy Holly ou “I Love The Woman” de Freddie King ou “Standing At The Crossroads”. J’en serai éternellement reconnaissant à Delaney et lorsque nous avons enregistré mon premier album solo, “After Midnight” s’est retrouvé dessus. J’avais entendu parler de John avant la sortie de son premier album. Lorsque je l’ai rencontré — je l’avais vu jouer quelques fois — pour réellement passer du temps avec lui, je suis allé chez Albert Lee qui m’a dit : *“JJ est là, tu veux entrer et prendre un café ?”* On est restés là toute la journée et je croyais qu’il serait plutôt calme, reclus et timide. Il a parlé de tout avec un débit de mitraillette, du prix de l’essence, de l’économie américaine, de politique, de musique, de littérature. J’étais stupéfait.

Photo DR

Au plan intellectuel, je me sentais vraiment inepte face à lui, mais je me suis accroché. Nous avons passé toute la journée ensemble et la plupart du temps, je me contentais de le flatter, d'essayer de l'impressionner d'une certaine façon. J'ai dit : *"J'ai été invité à une séance d'enregistrement avec Fleetwood Mac."* Mon ami Mick Fleetwood m'avait proposé de passer et, pour une fois, ils étaient tous en studio en même temps. John et moi y sommes allés et nous étions dans la cabine, nous les regardions enregistrer un morceau. A la fin de la troisième prise, ils sont venus nous dire bonjour et John se tenait à côté de moi. Nous étions contre le mur du fond de la cabine et ils sont passés devant lui pour dire bonjour. Je me suis aperçu qu'ils ne le voyaient pas. Et je me suis dit : *Comment fait-il ?* Il savait devenir invisible et j'ai dû dire avec fierté : *"… Au fait, voici mon ami JJ Cale."* Sans vouloir leur manquer de respect, je ne crois pas qu'ils savaient qui il était, qu'il composait cette musique profonde, si subtile et forte. Pourtant, il parvenait à rester détaché et distant avec toutes — pardonnez-moi l'expression — les conneries entourant ce métier. J'ai essayé, mais je n'y parviens pas, c'est impossible. Je me souviens de la sortie de "... Escondido", nous avons fait une tournée de promo avec JJ. Je n'avais jamais rien fait de la sorte. Lui et moi avons parlé à cinq journalistes par jour pendant une semaine et j'étais tellement touché par le fait qu'il prenne... Parce que c'est la dernière chose qu'on l'imagine faire.

R&F : Il le faisait à cause de vous ? Pour vous ?
Eric Clapton : C'est ce que j'ai compris, c'était un geste d'amitié.

Camping-car tapissé d'argent

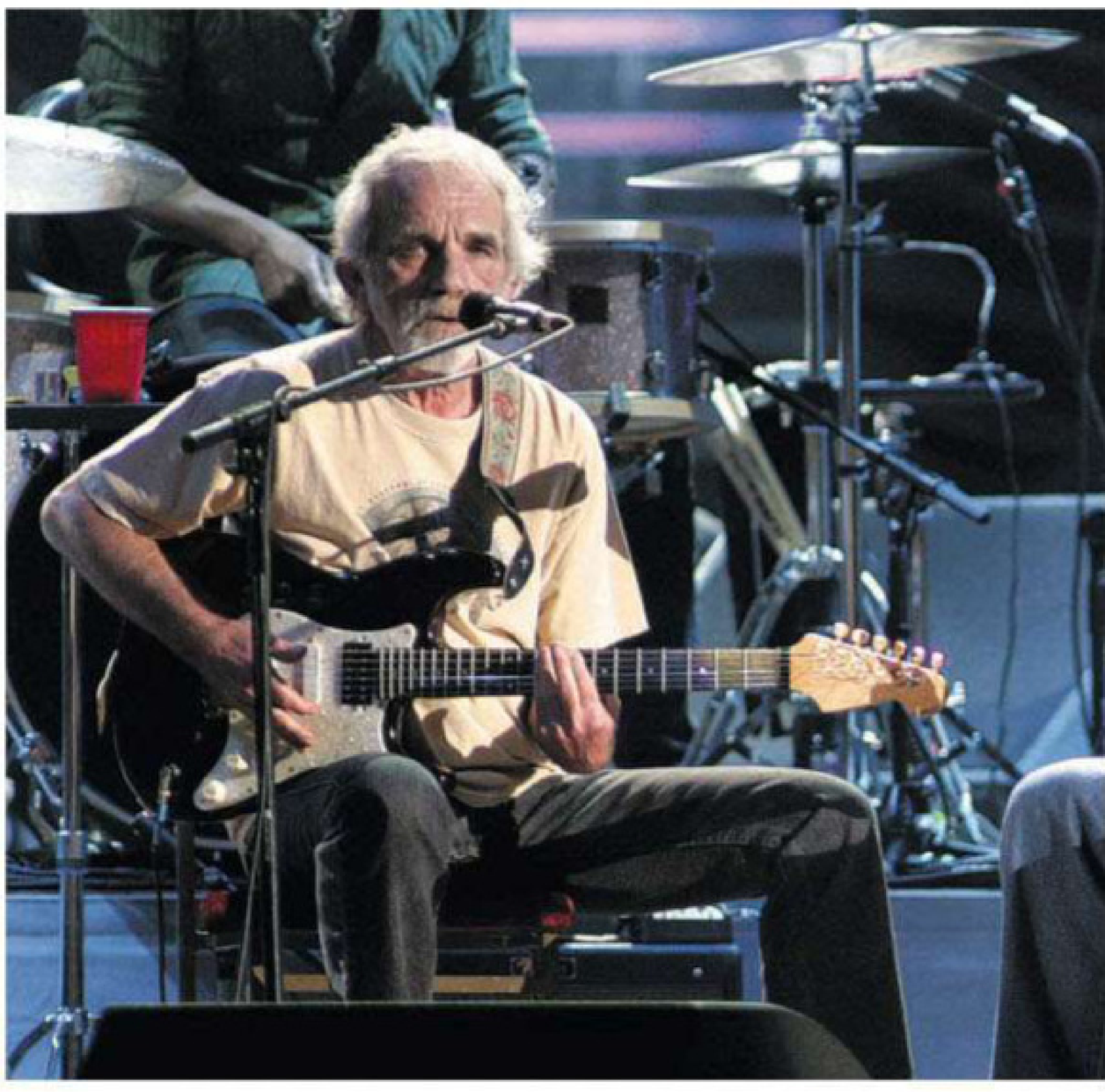
R&F : Vous êtes très reconnaissable depuis très longtemps, il suffit de mentionner votre nom pour obtenir une réaction. Enviez-vous sa capacité à être invisible ?
Eric Clapton : Oui et non. J'ai pris une sorte de retraite à l'âge de 17 ans, j'en avais assez du milieu de la musique. En très peu de temps, j'avais vu tout le truc et je me suis dit : *Je me casse*. Je suis devenu célèbre à cause de cela et il n'y avait rien à faire. Cela échappait à mon contrôle, mais ce que j'ai trouvé intéressant dans le cas de JJ, c'est qu'il a passé un long moment... Il n'a pas fait de disques avant d'être vraiment adulte et, étant ingénieur du son, il a enregistré des gens comme Bobby Bland, Freddie King et beaucoup de très bons mecs du R&B et du blues. Il a appris cet aspect de la technique avant de faire quoi que ce soit d'autre. Lorsqu'il a fait ses disques, il savait le son qu'il voulait et comment l'obtenir sans compromis.

R&F : La voix de Tom Petty se distingue en général, on peut l'entendre quand il chante avec dix personnes. Etonnement, lorsque vous chantez ensemble, vous sonnez comme JJ Cale. Etait-ce délibéré ou le fruit du hasard de vos voix se mêlant ?
Eric Clapton : Le dilemme en enregistrant cet hommage à JJ était de savoir si on essayait d'avoir le même son que lui ou de faire des interprétations ouvertes. Je crois que compte tenu du temps à notre disposition et des collaborations, la solution la plus sûre était de sonner comme JJ. En se disant qu'on peut toujours essayer mais, au final, on ne sonnera pas comme lui puisque c'est impossible. Le résultat sera différent, même en essayant. Si vous n'avez jamais entendu JJ Cale, ce disque va vous initier à la façon dont il obtenait ce son. Je trouvais ça important. C'est aussi un défi. Essayer de comprendre comment il joue a été un défi pour moi. Et c'est quelque chose que je tenterai toujours de perfectionner ou tenter de le faire, du moins.

R&F : A votre demande, JJ Cale est venu participer à votre festival Crossroads...
Eric Clapton : Il s'est assis sur un tabouret de bar avec les pieds sur l'estrade pour la batterie. Il y avait environ 40 000 spectateurs et il s'assoit, pose les pieds sur l'estrade. Je n'avais jamais vu personne faire ça. C'était tellement étrange pour moi. Lorsque nous avons joué "After Midnight", je ne retrouvais plus le *un*. Je ne savais plus où il était. Je parle du *un, deux, trois*... Je ne m'y retrouvais plus. Je crois que j'avais tout dans le désordre. J'ai revu ça et je me suis dit : *"Mon Dieu, tu ne savais plus où tu étais."* Ce qu'il faisait était tellement ésotérique.

R&F : Il a dit un jour qu'il jouait "After Midnight" différemment chaque soir s'il le pouvait...
Eric Clapton : A chaque fois.

R&F : Vous avez dû attendre des dizaines d'années après avoir sorti "After Midnight" pour donner un concert avec lui. Pourquoi ça a pris tout ce temps ?
Eric Clapton : J'ai vite compris qu'il était à part, d'une certaine façon. Lorsque j'ai travaillé avec les mecs de Tulsa dans les années 1970, Carl Radle, Jamie Oldaker et Dick Simms parlaient de lui avec une telle vénération...



Il y avait toute une mythologie entourant la façon dont il vivait. La rumeur disait, à un moment, qu'il habitait dans un camping-car Volkswagen tapissé d'argent, qu'il gardait tout son argent... un peu comme WC Fields. Je crois qu'ils aimaient perpétuer ce genre de légende. Je ne dirais pas que j'avais peur, mais je pensais : *Ce mec est probablement d'un abord difficile et je ne veux pas l'offenser*. J'ai donc gardé mes distances, jusqu'au jour où je l'ai rencontré chez Albert Lee et que je me suis aperçu qu'il était fantastique. Il était sans doute vraiment timide mais, en même temps, il savait profiter de la vie et faire ce qu'il voulait sans perdre trop de temps.

Une vieille Gibson L5

R&F : Outre des chansons spécifiques et le style et le son global de sa musique, pensez-vous qu'il a influencé votre jeu de guitare ?
Eric Clapton : Non, non. Dans ma jeunesse, je trouvais que son jeu était farfelu et un peu léger, un peu comme une sorte d'arrière-pensée. Ce n'est qu'en vieillissant, que j'ai vu qu'il était un maître. Un maître de la litote, bien sûr, mais quelle puissance... Récemment, j'ai été frappé par ce solo et, en me rendant à son enterrement, un morceau que je ne pensais pas avoir entendu auparavant m'a saisi. Il figurait sur "To Tulsa And Back", il s'appelait "Homeless". Et dessus, il y a un petit solo de guitare à couper le souffle, très

minimal et dont le son m'a mis les larmes aux yeux. Je ne cesserai jamais de découvrir des choses comme ça chez JJ. Des petits bijoux que je croyais connaître, alors qu'en fait, non.

R&F : Parlez-nous de la vieille Gibson qu'il vous a offerte pendant l'enregistrement de "... Escondido"...
Eric Clapton : Nous étions chez lui, nous discutions dehors et nous sommes rentrés par le garage et j'ai dit : *"Qu'est-ce que c'est ?"* Il m'a répondu : *"C'est une vieille L5."* Je lui ai dit : *"Une L5 ? Fais-moi voir…"* Il avait l'air plutôt critique, j'ai sorti la guitare de son étui, j'ai joué et c'était carrément génial. Et il m'a dit : *"Oh, tu peux la prendre."* Elle lui ressemblait, elle était un peu cabossée mais avec une âme incroyable. Elle va être en photo sur l'album, posée sur son support.

Photo Dalle

"Sa guitare lui ressemblait : elle était un peu cabossée, mais avec une âme incroyable"

R&F : Outre les versions que vous avez faites, avez-vous des reprises préférées du répertoire JJ Cale par d'autres artistes ? Il y en a de tous les styles...
Eric Clapton : Je ne connaissais même pas "The Breeze" par Lynyrd Skynyrd. J'ignorais qu'ils l'avaient jouée. J'aime aussi la version de John Mayer. Je ne sais pas s'il la jouait déjà ou si c'est un hommage. Quelqu'un m'a dit d'aller voir sa version live sur Youtube. J'ai trouvé qu'il s'en sortait bien mais, en toute honnêteté, je ne crois pas qu'il y ait tant d'artistes qui ont su bien le reprendre.

Mon boulot

R&F : Cet album vous a-t-il permis de tourner une page ?
Eric Clapton : C'est plus personnel que ça. Je ne crois pas que je cherche à tourner une page. J'ai envie de revivre tant que je le peux ce que j'ai appris grâce à lui, en étant avec lui et sa musique. Ecouter John avec quelqu'un, un autre musicien ou un mec qui sait à quel point c'est difficile de faire des disques ou simplement d'être musicien. Cette expérience partagée le fait revivre et ravive ce que je ressens. Je ne sais pas, je n'ai pas envie de tourner cette page.

R&F : C'est vraiment incroyable. Le processus créatif, partant de l'idée de faire une sorte d'album hommage à la collaboration avec des musiciens que vous avez choisis, quelles chansons peuvent correspondre à tel ou tel gars...
Eric Clapton : Ouais. Initialement, comme je l'ai dit, j'avais envie de tout faire seul, parce que c'était l'option la plus simple, je n'avais pas à en parler à qui que ce soit, j'allais en studio et je m'y mettais. Puis il m'est apparu que ce serait égoïste et que d'autres personnes pouvaient vouloir exprimer aussi ce qu'ils ressentaient. Je me suis mis à beaucoup discuter avec Christine Lakeland et Mike, pour savoir ce qui, selon eux, serait approprié. Et il y a deux personnes qui, à mon avis, auraient pu assurer, mais que nous n'avons pas pu avoir. Puis on s'est demandé combien de chansons nous avions. Et à ce moment-là, tout le monde était à bord. Il y avait Don White, John Mayer et Willie Nelson. Willie était l'un des derniers choix parce que je pensais que la chanson "Songbird" devait être traitée par quelqu'un de sa stature. Je ne sais pas pourquoi. J'étais déjà revenu en Angleterre et Simon devait se rendre à Nashville. Alors qu'il était en route pour Nashville pour enregistrer Willie, il a appris que Willie venait de plaquer sa propre tournée parce qu'on lui avait volé son tatou et qu'il en avait marre. Donc nous n'allions pas avoir Willie. Mais le coupable lui a rendu son tatou — il s'agissait d'un animal empaillé, apparemment — et il a repris sa tournée. Il a donné un concert dans l'après-midi, puis est venu en studio chanter trois morceaux. Nous en avons gardé deux et donné le dernier, avec l'autorisation de Willie, à Mark Knopfler. Mark avait été également envisagé dès le début et je n'étais pas sûr qu'il convienne parce que je ne savais pas s'il connaissait JJ ou si JJ aimait... parce qu'il aurait été possible que JJ ne l'aime pas. Je n'ai jamais parlé de lui à JJ, mais je me disais : *Je me demande ce qu'il pensait de Mark*, puisque le jeu de Mark a été très influencé ou inspiré par JJ. Comme nous avons achevé le travail en Angleterre, nous avons dû enregistrer dans le studio de Mark. Je me suis dit que la décision était prise. J'avais "Some Day" que Willie avait tenté de chanter et "The Train", et je devais chanter "A Train To Nowhere", mais je n'étais pas à l'aise. Je ne sais pas pourquoi. Ou peut-être que c'était dans un registre trop bas pour moi. Et j'ai demandé à Mark qui était ravi. Tout s'est résolu tout seul, sans trop de souci.

R&F : Knopfler sonne vraiment comme s'il avait écouté JJ Cale. Ça s'entend dans son style. Mais il y a une chanson de Cale, "Fancy Dancer", à propos de laquelle on lui a dit : *"Knopfler sonne comme vous, Dire Straits aussi. Mais cette chanson donne l'impression que vous…"* Et il a répondu : *"C'est ce que j'essayais de faire."* Il cherchait à faire quelque chose de *knopfleresque*. Qu'aimeriez-vous que les gens en retirent ?
Eric Clapton : Qu'ils puissent accéder à ce qu'il a fait. C'était le but. Je ne suis qu'un messager. J'ai toujours eu le sentiment que c'était mon boulot, que j'interprète les choses, ou tente de le faire, pour que le grand public, ou du moins celui qui écoute mes disques, se demande d'où j'ai tiré cela. C'est peut-être trop tard à ce moment de ma carrière puisque je ne vends plus beaucoup de disques. Je peux remplir des salles et aller jouer, le public vient me voir et lorsque je reprends des chansons, je cite le nom des auteurs. Les gens se disent : *"De quoi parle-t-il ?"* Par exemple, j'ai repris "Alabama Women" et annoncé *"Leroy Carr"*. Je ne dis rien d'autre. *"JJ Cale"*. Je suis un peu attristé par ce qui se passe aujourd'hui, mais je suppose que ça a toujours été comme ça. L'absence de curiosité pour l'histoire des choses semble plus grave que jamais. Peut-être que je vieillis, que je deviens un vieux grincheux à ce sujet, mais j'ai toujours voulu savoir qui écoutait quoi. Si j'achetais un disque, je me demandais ce qu'écoutait Robert Johnson. Robert Johnson écoutait Leroy Carr, c'est ma supposition. J'écoute JJ Cale, allez en faire autant, c'est encore mieux que ce que je fais. ★

RECUEILLI PAR DAN FORTE
Traduction Isabelle Chelley

Album *"The Breeze – An Appreciation Of JJ Cale" (Polydor/ Universal)*

Bandes formidablement bien conservées

BEATLES MONO

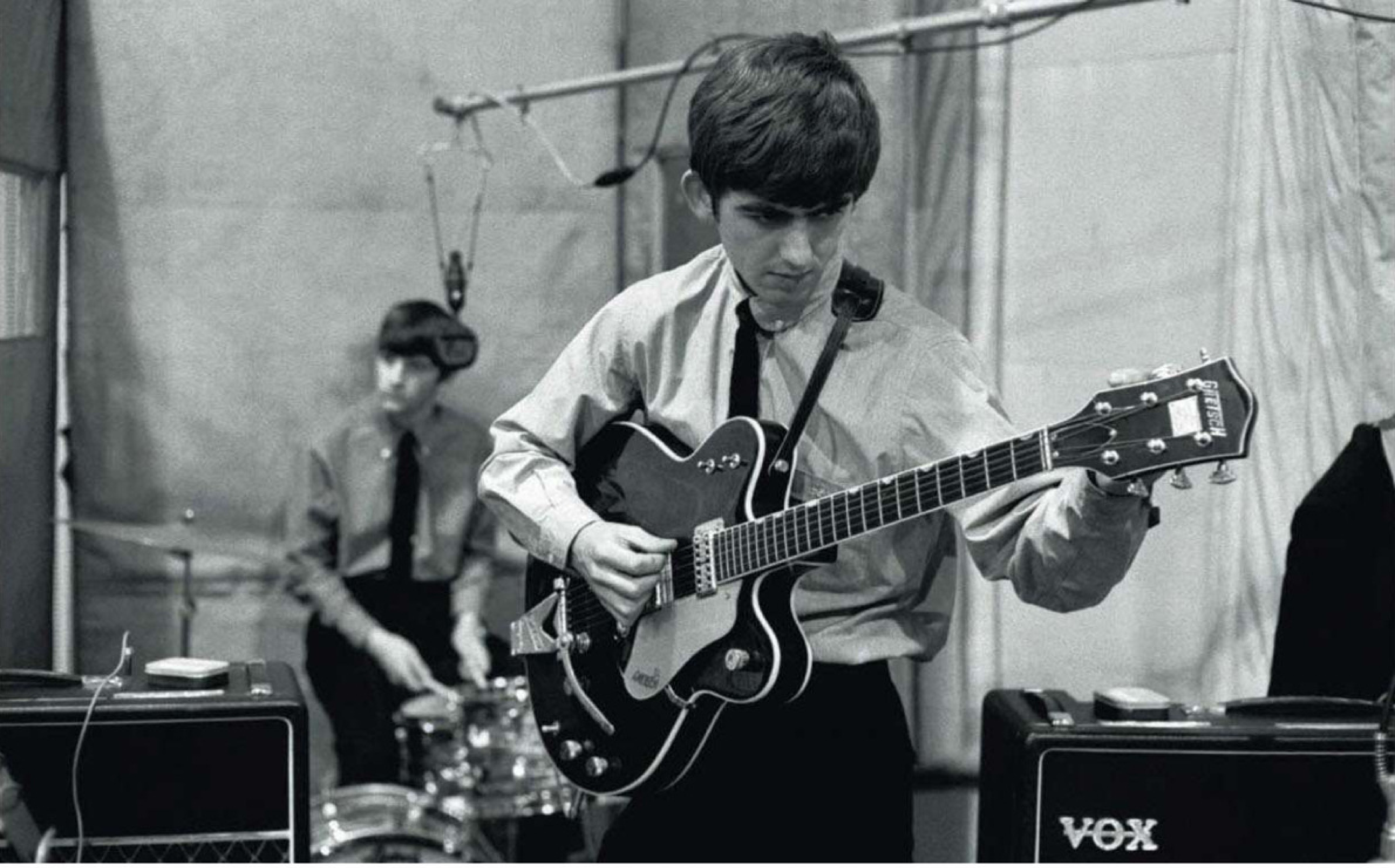
Réédité sous toutes les formes, le précieux catalogue du groupe n'était toutefois jamais ressorti dans son format le plus essentiel : en vinyle mono. C'est chose faite, en tout analogique et à prix fort. **PAR JEROME SOLIGNY**

Croisé fin 2012 dans un couloir des studios Abbey Road après l'écoute, pour la presse française, de quelques extraits du coffret "The Beatles In Stereo Vinyl Box Set", un des pontes d'EMI UK avait lâché à Rock&Folk, à propos de l'imminente récupération par Universal du catalogue du plus grand groupe pop du monde et de l'histoire : *"On s'en fout, il ne leur reste plus que le coffret vinyle mono à sortir."* Ambiance.

Etape préliminaire

Plus tôt dans la journée, une poignée de journalistes de chez nous, dépêchés à Londres par EMI, avait eu le droit, comme en 2009 à l'occasion de la remasterisation du catalogue officiel du groupe, d'échanger, après et avant l'écoute, quelques mots avec les ingénieurs du son, tous sympathiques, mais qui, s'en tenant au discours officiel, paraphrasaient quelque peu un dossier de presse explicatif très bien fichu, le même traduit dans toutes les langues (par votre serviteur en France). A la tombée des premiers papiers, comme en 2006 à la parution de "LOVE", on se rendit vite compte que le message, malgré l'effort de communication d'EMI n'était pas formidablement bien passé. Dans certains journaux en 2009, alors que la liste définitive des albums remasterisés était parvenue en temps et en heure à tous les scribes, on déplora de lire que les compilations *Rouge* et *Bleue* avaient bénéficié du même lifting ou figuraient dans le coffret CD stéréo. Au même moment, une partie de la presse annonça que iTunes mettait simultanément les mythiques albums des Beatles à la disposition du public, en version numérique. En vérité, cette année-là, les deux Pommes (Apple Inc, la société de Steve Jobs, et Apple Corps Ltd, le label des Beatles) en étaient encore à se bouffer le trognon, et ce n'est qu'un an plus tard que le catalogue allait être rendu officiellement téléchargeable. Le pire intervint en 2012. Une fois encore, EMI avait pris le temps d'expliquer, en long, en large et à Abbey Road, en quoi consistait l'opération qui conduisit à l'obtention de "The Beatles In Stereo Vinyl Box Set". Pourtant, des médias (et des milliers de mélomanes) comparèrent l'incomparable : tandis que les albums vinyle des Beatles de 2012 ont été créés,

Photo Archives Rock&Folk-DR



sciemment, à partir des remasters de 2009, histoire de donner un coup de chaud aux versions *"les plus proches de ce que le groupe entendait en studio"*, beaucoup les ont confrontés à ceux qu'ils avaient découverts et écoutés, de l'époque de leur sortie à l'avènement du CD. Soit des disques gravés une fois le son du master original sensiblement altéré (égalisation, compression, etc), par goût parfois (c'est le cas des 33 tours américains, gravés par des ingénieurs qui ne respectaient pas toujours les consignes de George Martin et son équipe), et généralement pour rendre le son plus percutant, plus *saute aux oreilles*, en radio et sur les électrophones primaires dont disposaient les jeunes des sixties. Pour beaucoup, ce son *modifié* est devenu la référence. Là où l'affaire se corse, c'est qu'il n'est pas non plus unique. Un album vinyle des Beatles, pressé en France dans les années 60, ne sonne pas exactement comme son équivalent anglais, puisque l'étape préliminaire de la gravure d'après les masters pouvait donner lieu à d'ultimes changements, souvent minimes, mais pas toujours. Plus vicieux encore, et comme évoqué en janvier dernier dans l'article sur le coffret "The US Albums" des Beatles, le concept sonore de *pressage américain*, pour le groupe et finalement tous ceux qui ont publié des disques aux USA avant l'ère du CD (et de l'uniformisation), a toujours été une aberration puisque les vinyles y étaient gravés et fabriqués à plusieurs endroits. Ils étaient donc plus ou moins *différents*. Quoi qu'il en soit, pour beaucoup d'amateurs de la musique des Beatles, détenteurs de la vérité en ce qui concerne la manière dont leurs disques doivent sonner, les vinyles de 2012, effectivement moins pêchus ou dynamiques que certains pressés dans les années 60 et 70, n'en étaient pas dignes. Pourtant, sonner *comme* ou *mieux* que leurs prédécesseurs n'a jamais été leur vocation.

Retouches d'égalisation : la grande question

En septembre 2009, en plus des CD stéréo remasterisés (vendus séparément ou en coffret), Apple et EMI ont commercialisé un box set de CD mono, annoncé en édition limitée. Finalement, pour faire face à la demande, il a continué d'être fabriqué — il figure toujours au catalogue — mais les albums mono sont officiellement indisponibles séparément. Le coffret mono rassemblait onze CD dont la compilation "Mono Masters" qui regroupait des chansons ne figurant pas sur les albums. "Yellow Submarine", "Abbey Road" et "Let It Be" n'étaient pas inclus puisqu'ils n'ont jamais été mixés en mono (la version mono de "Yellow Submarine" des années 60 a été obtenue en *"mettant au centre"* les pistes stéréo du master original). Parce que comme on l'a déjà écrit, les Beatles préféraient, de très loin, et jusqu'à "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band", les mixages mono, cohérents avec les moyens de reproduction du son de l'époque (la radio ou ces pick-up avec un haut-parleur dans le couvercle), le coffret CD "The Beatles In Mono Box Set" était, depuis 2009 et pour tous ceux qui faisaient le choix d'apprécier leurs chansons comme ils les avaient créées avec George Martin (et surtout comme ils prenaient plaisir à les écouter), la référence ultime en matière de son Beatles. Toutefois, les remasters de 2009, stéréo et mono, ont bel et bien fait l'objet d'un transfert numérique et parfois, de l'aveu de l'équipe en charge des Beatles à Abbey Road, lorsque ce pouvait être bénéfique aux chansons et sans pour autant en trahir l'esprit, de légères altérations des pistes. En vérité, ces modifications, peu nombreuses, le sont encore moins dans les versions mono. Et donc, la grande question que se posent légitimement les beatlephiles en cette fin d'été 2014 est la suivante : à partir de quoi ont été confectionnés les 33 tours de "The Beatles In Mono Vinyl Box Set", disponible depuis le 8 septembre ? Pour obtenir la réponse, il a fallu fouinasser et faire marcher nos relations car à notre connaissance, et alors que c'était la tradition chez EMI depuis le milieu des années 90, aucun représentant de la presse musicale française n'a été envoyé à Abbey Road par Universal à la fin juin, lorsque les écoutes de ces *nouveaux* albums vinyle mono des Beatles ont été organisées. Cependant, et même si aucun sampler (CD ou vinyle) n'a été envoyé par la multinationale qui distribue désormais les Beatles, on peut affirmer que la source de ces 33 tours est bien la bande quart-de-pouce qui a servi à finaliser les mixages mono dans les années 60, et que le transfert vers la matrice a été effectué sans passage par un quelconque convertisseur numérique. En charge des opérations à Abbey Road, Steve Berkowitz et Sean Magee ont également confirmé avoir respecté le plus scrupuleusement possible les indications des techniciens de l'époque, qui eux-mêmes relayaient celles des Beatles et de George Martin. On a également appris que ces bandes originales, à la différence de beaucoup de la même génération, avaient été formidablement bien conservées par les équipes successives d'Abbey Road (où elles sont stockées et bénéficient d'une sécurité digne des coffres de la Banque de France). Il n'a été nécessaire d'en *cuire* aucune (pour éviter qu'elles se cassent ou se déchirent, la plupart des bandes des années 60 et 70 sont réchauffées dans une sorte de four avant le transfert vers le numérique),

Photos : Getty Images et Archives Rock&Folk-DR

Ce n'est peut-être pas terminé

mais en revanche, la colle de certains montages n'ayant pas résisté au temps, il a parfois été nécessaire de *remonter* des bandes avant de les passer sur le légendaire magnétophone Studer A 80. Alors, ces nouveaux vinyles mono, très proches, sur le plan de la fabrication, des originaux, sont-ils meilleurs ? Oui, selon l'équipe d'Abbey Road, car le vinyle choisi est d'une qualité supérieure à celui des années 60 — quel que soit l'endroit où ils seront vendus dans le monde, ces rééditions ont toutes été fabriqués par Optimal Media, à Robel en Allemagne — et surtout, l'appareil de gravure utilisé, le Neumann VMS-80, date des années 80. Il est donc sensiblement plus performant que ceux présents à Abbey Road au cours des deux décennies précédentes. Quant au vinyle, il est totalement vierge et non recyclé comme c'est parfois le cas. Autre point qui devrait ravir les beatlephiles et ajouter à l'authenticité de ces *nouveaux* 33 tours : aucun appareil numérique n'ayant été utilisé lors du processus, le son n'a absolument pas été nettoyé comme l'ont été, légèrement mais tout de même, les remasters de 2009. Dernier détail, inaudible certes, mais qui en dit long sur le soin accordé par Magee pour ces éditions mono : les retouches d'égalisation ou de niveau indiquées sur les boîtes de bande ont été effectuées en temps réel (à la volée) par l'ingénieur, tandis qu'il finalisait les nouveaux masters. Une seule erreur de manipulation impliquait de devoir recommencer de zéro.

Crier au scandale

Alors, les amateurs de la musique des Beatles, a fortiori ceux qui possèdent déjà le coffret CD mono, doivent-ils se procurer ces nouvelles éditions vinyle ? "*Assurément*", répond Apple dont le patron Jeff Jones a donné son feu vert à Magee pour cette opération il y a deux ans. Jones la cautionne d'autant plus que le produit final est différent de ce qui existait déjà. Le communiqué de presse d'Universal, carrément chiche, indique que les pochettes sont des répliques à l'identique des originales (ce qui signifie que des maniaques atteints de collectionnite aiguë vont sortir leur loupe pour traquer les dissimilitudes, en trouver, et envahir les forums Beatles pour déplorer qu'on se moque d'eux...), et un livre de plus de cent pages, illustré et rédigé par Kevin Howlett — on aurait préféré Mark Lewisohn, mais c'est un autre débat — est présent, en exclusivité, dans le coffret. Le premier pressage de "The Beatles In Mono Vinyl Box Set" serait inférieur à cinquante mille exemplaires, une quantité idéale pour se retrouver en rupture de stock au bout de quelques jours d'exploitation (voire en pré-commande) et s'assurer une jolie pub que les médias ne manqueront pas de relayer. Enfin, ces 33 tours mono seront disponibles à la vente séparément. Ce qui pourrait bien coincer, même pour les fans hardcore du groupe, c'est le prix du coffret : au moment de rendre cet article, il est annoncé à 288 livres, soit 375 dollars ou 340 euros. C'est bigrement cher, plus cher encore que n'importe lequel des précédents. En ces temps de crise et même si, à la surprise quasi générale (et pour notre plus grand plaisir), le vinyle reprend du poil de la bête — cette industrie du disque qui semblait pourtant se mourir... — certains n'hésiteront pas à crier, et on ne pourra guère le leur reprocher, au scandale. A des différences notables près, qui ne jouent pas forcément en la faveur des box sets mono (dont sont absents trois disques...), et sans compter le mini-coffret CD japonais des cinq premiers albums du groupe, c'est tout de même la quatrième boîte de la même discographie des Beatles que Apple, via EMI puis Universal, commercialise depuis cinq ans. Et ce n'est peut-être pas terminé. On a beau douter que le label à la pomme aille jusque-là, pourquoi ne publierait-il pas un coffret par territoire où le groupe a vendu des disques à la tonne ? La France, par exemple. Et de nouveaux box sets de singles, de EP ou d'enregistrements live ? Une chose est certaine : onze ans après qu'on a utilisé ce titre pour un article sur les Beatles — et les DVD et livres (dignes d'être lus) publié la même année que leur controversé "Let It Be... Naked" — *Liverpool aux œufs d'or* continue de convenir parfaitement pour désigner l'exploitation qui est faite de leur catalogue. Plus d'un demi-siècle après la parution de leur premier album... mono. ★

Coffret "The Beatles In Mono Vinyl Box Set" (Apple/ Universal)
Soit onze albums également disponibles séparément

Photo John Bergman-DR

En vedette

“Moins insouciant”

EUGENE McGUINNESS

Chanteur éblouissant, compositeur élégant, le Britannique est de retour. Et si ce garçon était le plus brillant élément de la génération Arctic Monkeys ?

PAR BASILE FARKAS

Sa niaque et son envie semblent intactes lorsqu'on écoute "Chroma", son quatrième album si l'on comptabilise celui sorti en 2009 sous l'alias *Eugene & The Lizards*. De nouveau, McGuinness réussit à épater : il chante bien, d'un timbre perçant au vibrato étrange, parfois comparé à celui de Morrissey par les gens qui aiment Morrissey. Ses chansons sont un mélange d'intensité et d'élégance, à la fois spontanées et raffinées, d'un bizarre à la Bowie. L'écriture en tout cas est inattaquable. Voici "Chroma", onze chansons sexy dont une bonne moitié sont des singles en puissance. On le comprend au fil de l'interview, le précédent, "The Invitation To The Voyage" a été une blessure à cause de son succès minime. Bien sûr, ce genre de phénomènes arrive très souvent, sauf qu'avec ce disque (*du mois* dans R&F 540), Eugene McGuinness avait joué une sorte de maxibanco. Un feu d'artifice. Un festival, où les chansons étaient faites pour le vendredi soir : grosse production, riffs et refrains accrocheurs. Moins de deux ans plus tard, l'artiste contemple son échec avec une implacable lucidité. *"J'avais des attentes ridicules. Et elles n'ont donc pas été satisfaites. J'ai eu quelques très bonnes surprises avec cet album, mais surtout pas mal de frustrations."* L'étincelle n'a pas eu lieu, les passages radio n'ont pas été nombreux. Classique spirale de l'insuccès que l'ambitieux Anglais ne s'attendait pas à vivre. *"Tout s'est arrêté graduellement. Il y a eu une période intense de concerts, puis les choses se sont doucement tues. Assez vite, j'ai vu la fin du truc. Il y a toujours ce moment bizarre, quand on est musicien, où les choses s'arrêtent. C'est le cycle de ce métier. Il y a ce moment où on se retrouve à se dire :* 'OK, je fais quoi ?…" Le fameux vide post-tournée, mais dans une version teintée d'amertume. *"C'était étrange de se retrouver à la maison après ça les mois suivants. Il y a eu une frustration, ce qui n'est pas si mal. Je vois certains artistes qui ont tout réussi, artistiquement, commercialement, et je me demande comment ils retrouvent l'envie. C'est comme gagner la Coupe du Monde à 25 ans, comment on fait ensuite pour encore avoir envie ? Donc ce n'est pas si mal d'avoir encore des choses à réaliser."* Pour continuer dans la métaphore footballistique, le Britannique serait l'équivalent de ces joueurs talentueux mais trop intelligents ou pas assez monomaniaques pour réussir vraiment. Un point de vue un peu trop commode pour l'intéressé. *"En fait, qu'il s'agisse de musique commerciale ou d'indie, je regarde ce qu'il se passe et je trouve que beaucoup de gens simulent de nos jours. J'en vois qui prennent un look outrageusement sixties, mais de façon commerciale afin que le public s'identifie clairement. Je me mets à la place d'un gamin de 14 ans qui découvrirait ma musique, je ne suis pas évident à cerner, ni gangsta rappeur, ni goth. Si je m'habillais en gangster, j'aurais l'air d'un putain d'idiot, mais au moins je serais un idiot compréhensible. Par d'autres idiots. Alors que si on est une personne à part entière, on ne correspond à aucun modèle pré-établi. Amy Winehouse aimait la soul et s'habillait sixties, mais il n'y avait personne comme elle. Et si les gens l'aimaient tellement c'est parce qu'elle était simplement elle-même… C'est un rare exemple. Ça ne me surprend pas plus que ça, du coup, si je ne passe pas beaucoup à la radio. En tout cas, on ne pourra pas m'accuser de ne pas avoir tenté. J'ai vu des musiciens délibérément simplifier leur message, je comprends ça, mais j'en serais incapable, ce serait factice. C'est vraiment quelque chose que je refuse."* Noble point de vue, farouchement honnête, au fil duquel il est difficile de ne pas déceler une petite pique à Miles Kane, un garçon qui peut en effet faire beaucoup mieux que les effets de manche simplistes de son dernier album. Qui est Eugene McGuinness alors ? Pas un donneur de leçons ni un artiste ennuyeux pour autant. Ses paroles sont souvent lettrées, mais aussi parfois salaces au possible : *"Je bois ton milkshake"… "je veux te plaquer par terre, là maintenant"*. Tout cela enrubanné dans un album particulièrement vivant, rapide. Obsédé du contrôle, il s'en est remis cette fois entièrement au couru producteur Dan Carey. *"C'est parce que je peux être extrêmement chiant en studio. On mettrait George Martin à côté de moi ou Phil Spector, je n'arrêterais pas de les embêter. Bon, Spector, je ferais peut-être un peu gaffe tout de même."* Carey ici a carrément recruté une section rythmique pour l'occasion, le batteur et le bassiste du groupe The Invisible. *"Je suis arrivé le premier jour et il y avait ces deux types, Leo et Tom. C'est quand même étrange de commencer un album avec des gens qu'on ne connaît pas. Mais ça s'est bien passé. Quand on a enregistré, ils ont découvert les chansons en studio. On les a jouées une ou deux fois chacune, et on a obtenu la bonne prise très vite. Ces mecs peuvent tout faire. Je voulais choper ce moment où le musicien commence à connaître le morceau et réussit à s'exprimer avec fraîcheur. C'était cette prise-là qui fonctionnait. Pas une prise parfaite, ni entièrement écrite, ça m'ennuie, mais une prise vivante. On a survolé toutes les chansons en deux jours."*

"Ni gangsta rappeur, ni goth"

Dépasser l'innocence

La mutation est complète par rapport au jeune garçon acnéique qui faisait ses débuts en 2007. Le gamin aux cheveux en bataille a terriblement gagné en assurance. *"Je regarderai toujours en arrière comme on regarde une vieille photo de soi. J'entends les faiblesses. Mais aussi les bonnes choses. 'Wendy Wonders', ça va, c'est une super chanson. C'était ludique. Les musiciens sont trop préoccupés par le fait d'avoir l'air cool. La notion d'amusement, je ne parle pas de musique humoristique stupide, juste d'amusement, s'est perdue et c'est dommage."* Sauf qu'après plusieurs albums un peu incompris, le natif de Leytonstone soupèse désormais chaque décision avec minutie. *"J'ai beau être encore dans ma vingtaine, mon attitude a changé. Je suis devenu moins insouciant. Sur ce disque, la basse/ batterie sonnait si bien que tout arrangement à ajouter était très sérieusement considéré. C'était comme décorer un sapin de Noël. On est tenté de mettre plein de guirlandes scintillantes, puis on se ravise et finalement on fait sobre. Je ne voulais pas bombarder les gens avec une trop grosse accumulation d'idées."* Boule de cristal, le chanteur va-t-il enfin accéder à cette fameuse gloire ? Dans un monde idéal, cela semblerait l'évidence et peut donc tout à fait ne pas se produire. De toute façon, McGuinness a dépassé le stade de l'innocence. *"A Londres, je vois des tas de musiciens qui se prennent pour des rock stars même en ne faisant rien. Moi, si je ne travaille pas sur une chanson ou que je ne suis pas en studio, si le calendrier est vierge, je ne me sens pas tellement comme un musicien. C'est un peu triste, mais ça aide aussi pour écrire. C'est une grande partie du boulot, il faut réussir à comprendre que quelquefois tout le monde se fiche de qui on est et d'autres fois on est l'objet de toutes les attentions. Ces moments où personne ne se préoccupe de toi, c'est là qu'il faut se régénérer, créer. Et on se sent bien quand on crée à nouveau, justement. C'est la nature du boulot."* ★

Album *"Chroma" (Domino)*

Photo John Bergman-DR

Le dernier des Bohicas

"Je suis le grand frère, mais c'est lui qui joue un peu ce rôle avec moi. Je suis l'idiot, le clown. La sagesse, c'est lui qui en a hérité. Je l'aide un peu sur certaines choses, mais il est suffisamment intelligent pour s'en sortir."
Lui c'est Dominic McGuinness, petit frère d'Eugene qui, avec l'ex-backing band de ce dernier, a fondé son propre groupe, les impressionnants et énergiques Bohicas. Un quartette particulièrement bon en concert où deux Stratocaster croisent le fer sur des morceaux tendus et inventifs. Au simple "XXX"/ "Swarm" paru en début d'année, un premier album devrait succéder début 2015.

Photo DR

PLASTISCINES

PAR ROGER KASPARIAN

Le trio parisien vient de sortir son troisième album, le discoïde “Back To The Start”. Pour cette occasion, le héros oublié de la photographie a ressorti son appareil.

Quand on a expliqué notre grande idée à l'attachée de presse du groupe, on a bien vu qu'elle n'y comprenait goutte. Quand les Plastiscines ont eu le marché entre les mains, elles ont acquiescé, par amitié pour le journal.
Mais, sérieusement, Roger Kasparian ?
En ces heures de grande nostalgie industrielle, le fan de rock s'est barricadé chez quelques admirables adresses du passé. Tony Frank, Jean-Marie Périer, Jean-Pierre Leloir, on en redemande... Oui, mais voilà, on connaît plus ou moins toutes leurs remarquables œuvres... Claude Gassian s'apprête à revenir, il expose ces jours-ci à Bruxelles, bravo. Et puis, donc, Roger Kasparian. Le Sixto Rodriguez de la photo rock. Un photographe qui a passé le plus clair des années soixante à publier dans tous les journaux les plus éphémères : Bonjour Les Amis, Ciné Monde, Tilt Hebdo, Music Hall, Télé Magazine, à se demander si le garçon faisait exprès, pour mieux disparaître derrière son talent.
En 1963, grosse affaire, l'équipe Johnny Hallyday repère les photos de Kasparian et la maison Philips lui demande de réaliser la pochette du nouveau 45 tours de l'idole, "Le Pénitencier" (deux millions d'exemplaires !). Sauf que Roger Kasparian a signé cette photo-là *Studio Boissière* (pour faire plaisir à son papa, lui-même photographe de quartier, à Montreuil).
Sur sa pochette des Animals ("Bring It On Home To Me"), il ose enfin signer de son nom, *R. Kasparian* donc, signature qui apparaît côté face, comme on faisait alors.
Dix ans plus tard, à l'aube des seventies, Roger Kasparian cesse toute activité musicale et demande à Jean-Louis Rancurel de gérer ses futures publications. Ce qui sera fait vingt ans durant, les clichés de Roger Kasparian paraissant sous l'appellation *Photothèque Rancurel*.
Comment disaient les latins ? De Charybde en Scylla.
Face à cette déveine remarquable et à cette absence quasi totale de reconnaissance possible, quelques hommes se sont ligués.
Ils sont le réseau Kasparian. Ils ont juré — très tard — que ce nom (Roger Kasparian) entrerait dans l'Histoire de la photo rock.
Roger est toujours là, bien vivant. Il considère les efforts de ses fans avec amabilité et malice. Il a tout photographié : Beatles, Who, Yardbirds, Them, Troggs, Beach Boys, Gene Vincent, Cream, Rolling Stones, Kinks ou Animals.
En France il a immortalisé Johnny et Sylvie, Françoise et Claude et tous les yé-yés en vrai, puis Ronnie Bird et Christophe.
Kasparian était là au moment de cette formidable irruption du premier des mouvements de jeunesse. Un film est annoncé sur France 5.
Un ouvrage de 200 pages arrive bientôt en librairie.
Roger Kasparian ? Un nom à retenir.

LA REDACTION

"Roger Kasparian, Archives Inédites D'Un Photographe Des Sixties"
(Editions Gründ, parution le 9 octobre)

De gauche à droite : Katty, Anaïs et Louise

Plastiscines

L'album des Plastiscines, "Back To The Start" est paru en mai dernier chez Because. Les filles sont actuellement en tournée. Elles sont annoncées le 19 septembre à Clermont-Ferrand et le 18 octobre à Saint-Sauveur, mais aussi à Saint-Pétersbourg (29 octobre) et Moscou (30 octobre).

Dossier

DISCOGRAPHIE POST-HARDCORE

SOUS CETTE ETRANGE BANNIERE, NOTRE SPECIALISTE A RASSEMBLE LES ALBUMS LES PLUS BRUYANTS ET BRILLANTS DE LA SCENE SOUTERRAINE AMERICAINE DES ANNEES 80.

AU MILIEU DES ANNEES 1980, on a bien cru, pendant un temps, que le rock en tant que force créative s'était brutalement enrayé. Aux Etats-Unis, MTV avait changé la façon dont les gens accédaient à la musique et la consommaient et l'innovation initiale avait vite cédé la place à un brouet imposé de rock conventionnel d'un goût sûr, à base de Dire Straits et Phil Collins servis avec une garniture de hair metal. Au Royaume-Uni, la situation était encore pire, la pop futile aux dents longues des charts s'acoquinant involontairement avec la position anti-rock extrémiste de la presse musicale pour créer une scène indé rachitique et consanguine. Au sein du mainstream, U2 et Simple Minds étaient les seuls groupes à encore brandir son étendard mais, là aussi, il y avait une prétendue vertu qui allait à l'encontre de l'essence versatile et rebelle du rock.

Pourtant des poches de résistance subsistaient, si l'on savait où regarder, en particulier outre-Atlantique. La scène Paisley Underground avait initié un revival rock garage/ psychédélique, des groupes de thrash comme Metallica, Anthrax et Slayer donné un coup de fouet au metal, et la pop à guitares intelligente et obscure de REM commençait à infiltrer le réseau des radios universitaires. Mais la scène qui allait mener à la renaissance du rock au début des années 1990 était une fragile coalition de groupes ayant pour seul véritable lien leurs origines dans le mouvement punk hardcore américain. Nourrie par une coterie de labels indépendants (SST, Homestead, Touch & Go, etc), emmenée par des musiciens décidés à user de leur liberté créatrice et totalement coupée des caprices de la mode, cette prétendue scène *post-hardcore* a, dans la seconde moitié des années 1980, ouvert une toute nouvelle voie pour la musique tant indépendante que mainstream. Le rock joué par les groupes post-hardcore palpitait à nouveau d'excitation et de possibilités et a, au final, engendré le grunge, mais aussi le shoegazing, le math rock, le stoner rock et toutes sortes de genres alternatifs reluquant vers le passé ou l'avenir.

Ce qui suit est un panorama entièrement subjectif de certains albums clés du post-hardcore et de leurs trésors enfouis, qui aura au moins le mérite d'illustrer la diversité de cette scène. Toutes nos excuses par avance aux fans des groupes à l'extrémité la plus noise/ industrielle du spectre post-hardcore (Big Black, Swans, etc) mais on a décidé de se concentrer sur ceux dont les sensibilités artistiques penchaient du côté mélodieux.

Alors, sans plus attendre...

Hüsker Dü

Fuck you sonore au rock surproduit dominant à l'époque

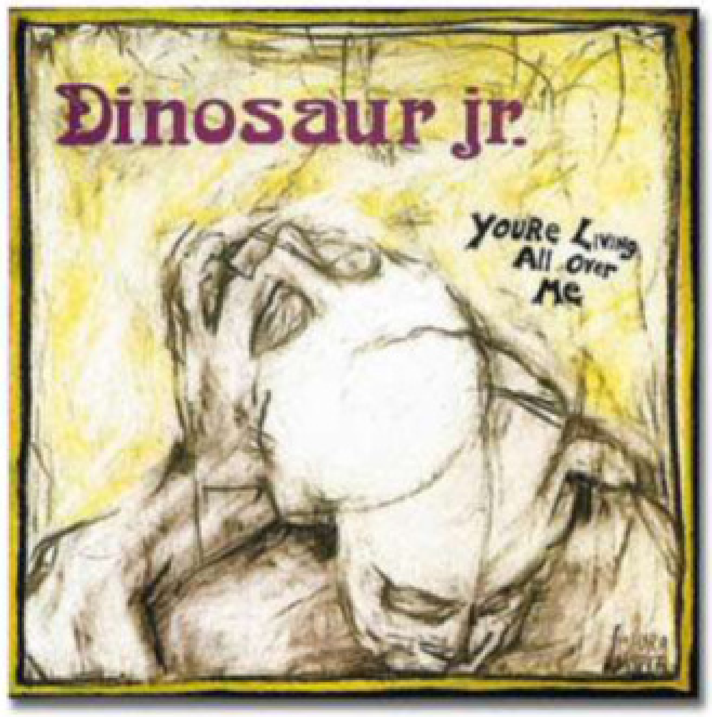
Hüsker Dü
"Warehouse : Songs And Stories" 1987

Avec "Zen Arcade" (1984), Hüsker Dü a coupé les liens avec son passé hardcore et ce faisant, invité d'autres groupes à suivre sa voie. Cette traversée du Rubicon a galvanisé ses pairs, mais aussi inspiré le groupe à produire une incroyable série d'albums débordant d'énergie frénétique et de mélodies punchy et accessibles. En 1986, Hüsker Dü est devenu le premier groupe de la scène à signer avec une major, "Warehouse : Songs And Stories" étant son deuxième album pour Warner et, comme "Zen Arcade", un double. Malgré des pressions croissantes entre eux, Bob Mould et Grant Hart n'ont pas ménagé leurs forces de songwriters, produisant un album qui offrait une nouvelle maturité à leur son viscéral, tout en laissant de la place pour de nouveaux styles de compositions. Il est bon de garder à l'esprit que, si "Warehouse..." peut paraître familier au plan sonore en 2014, Hüsker Dü traçait encore son chemin et élaborait une musique pratiquement unique à l'époque, en particulier sur une major. Il n'était plus hardcore, mais le son restait dense et crépitant de tensions. Il n'était pas non plus un groupe pop, malgré ses chansons accrocheuses en diable. Et s'il n'appartenait pas à la lignée rock classique, il continuait d'assimiler des éléments du passé pour créer quelque chose de neuf. En résumé, Hüsker Dü a fini par définir le genre rock alternatif mélodieux et d'innombrables groupes s'en sont inspirés depuis. "Warehouse..." est une mine de chansons brillantes : l'album débute sur une note enlevée et musclée avec "These Important Years" et Mould enjoint à profiter de la vie tant qu'on le peut. "Ice Cold Ice" est une montée en puissance guidée au laser, qui réussit parfaitement le coup du démarrage en douceur avant l'accélération et propose un refrain chargé d'émotion. La rêverie psychédélique jouée en valse étourdissante de "She Floated Away" contraste avec ses couplets folky. "Bed Of Nails", à la fois mid-tempo et urgent, anticipe les confessions de la future carrière solo de Mould. Le dernier morceau, "You Can Live At Home", est un afflux joyeux de passion débridée qui explose en une magnifique coda prolongée. Hélas, cet album fut également le chant du cygne de Hüsker Dü, qui s'est séparé dans l'acrimonie en 1988. Quasi immédiatement, le monde a semblé peuplé de groupes développant leur son et leur héritage, dont certains ont connu un succès bien supérieur, rappelant que les pionniers ne sont pas toujours les gagnants.

Photo DR

Dinosaur Jr
"You're Living All Over Me" 1987

Je me souviens précisément de la première fois où j'ai posé l'aiguille sur ce vinyle et que l'intro de "Little Fury Things" m'a sidéré avec son barrage de guitare wah-wah (en 1987 !) et ses hurlements laissant place à un délicieux passage de rock psyché champêtre. *Ah, c'est ce que j'attendais*, m'étais-je dit, *un groupe qui n'a pas honte des classiques des années 1970 et a trouvé le moyen de redonner à ses meilleurs moments un souffle vital et contemporain*. Non pas que ce soit un enregistrement de pointe — "You're Living All Over Me" a un son crasseux et proto-grunge, la bande master distinctement trop pleine d'un excès d'overdubs de guitares. Et naturellement, c'est pour cela qu'il est parfait, *fuck you* sonore au rock synthétique et surproduit dominant à l'époque. Il faut souligner que jouer aussi vite et librement avec des signifiants de l'ordre ancien comme Black Sabbath, Led Zeppelin et Neil Young était assez inédit dans les milieux underground et a servi de cri de ralliement pour que débute la grande excavation de la mine du rock parmi les indépendants libres penseurs.



Comme le suggère son titre, "You're Living..." vous explose au visage de façon oppressante, la dynamique impétueuse de la musique luttant contre un sentiment d'ennui écrasant. Les trois premiers morceaux en particulier symbolisent cette esthétique et l'auditeur est sans cesse piégé par une rupture inattendue, un arrangement de travers ou une détonation sonore extrême. Les harmonies vocales et les divins excès de "Little Fury Things" sont vite suivis par la ruée frénétique de "Kracked", son couplet soudain abandonné pour un passage alimentant la tension à coups de riffs sans fard, nerveux, avant un solo de guitare semblable à une comète avalée par un trou noir qui pulvérise la chanson. Mais "Sludgefeast" est le vrai clou de l'album, son monstrueux riff d'intro muant en une déferlante de détonations funky contrôlées, soulignant (si nous ne l'avions pas encore compris) que J Mascis est un nouveau genre de *guitar hero*, extrêmement compétent, mais tout aussi heureux de produire du boucan. Et les amateurs de fausses fins sont ici au paradis — lorsque ce riff au tempo changeant émerge du shunt, on garantit qu'ils feront du stage-diving du haut de la table basse. Le fait que l'album s'achève sur "Poledo", morceau solo de Lou Barlow sur lequel sa voix étriquée et sa guitare acoustique finissent oblitérées par une boucle orchestrale dissonante, est en parfait accord avec la philosophie post-hardcore du *tout est permis*.

Sonic Youth

"Daydream Nation" 1988

Émergeant de la scène no wave arty de New York au début des années 1980, Sonic Youth est devenu le porte-drapeau de la *réinvention de la guitare*, expression utilisée par les critiques se méfiant encore du bagage du rock, mais intrigués par les nouvelles conceptualisations entourant la fameuse planche à six cordes. Entre les mains de Thurston Moore et Lee Ranaldo, la guitare s'est muée en une machine défiant les limites de la mélodie et de la composition traditionnelles, servant plutôt à évoquer l'équivalent sonore d'espaces vertigineux, d'accidents de voitures ou de transmissions par satellite dans un futur contre-utopique... Elle était désaccordée et ré-accordée, distordue et malmenée, attaquée à coups de baguettes de batterie et de tournevis — tout sauf jouée de façon conventionnelle. Et malgré ses références avant-gardistes, Sonic Youth était aussi incroyablement malin dans sa compréhension de la mythologie du rock et sa résonance au niveau des tripes, se trouvant vite un rôle de parrain de la scène post-hardcore et d'agent de liaison de l'underground par excellence (c'est Sonic Youth qui a présenté Geffen à Nirvana). Après une poignée de grands albums — dont "Evol" et "Sister" — qui a lentement rendu le groupe plus accessible, Sonic Youth a joué son va-tout en 1998 sur le double "Daydream Nation", récit épique de chansons, d'interludes et de détours conjurant une vision sombre et cyberpunk de sa ville. C'était à

Nouveau genre de rock garage de science-fiction

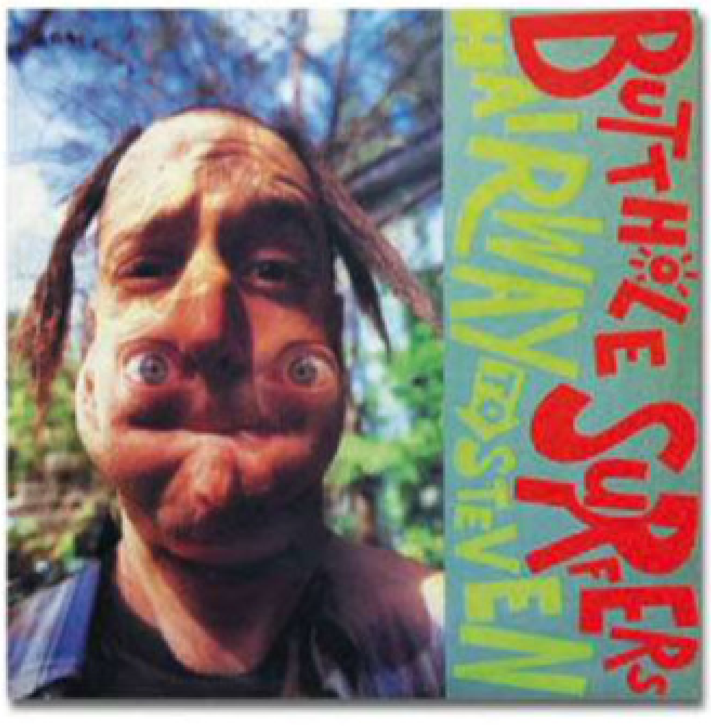
Sonic Youth

la fois son album le plus ambitieux et celui doté des meilleurs morceaux, le son particulier du groupe toujours à la limite de la dissonance, associé à des structures de chansons traditionnelles, créant un nouveau genre de rock garage de science-fiction. L'album fonctionne vraiment comme un tout, ses esquisses obscures de guitare et ses passages d'ambient aussi essentiels que ses nombreux moments de déchaînement. Parmi les temps forts, on peut citer l'intro insolente, "Teen Age Riot" (inspiré par le notoirement décontracté J Mascis), hymne de slacker pop au superbe crescendo bâti sur des guitares nerveuses entremêlées ; le riff entraînant de "Silver Rocket" avec, en son milieu, un bruit de décollage ; l'intense et frénétique "Cross The Breeze", vitrine géniale pour l'interprétation passionnée, quasi possédée de Kim Gordon et le jeu de batterie toujours inventif de Steve Shelley ; la pop psyché explosive dense de "Hey Joni", menaçant de dériver dans le vide à tout moment ; le space rock apocalyptique de "Rain King", où Ranaldo canalise à la fois William Gibson et Bob Dylan. Sonic Youth a prouvé que la musique pouvait être à la fois abrasive et engageante, intelligente et stupide, et rendu à nouveau l'*art rock* éminemment cool.

Butthole Surfers

"Hairway To Steven" 1988

Alors que beaucoup de groupes post-hardcore étaient aventureux sur le plan sonore, les Butthole Surfers ont tout poussé à l'extrême. Leurs concerts, à mi-chemin entre expériences artistiques dadaïstes mises en musique et crises psychotiques causées par la drogue, étaient célèbres pour leur nudité aléatoire, leur pyrotechnie maison et le danger physique bien réel, tandis que leurs albums étaient d'étranges patchworks de guitares distendues, de batterie tribale et de sampling primitif présidés par un fou. Création tordue du chanteur Gibby Haynes (ancien comptable et le fou en question) et du guitariste émérite Paul Leary, les Butthole Surfers descendaient d'une longue lignée déviante de freaks texans et faisaient penser au psychédélisme fracassé des 13th Floor Elevators, poussé au bout de l'illogisme. Ils semblaient destinés à rester à la périphérie culturelle jusqu'à ce que "Locust Abortion Technician" (1987), l'atrocement parfaite distillation de leur son, commence à séduire les critiques. Mais alors que leur plan improbable de domination du monde allait fonctionner, les Butthole Surfers opérèrent un virage avec leur album suivant, "Hairway To Steven", produisant un disque truffé de compositions mélodieuses et directes qui, comme l'indiquait son titre en forme de mauvais jeu de mots, était imprégné d'une étrange sensibilité *rock classique*. Bien sûr, ce n'est sans doute pas la première pensée qui vient à l'esprit quand retentit l'éructation de l'intro, "Jimi", le martèlement de la double batterie et l'horrible riff à la "Iron Man" évoquant un brontosaure qui tente de s'extirper d'une fosse à goudron. Haynes déclame des absurdités effrayantes et utilise un *pitch shifter* pour modifier sa voix, passant à sa guise du grognement d'un démon à l'enfant hystérique. Mais lorsque la guitare de Leary change de trajectoire, de sale et terrestre à exploratoire et cosmique, la chanson semble plonger dans un tunnel spatiotemporel pour émerger de l'autre côté en plein soleil, sous forme de méditation bucolique néo-folk. "X-Ray Of A Girl" subit une transformation similaire, son premier couplet absurde s'épanouissant en un final



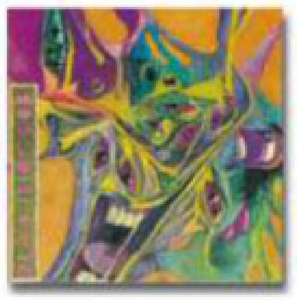
céleste et languissant, tout comme "Rocky", ballade pseudo-mélancolique qui vire au déchaînement psyché orientalisant. Puis "Backass" rappelle l'assurance menaçante et intimidante de "Kashmir", sa lourdeur tirée vers le ciel par un motif fantomatique donnant l'impression d'être joué à demi-vitesse sur un koto. Avec "Hairway To Steven", les Butthole Surfers ont non seulement placé la barre haut pour les groupes de free rock qui ont suivi leurs traces, mais sans doute, étonnamment, ont anticipé un retour à un son plus roots sur la scène alternative américaine.

Bitch Magnet
"Umber" 1989

De tous les albums clés chroniqués ici, "Umber" de Bitch Magnet est celui qui commence seulement à recevoir les louanges qu'il mérite. Sorti en 1989 à la fin de la phase impériale du post-hardcore — ce terme a connu de multiples applications depuis — "Umber" est sans doute l'album qui englobe le mieux les avancées de la scène en matière de composition et de son, introduisant un aspect plus formel, presque technique, à l'écriture *alt rock* allant de l'avant. Récemment sorti de l'oubli et encore, grâce au patronage de Steve Albini, l'album a été revisité par des fans et des critiques découvrant qu'il est le point de départ de deux tendances qui allaient, parallèlement à la scène grunge, se développer au cours des années suivantes, à savoir le post/ math rock et le noise rock anguleux de groupes comme The Jesus Lizard et Shellac. Plus jeunes de quelques années que la plupart des musiciens post-hardcore, Sooyoung Park (basse et chant), Jon Fine (guitare) et Orestes Morfin (batterie) formaient un trio doué et incroyablement affûté qui sut imposer un nouveau niveau de complexité à cette scène. À l'inverse, la voix souvent contenue de Park et leur maîtrise de la dynamique *quiet/ loud* a également créé une impression d'espace offrant aux chansons une plus grande résonance émotionnelle que l'approche maximaliste d'autres groupes. Les guitares sur "Motor", le premier morceau, sont simplement énormes, ce souffle musclé et électrisant similaire à la puissance implacable d'une machine bien huilée. Ce son a quelque chose de précis, d'élégant même, sans jamais basculer dans un étalage de force brute. "Navajo Ace" et "Goat-Legged Country God" se tordent comme un alligator furieux piégé dans un filet, le groupe jouant avec les indications de mesures qui font astucieusement monter l'anticipation avant la décharge d'un riff, taquinant le public, tactique adoptée en particulier par Albini. Au plus extrême de leur son, "Punch And Judy" est quasiment *alt metal*, alors que "Big Pining" s'aventure du côté proto-*slowcore*. Mais ce sont sans doute des morceaux comme "Douglas Leader" et "Americruiser" qui semblent encore les plus révélateurs aujourd'hui, émergeant d'un quasi-silence pour que l'auditeur s'accroche au moindre beat ou note grave, l'ombre et la lumière délicate du jeu créant une ambiance

Philosophie post-hardcore du tout est permis

songeuse et élégiaque, anticipant l'un des albums alternatifs les plus chargés de tensions de ces dernières années, "Spiderland" de Slint.

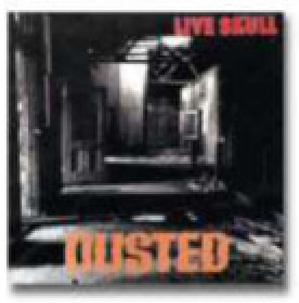


Blind Idiot God
"Blind Idiot God" 1987

Power trio d'avant-rock instrumental, Blind Idiot God jouait un hybride viscéralement excitant de hardcore, jazz, classique et dub. Si cela peut sembler fouillis sur le papier, en pratique les résultats produits étaient extraordinaires — imaginer un croisement entre King Crimson, Black Flag et Sly & Robbie. Son premier album passe de la dynamique spectaculairement forte de "Shifting Sand" au funk dur et brûlant de "More Time" pour arriver au monumental et mélancolique "Stealth Dub". Les fans de post-prog devraient immédiatement se mettre en quête de cet album incroyable.

Breaking Circus
"The Ice Machine" 1986

Breaking Circus a associé le muscle du hardcore à l'extrémité mélodieuse du spectre post-punk (The Cure, Wire, etc) pour créer des chansons nerveuses et subtilement agressives, fonctionnant aussi à un niveau pop. "Song Of The South" est vicieuse, sombre et merveilleuse, "Ancient Axes" swingue comme un groupe de bar sortant l'artillerie lourde et des morceaux exubérants comme "Took A Hammering", "Swept Blood" et "Where" imaginent une version de Big Black humanisée (le batteur Todd Trainer rejoindra ensuite Shellac).

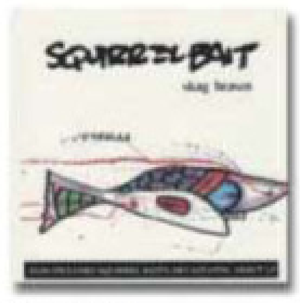


Live Skull
"Dusted" 1987

Contemporains de Sonic Youth explorant également les possibilités de la guitare, les membres de Live Skull ont, sur "Dusted", affiné leur son et épousé l'intensité gothique de Joy Division. Les riffs perçants et carillonnants de "Machete" et "5D" anticipent le revival post-punk récent d'Interpol et des Editors, tandis que la chanson-titre et "(X) w/ The Light" prouvent qu'ils peuvent se déchaîner avec la crème de la scène. Thalia Zedek chante de façon brute, parfois abstraite et formera Come par la suite.

Nice Strong Arm
"Reality Bath" 1987

Encore un groupe de post-hardcore influencé par le post-punk anglais, Nice Strong Arm a mis au point une tornade de guitare psychédélique étayée par le funk saccadé et les riffs grinçants de Gang Of Four et PiL. Les chansons reflètent leur naissance dans la chaleur texane : "Date Of Birth" développe une impression de malaise avant d'exploser en plein ciel ; "Life Is So Cool" louche vers le proto-shoegaze sombre et planant ; "Free At Last" est une ballade démontée, cramée par le soleil.



Squirrel Bait
"Skag Heaven" 1987

Jeune groupe plus connu pour le CV de ses membres (Brian McMahan de Slint et David Grubbs de Gastr Del Sol) que pour sa musique, Squirrel Bait est cependant le parfait exemple de la façon dont le son de Hüsker Dü allait être adopté et adapté avec l'énergie de la jeunesse et une insouciance insolente par bon nombres des artistes qui ont suivi. "Kid Dynamite", "Too Close To The Fire" et "Rose Island Road" sont des titres furieusement mélodieux qui indiquent la voie vers la révolution *alt rock* mainstream qui suivra. ★

JOE BANKS

Traduction Isabelle Chelley

SPECIAL FESTIVALS/ 03

Riches en houblon et en précipitations, les pérégrinations estivales de nos envoyés spéciaux atteignent ici leur conclusions.

Photo Gèlle Berl

Left Lane Cruiser, en trio

BINIC FOLKS BLUES FESTIVAL

1ER AU 3 AOUT, BINIC (COTES-D'ARMOR)

30 000 SPECTATEURS

Sans tête d'affiche aussi prestigieuse que les années précédentes (Ty Segall, Thee Oh Sees), le festival de Binic a pourtant battu son record de fréquentation. Trois jours durant, la station balnéaire a été prise d'assaut par des hordes de tatoués et d'aimables chevelus venus profiter de la crème de la scène blues-punk et garage internationale. Le projecteur était tourné cette année vers l'Australie, pourvoyeuse d'un bon nombre d'artistes présents à l'affiche, à commencer par **UV Race**, sensation arty du vendredi soir. Mené par un chanteur corpulent (*"ultra fat"*, selon ses propres termes) qui vocifère torse nu des phrases définitives, le groupe a convaincu avec son punk déstructuré, entre Devo et The Fall. Avant cela, les garage-rockers rennais de **Sapin** avaient ouvert la messe avec panache tandis que les classicistes des **Dinosaur Truckers**, mandoline affûtée et barbes finement taillées, remettaient le folk au centre de l'équation. Le samedi, entre deux galettes saucisse arrosées de calva, on a pu assister au triomphe des **Cheveu**, superbes sous la nuit étoilée sur la plage de la Banche. Le dimanche, après quelques singers-songwriters classieux (dont l'impeccable **Harlan T Bobo**), le saint patron des one-man-bands **Reverend Beat-Man** a célébré une grand-messe punk accompagné d'une nonne claviériste. Plus tard, **Left Lane Cruiser** a opéré sur scène la première démonstration de force de sa nouvelle formule en trio. Textes scandés façon hip-hop, riffs de guitare appuyés : si les puristes ont regretté le blues rural de jadis, le public a adoubé cette spectaculaire mue hard rock.

ERIC DELSART

Photo Martial Morvan

Neil Young, unique

FOIRE AUX VINS D'ALSACE

8 AOUT, THEATRE DE PLEIN AIR (COLMAR)

8000 SPECTATEURS

Créé en 1948 et musicalisé à la diable par la bande à Johnny Stark (un demi-Alsacien) dans les années 60, le site est une sorte de laboratoire vinicole où l'équipe de Claude Lebourgeois élabore de nouveaux cépages en mélangeant les grands crus locaux avec différentes essences musicales dans le but d'apprendre au public l'art de la dégustation en prenant tout son temps. A la différence des festivals où les prestations des artistes sont généralement raccourcies, les concerts à Colmar sont présentés dans leur intégralité et dans les meilleurs conditions d'écoute. C'est une grosse différence par rapport aux usines à gaspillage de certains festivals itinérants où la surconsommation de décibels gras ne laisse pas un grand souvenir, hormis un tenace mal de crâne.

La Foire aux Vins se targue d'être spécialisée dans le concert rare, c'est chose faite encore cette année avec l'unique prestation française de **Neil Young** flanqué de son Crazy Horse, sauf que le match n'est pas forcément gagné d'avance pour le Canadien tant le public est constitué de spécialistes venus du monde entier pour la plupart. Après une étrange traversée de l'endroit — c'est une vraie foire avec exposition de matériel agricole, pléthore de jacuzzis et même un malheureux vendeur de radiateurs (il fait 30°...) — les milliers de spectateurs ont la bonne surprise de se voir offrir un T-shirt gratuit de la part de Neil Young. Initiative plutôt rare et à signaler. Le concert est hallucinant et le bassiste un véritable paradoxe à lui seul. Alors qu'il met le feu aux quatre coins du monde, il ne sort jamais de sa réserve. Rien que pour la version fleuve de "Rockin' In The Free World", véritable déluge punk monophonique, ce concert a sans doute été la pépite rock de l'été.

GEANT VERT

Photo/ Samuel Coulon/ Dalle

Portishead, seize ans après

LA ROUTE DU ROCK
14 AU 16 AOUT, FORT SAINT-PÈRE (SAINT-MALO)
26 500 SPECTATEURS

La (re)découverte du Fort de Saint-Père dans un océan de boue enchante dès la sortie des navettes conduisant sur le lieu des festivités. On passera donc autant de temps à regarder ses bottes (pour ne pas tomber) que les concerts (pour ne pas sombrer). Dans ces conditions générales dégradées, ni **War On Drugs** ni **Kurt Vile** ne sortent de leur torpeur et l'on compte sur **Thee Oh Sees** pour nous réveiller. Peine perdue, John Dwyer est d'humeur massacrante et la nouvelle formation réduite s'égare sur la grande scène. Rude. Le gros morceau du lendemain, **Portishead** joue exactement seize ans après son dernier passage à Saint-Malo. On se sent fébrile dès les premières notes de "Silence". On frissonne sur la glaçante "Machine Gun" qui terrorise le fort. On danse en pleurant pendant "Glory Box". Grandiose. Derrière, **Liars** déverse de fols effluves électroniques avec des titres dansants et déments tirés des deux derniers albums. Les punks, ce sont eux. Samedi, **Baxter Dury** déroule avec nonchalance des morceaux cool, et **Toy** reprend habillement le flambeau que The Horrors a laissé tomber après "Primary Colours". Enivrant. Et bien plus psychédélique que la pop des **Temples**. Sur la trop grande scène, leur attitude lénifiante n'approche jamais la plénitude qu'ils essaient d'atteindre. Parfaits opposés, les Français de **Cheveu** balancent un set affreux, sale et méchant avec leur electro-punk dérangé. Certains fuient devant ce spectacle drôle et furieux. Les absents ont toujours tort.

MORGAN LE BERVET

Photo Dalle

ROCK EN SEINE

22 AU 24 AOUT (DOMAINE DE SAINT-CLOUD)

120 000 SPECTATEURS

Qu'importe la météo automnale, Rock En Seine affiche complet pour sa 12e édition et sa programmation réchauffe les cœurs. A l'instar de **Tiger Bell** rameutant la foule dès l'ouverture, à coups de chansons pop-punk truffées de refrains et de décibels. On abandonne ensuite **Jake Bugg** (jouant ses hits en bel indifférent devant un parterre de filles énamourées) pour **Blondie**. Set inégal, perruque douteuse de Debbie, pluie... mais dès que les tubes sont de sortie, la fan qu'on est reprend le dessus. La soirée s'achève avec **Arctic Monkeys** qui ne s'économise pas pour séduire un public tout acquis. Moins de pluie et plus de temps forts samedi, avec **Thee Oh Sees** fonçant tête baissée dans un set ébouriffant, malgré une corde cassée pour John Dwyer dès leur arrivée. On souffle avec **The Ghost Of A Saber Tooth Tiger**, projet de Sean Lennon tout en charme et réminiscences sonores. La tension remonte pour **Portishead** dont les torch songs atmosphériques n'ont pas vieilli. On quitte **Prodigy** pour **St. Vincent**, sans regrets. Concert envoûtant, electro-(choc)-rock habité, jeu de scène étudié, cette Annie Clark est la contre-programmation parfaite du festival. Dimanche, la bonne surprise s'appelle **Cloud Nothings** et alterne morceaux noisy et incursions dans le bruit blanc. Mais personne ne fait le poids face à la soulwoman futuriste **Janelle Monáe**, de son arrivée, en camisole sur un diable, au final où le MC la drape dans une cape, du génial "Dance Apocalyptic" à sa reprise de "I Feel Good". En comparaison, **Lana Del Rey** semble fade et peu taillée pour le plein air. On n'en dira pas autant des **Queens Of The Stone Age**, efficaces, carrés, final idéal à la valeur sûre qu'est Rock En Seine.

ISABELLE CHELLEY

Arctic Monkeys ne s'économise pas

Photo Carole Epinette

“De nouveau ensemble”

THE LIBERTINES

C’est la grande affaire du moment : le groupe de Carl Barât et Peter Doherty s’est rabiboché et jouera au Zénith de Paris le 30 septembre. Avec force effusions et, peut-être, de nouvelles chansons, à en croire ici les propos des principaux intéressés.

PAR BUSTY

“*Les Libertines se reforment, tu as entendu ?*” ironise Peter Doherty, dans l’appartement du 9e où il a entreposé toutes ses affaires et où il est présentement occupé à chercher ses clés. Leur concert à Hyde Park est sans doute un de ceux qui aura fait couler le plus d’encre cet été : 60 000 spectateurs, 75 minutes de concert, 38 blessés, 8 hospitalisations, selon les statistiques du NME — “*mais il y a procès ou quoi ?*” plaisantera Carl tandis que Peter commentera : “*Apparemment on a bien joué*”, l’air de ne pas y croire. S’ensuivent deux festivals en tête d’affiche, notamment Benicassim, tandis que les rumeurs d’un nouvel album en prévision affolent la toile, confirmées par les quatre musiciens sans qu’on n’ose vraiment y ajouter foi.

Dix ans après la désagrégation du groupe et quatre après une première reformation si ponctuelle qu’on aurait pu y voir un clap de fin — calme plat de tous les côtés, on prend le chèque et au revoir — les Libertines retournent bel et bien aux affaires, faisant mentir ceux qui les pensaient incapables de mettre leurs différends de côté plus de quelques semaines, après avoir vécu l’histoire la plus notoirement autodestructrice du rock des années 2000 : cambriolage de Carl par Peter, nombre épique d’engueulades terminales sur la consommation de drogue elle-même astronomique de Peter, conduisant à son éviction du groupe qui aura finalement jeté l’éponge après une série de concerts sans lui, en décembre 2004. Jeter l’éponge ? Façon de parler. Tout en poursuivant leur carrière en solo et en groupe (Baby Shambles d’une part, Dirty Pretty Things et maintenant The Jackals d’autre part), les deux ex-Libertines continuaient de s’adresser via la presse ou des forums internet moult messages variablement remplis d’aigreur : aux protestations de Peter, entrecoupées de petites piques dont il a le secret, venaient répondre soupirs et silences navrés de Carl, moins enclin à laver son linge sale en public. On a cru entendre des messages cryptiques dans les chansons, pas toujours justement. Quoi qu’il en soit, ni l’un ni l’autre n’auront jamais tiré un trait sur leur premier groupe et leur partenaire d’écriture d’antan. “*Dans mon cœur, je n’ai jamais cessé d’écrire pour les Libertines*, proclame aujourd’hui Peter. *Bon, je dirai sûrement la même chose de Baby Shambles un jour.*” Mais quand même, “*la réalité ressemble à un rêve en ce moment*”. Après de multiples déplacements parisiens, le dictaphone entre finalement en activité devant la galerie du 9e arrondissement dont Peter est désormais l’heureux locataire — “*le bail dit que je dois rester neuf ans, tu te rends compte ?*”), à l’intérieur du très seventies camping-car Peugeot dans lequel il a cette année sillonné l’Europe avec sa compagne Katia, avant de se garer pour quelques mois à Hambourg, ville dont il parle aussi bien qu’un manuel de géographie (“*une ville internationale, plus de 60 000 bateaux par jour*”). Il semblerait que l’Allemagne doive ces temps-ci jouer un rôle prépondérant chez les Libertines. C’est là que Peter a commencé un album solo — “*il ne manque que les voix et c’est fini*”, blague-t-il — là qu’il a retrouvé le groupe pour des répétitions pré-Hyde Park.

Photo Roger Sargent

"Notre objectif : tout casser"

"On a assez peu répété… On n'arrêtait pas de partir au pub, et on marchait le long de la rivière. Nous quatre, ou alors seulement Carl et moi. Pour une petite tournée de pardon, d'amour et de triomphe sur le désastre." Il suffit de lancer les principaux intéressés sur le sujet Libertines pour être sûr et certain qu'il ne s'agit pas de prendre le fric et de se tirer : *"L'argent proposé ne pouvait pas être dédaigné, ça non. Mais ce n'était pas la question, on a eu des offres ces dernières années, où on aurait pu prendre beaucoup d'argent*, précise Peter, plutôt prosaïque en début d'interview. *On n'avait pas fini le travail avec les Libertines. D'abord, on n'avait jamais joué sur une grande scène. La plus grande qu'on ait faite, je crois, c'était à 14 heures à Reading."* En 2010, leur concert à Reading/Leeds était l'événement le plus attendu du festival mais, en effet, le premier chapitre de leur carrière manque singulièrement d'immenses foules en liesse, en comparaison de l'impact musical et culturel qui fut le leur au temps du retour du rock dans les années 2000. *"Même quand on a ouvert pour les Sex Pistols, c'était une première partie, et franchement à ce stade il n'y avait que quelques punks tout juste assez conscients pour nous balancer des trucs à la gueule. C'est ça qui manquait, faire les choses à une grande échelle et être vu comme un des groupes les plus populaires existants, au lieu de juste un des meilleurs groupes…"* Et l'histoire avec Carl n'était bien entendu pas terminée : *"Ah ça non… mais ce ne sera jamais terminé. Tout le monde a dans sa vie quelqu'un qu'il aime beaucoup mais avec qui, d'une façon ou d'une autre, la relation a été abandonnée, par un des deux ou par les deux. On devient étrangers et on se rend compte que la personne qu'on aime le plus au monde, on ne la connaît même plus. C'est très difficile… Enfin, ce n'est pas difficile d'aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas, mais c'est un peu absurde, et il y a trop de choses absurdes dans ma vie. Laisser de côté quelque chose d'aussi important à mes yeux que les Libertines, les laisser coincés dans les limbes, comme un grand mystère, le mystère de savoir ce qui serait arrivé… On était fait pour être un grand groupe, c'était notre objectif, notre trajectoire, ça faisait partie de la formule : tout casser, atteindre autant de cœurs et d'âmes que possible..."*

Frères de sang

Peter a accepté l'offre de Hyde Park avant tout le monde, prenant de court à la fois le groupe et son équipe, et se vantant de le faire à peu près uniquement pour des raisons financières. De manière à la fois timide et agressive — en gros *"je couche, mais pour le blé"* — c'était en réalité un premier pas en direction du groupe. Barât a fait le deuxième, venant rejoindre Peter en terrain neutre, en l'occurrence à Barcelone où Peter exposait ses tableaux, *"en mai, je crois, ou avril, avec une guitare sur le dos… un grand pas pour lui, et dans notre relation"*, d'après Peter. Filmée sur un téléphone, une vidéo de deux Libertines jouant l'antique "The Domestic" de nuit, devant un bar, est apparue sur internet à la stupéfaction générale. *"On a parlé, jusque tard dans la nuit, et on s'est embrassés et réunis dans une infinie rêverie arcadienne… une fête arcadienne. Oui, ça existe toujours, parfaitement*, déclare Peter, soudain beaucoup plus lyrique. *Ça existera aussi longtemps qu'il y aura des rires et des larmes. Le jour où j'arrêterai d'y croire sera le jour où j'arrêterai de faire ces interviews, où j'arrêterai de donner des concerts. Le sens peut avoir changé… mais je crois, la liberté, le luxe d'être en liberté, c'est légèrement différent à chaque fois et ça l'a toujours été, pour chacun. S'unir dans une émotion est très précaire, ce n'est pas comme s'unir derrière un drapeau, ou une victoire particulière, c'est très délicat..."* Confirmé par Carl, interviewé à Londres ensuite : c'est très délicat, mais il est prêt à remonter sur leur fameux et mythologique vaisseau Albion sans aucun état d'âme.

Come-back dans les bacs

Le retour le plus improbable de l'histoire du rock reste celui des Sex Pistols : Johnny Rotten et ses comparses, vingt ans après leur dissolution en janvier 1978, ont rempli des stades avec le slogan *"We're fat, forty & back" ("On est gros, quadragénaires et de retour")*. The Police a blindé un World Tour et deux Stades de France en 2008, deux décennies après l'adieu de 1987. Les Beatles et le Clash sont deux des légendes du rock qui ont résisté aux sirènes de la reformation et refusé les gros chèques. McCartney, quand on lui demandait s'il allait reformer le groupe, aimait jadis répondre : *"Oui, quand John cessera d'être mort."*

L'Arcadie, il y croit *"absolument, bien sûr"*. Après avoir donné à leur réunion l'explication très plate *"je me suis dit, s'il veut le faire, faisons-le !"* il se lance lui aussi : *"On ne s'est jamais séparés… on s'est séparés, puis on a flirté un peu, et en 2010 on était de nouveau ensemble mais on ne s'en est pas rendu compte. On était tous très incertains sur les sentiments des autres, on ne communiquait que par la presse, en accordant des interviews tout en sachant que les autres allaient les lire, ce qui est une façon assez étrange de communiquer, et qui peut vous laisser assez paranoïaque et vide. En 2010 il y avait des caméras* (celles de Roger Sargent qui tournait le documentaire 'There Are No Innocent Bystanders' — NdA), *ça ne paraissait pas très naturel, on ne pouvait faire que ce qu'on avait fait avant. Mais l'esprit et l'amour étaient là, on savait que ça marchait toujours. Donc, cette fois ça n'aurait pas eu de sens de refaire la même chose… Je savais qu'il fallait que j'aille voir Peter, l'ami que j'aime et qui me manquait, pour savoir que cet ami, cette amitié existaient encore. Il n'y avait que lui et moi. Et les guitares, les rues, le soleil.*

Photo Christie Goodwin/ Redferns/ Getty Images

Hyde Park, 5 juillet 2014

C'était dur, j'étais assez nerveux car je ne savais pas ce que je trouverais. Quand une relation se rompt, on se construit une image pour se protéger : on met à la surface tout ce dont on ne veut pas, en laissant de côté toutes les choses merveilleuses qu'on avait l'habitude de faire ensemble. C'était assez terrifiant, mais tout ça a disparu, fondu, et j'ai pu voir les choses comme elles étaient, dans toute leur beauté. Mon cher vieil ami et mon frère, avec qui j'ai grandi et de façon si intense ! Quand on grandit avec quelqu'un, comme ça, c'est comme si on était frères de sang, rien ne change jamais ça." Frère, c'est le mot qu'emploie également Peter. "*Quoi ? Tu préférerais cousin germain ? Je me sens encore plus proche de lui qu'avant.*" Il dit avoir découvert une nouvelle personne, "*quelqu'un de beaucoup plus doux, apte à pardonner, ouvert, honnête, mûr, un type adorable en fait*". Remarque que Carl commentera non sans amertume : "*C'est une façon très intelligente de dire que je ne l'étais pas avant…*"

Clairement plus heureux

On ne peut pas dire que Peter ait arrêté de se droguer, ou qu'il ait vraiment digéré le passé : ce n'est sûrement pas par hasard s'il nous raconte justement un rêve récent dans lequel il n'arrive pas à rejoindre un concert des Libertines. Mais "*Carl et moi n'avons pas vraiment parlé des trucs négatifs tant que ça*". Il n'y aura pas une seule pique *dohertienne*, bien au contraire, et de la part de Carl, aucune remarque plus offensive que : "*Peter met du chewing-gum sur ses vinyles.*" Au cours de l'interview, Peter se lève en permanence pour fouiller dans ses affaires, pas très bien rangées et c'est un euphémisme, ou ramasser des objets tombés par terre : inutile d'être devin pour comprendre qu'il essaie de mettre de l'ordre, voire de réparer, tout, puisqu'à un moment il menace même de se mettre à rafistoler le toit de son van, à la lueur (et au son) d'une lampe torche autoalimentée très bruyante : "*C'est l'avenir, enfin ! L'énergie réutilisable. OK, si tu veux utiliser une vraie lampe torche et détruire la planète, très bien. Rock&Folk sera responsable.*" Le message est, en fait, clair, et Barât nous adressera le même, de façon peut-être plus directe : "*Ne pas se concentrer sur le négatif s'il vous plaît.*" Est-ce ce qu'il cherchait ? Peter nous remet un livre pour Carl en inscrivant une dédicace sur la page de garde, qu'on n'a pas lue, bien entendu, mais qu'on imagine au minimum comme un témoignage de sa bonne volonté. Pour ceux que ça ne regarde pas mais que ça intéresse quand même, il s'agit de "The Last Englishman", autobiographie d'un certain AD Wintle, lieutenant-colonel excentrique de son état. Ils ont donc tout sauf arrêté de communiquer par voie de presse,

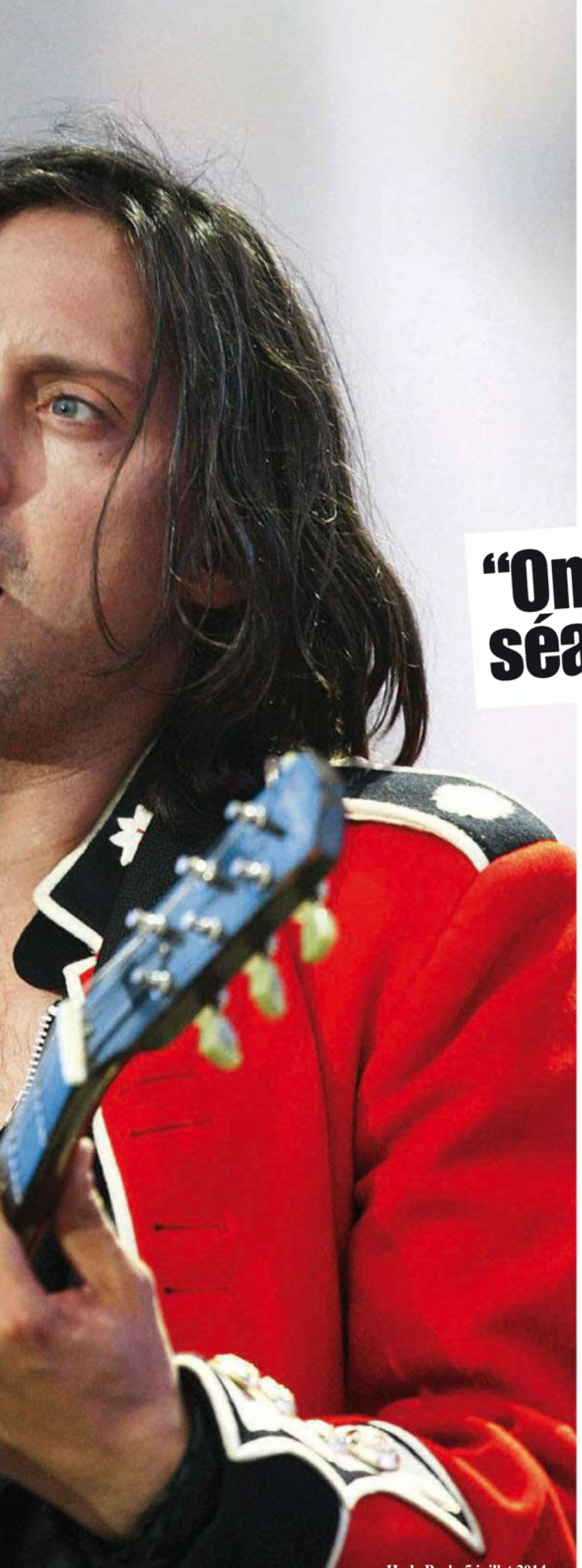
surtout que chacun est manifestement très intéressé par les réponses de l'autre : *"Tu vas poser ces questions à Carl ? Tu ne me dirais pas ce qu'il a répondu j'en suis sûr… Si ? Ah. Je vérifiais c'est tout."* Mais cette fois les messages envoyés sont bien différents : on assiste vite à une véritable sérénade par dictaphones interposés où chacun petit à petit se met à envoyer des brassées de fleurs à l'aimé absent. Peter se lance dans des déclarations d'amitié, de respect, d'amour telles qu'on ne l'a jamais entendu en prononcer au sujet de Carl. *"On évoque le passé, hystériquement, et on se rappelle l'un à l'autre à quel point tout cela est étrange et fantastique. Quelquefois il n'y a personne d'autre avec qui se connecter à ce niveau. Avec Carl, je sais que… il y a des choses que personne d'autre ne peut donner, un certain niveau de compréhension, une façon de se souvenir des choses, parce qu'à cette époque, on les a beaucoup vues de la même façon, d'une façon que personne d'autre ne partageait, et vraiment il n'y a qu'à lui que je peux en parler. Etrangement il me connaît vraiment, j'avais oublié qu'il y avait quelqu'un d'autre sur cette planète qui puisse me comprendre à ce point, c'est mystérieux, mais c'est réconfortant et beau, et je ne l'avais vraiment jamais vu avant, je suis heureux de le comprendre maintenant. Je suis clairement plus heureux. C'était tellement foireux…"*

Se sont-ils pardonné ? Le sujet reste inconfortable : *"Je ne crois pas qu'il serait possible de continuer si on ne s'était pas pardonné*, tranche Peter. *Peut-être qu'on* doit *se pardonner. Sinon c'est juste tirer sur la corde et un jour tout va exploser et on va s'en prendre l'un à l'autre."* *"On a grandi*, exposera Carl. *On a juste commencé à penser à ce qu'on voulait, au lieu de penser à ce qu'on ne voulait pas. On peut passer beaucoup de temps à penser à ce qu'on ne veut pas, tellement que c'est là-dessus qu'on se concentre, et bien sûr, ce qu'on ne veut pas va se produire, tout le monde va se comporter un peu comme un control freak, mais on ne peut pas tout contrôler, ça pourrit tout… On a grandi ensemble, et on a eu la chance de trouver qui on était un peu, et de s'accepter… Dis donc, on dirait une séance de thérapie."* Mais sur la question du pardon, il n'ironise plus. *"Il n'y a rien à pardonner je crois, de ma part. Je l'aime tellement, c'est comme un frère, ce sont des sentiments inconditionnels… Peut-être pense-t-il qu'il doit me pardonner quelque chose, mais j'espère qu'il pense la même chose."* Ce qui est bien entendu une façon de demander ce qu'a dit Peter. *"On doit s'être pardonné ? Il a raison, je dirais, les vieilles habitudes ont la vie dure, on a dû réagir comme on l'a fait, on a fait des chansons et eu des histoires, c'est sûr, ça n'a pas manqué, et grâce à cela on s'est donné l'un à l'autre des vies riches, nous devons avoir ces rêves et ces ambitions."*

Terreur hallucinatoire

Le contexte des deux interviews est on ne peut plus différent, Carl répond devant un café dans un sympathique Coffee Circus de Muswell Hill où il est venu accompagné par le fidèle Tony Linkin, attaché de presse historique des Libertines, et entre deux questions nous apprend à boire le thé selon un strict cérémonial anglais (*"5 minutes d'infusion, pas 3 !"*), là où Peter teste évidemment d'autres mélanges. Carl souligne lui-même la différence (et la similitude) quand il parle du café comme *"mon crack"*. Est-il plus calme que son comparse ? En fait, plutôt moins. Il ne peut pas s'épancher sur les Libertines sans s'agiter, commande café sur café, et emportera même sa tasse dans le magasin de disques voisin, où, coup de chance, il tombe immédiatement sur le cadeau idéal à offrir en retour à Peter. Pour ceux que ça ne regarde pas mais que ça intéresse quand même, il s'agit de la bande-son de "Paris Brûle-t-il ?", 33 tours dûment dédicacé par Carl, et dont on n'a pas lu la dédicace non plus... *"Parfait !"* lance-t-il avant d'aller payer sur-le-champ, en posant la tasse à côté de la caisse.

Mais la suite de ce retour de flamme ? Si on s'attendait à la majorité des titres joués à Hyde Park et même à la récitation assez coutumière chez eux du poème de Siegfried Sassoon "Suicide In The Trenches", la présence sur la setlist de "Love On The Dole", chanson uniquement disponible sur les antiques démos "Legs 11" et sainte relique pour la plupart des fans des Libertines, pouvait être interprétée à la fois comme un geste symbolique envers Peter, qui l'a écrite et la tient en haute estime, et un signe que le groupe avait fait la paix avec son passé. En réalité, lors de leurs répétitions



Hyde Park, 5 juillet 2014

Photo Dave J Hogan/ Getty Images

"loin des tentations, dans leur bunker allemand", selon Carl, *"on a essayé toutes les chansons*, avoue Peter. *Il y en a quelques-unes que je voulais vraiment faire, 'Bangkok'* (il chante). *Tu la connais, celle-là ? Mais 'Love On The Dole' je ne l'aurais jamais proposée*, exulte-t-il, *je n'aurais jamais pensé qu'ils voudraient la faire, c'est une de mes chansons préférées. Donc à ma grande surprise et à mon grand ravissement, ça a été suggéré et j'ai accepté bien sûr."* Carl hausse les épaules : *"C'est une de nos chansons préférées à tous !"* Mais en effet, réconciliation générale, le contact a également été rétabli de façon satisfaisante avec les deux autres Libertines, John Hassall (basse) et Gary Powell (batterie) : *"Je suis très heureux de pouvoir le dire*, jubile Peter, *et c'est vrai, je ne m'attendais pas à ce que ça se passe comme ça, à ce que ce soit aussi putain d'agréable* (rires). *Tout le monde est devenu tellement plus tolérant avec moi, je ne me sens pas comme un putain de monstre. Parce que je n'en suis pas un ! Il y a beaucoup d'acceptation dans l'air. Je pensais que les gens seraient seulement capables de tolérer et ce n'est pas comme ça."* Il semblerait que jouer avec les Libertines guérisse Peter : de quoi ? On ne sait pas. De l'impression d'être un monstre ? Le monstre, c'est celui qu'on montre du doigt, et lui qui ne peut pas descendre une rue parisienne tranquille sans être salué par un passant sur trois (on n'exagère pas) souhaite a priori que l'intérêt des foules perdure. Mais le mot *guérison* n'est pas trop fort. *"C'est une sensation de victoire, de pouvoir rejouer avec les Libertines, mais c'est une victoire pour tout le groupe… Je dirai ceci : la dernière fois qu'on a joué ensemble, à Benicassim, j'ai eu l'impression que quelque chose s'était remis en place dans ma vie. J'ai toujours eu beaucoup de problèmes avant de monter sur scène. Ce ne sont pas les nerfs, je ne sais pas ce que c'est exactement, une sorte de terreur hallucinatoire. Eh bien, ce n'est pas arrivé à Benicassim. Avant les concerts au Portugal si, mais je crois que c'était la fin, d'une certaine façon. A Benicassim tout était bien, rien à voir avec les drogues, la foule ou le journalisme, rien à voir avec l'héroïne, avec Kate Moss, Lily Allen ou quoi que ce soit d'autre, mais tout était bien, et au concert suivant de Baby Shambles, c'était pareil. La terreur était partie, on ne sait comment, et je crois qu'un de ces jours, je pourrais être capable de simplement apprécier le fait d'être un musicien, au moins de concevoir que je suis un musicien… et pas un soldat de plomb… C'était sacrément merveilleux"*, ajoute-t-il de son plus bel accent cockney. *"Il y a une alchimie magique que nous seuls pouvons débloquer*, déclare Carl après son énième café. *Jouer des chansons avec la personne avec qui on les a écrites, c'est incomparable, une autre dimension. C'est si puissant, touchant, et beau."*

"On dirait une séance de thérapie"

Autre croisade à mener

Il est de bon ton d'opposer les frères ennemis des Libertines, dont l'histoire commune jusqu'ici ressemble à une nouvelle version de Christ et Judas sans qu'on sache très bien qui joue quel rôle, et les aventures post-2004 à un remake musical d'Abel et Caïn, l'itinérant Peter et le sédentaire et père de famille Carl présentant au fil des ans leurs offrandes discographiques à Dieu en priant pour être préféré. Peuvent-ils retrouver la même vision, la même proximité, sachant que ce sont également deux conceptions de l'artiste qui s'affrontent, en un sens : celui qui fait fructifier son œuvre et celui qui dilapide, le sérieux et le dilettante ? Eh bien, il serait trop simple d'apposer d'une part l'étiquette *poète maudit* et de l'autre celle d'*honnête travailleur*, attendu que chacun bosse beaucoup, même si ça ne se voit pas toujours, que Carl a bien déraillé aussi et qu'il n'est pas le dernier à être amoureux des mots.

Ni à imiter les accents, d'ailleurs : curieusement, heureux, les deux Libertines sont étrangement similaires. Si elle n'est pas le signe de réconciliation absolue qu'on y voyait, l'inclusion de "Love On The Dole" sur les setlists de cet été est, cela dit, l'indice qu'on s'en retourne peut-être au temps pré-signature, plein de poésie et d'aventure des Libertines, ce qu'ils n'auront de cesse de nous confirmer. Finalement cela semble possible : un nouvel album est bien au programme. "*On a plein de choses à faire, de chansons à écrire, ce n'est que le début.*" Une évidence pour Carl, une "*formidable surprise*" pour Peter. "*Ca me paraît la chose à faire, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il le veuille. Je suis vraiment très heureux que ce soit le cas ! Et un peu surpris, c'est vrai. Honoré, pour être honnête. Et surpris, surpris et flatté. Il y a une partie de moi qui sera toujours ce gamin de 16 ans qui ne sait pas bien jouer de la guitare, et il y a ce mec un peu plus vieux que ma sœur trouve beau… qui sait jouer de la guitare et joue cette chanson qui s'appelle 'France'.*" Le *mec un peu plus vieux* ne revient pas sur sa rencontre avec Peter, il s'étend le moins possible sur le passé, le plus possible sur l'avenir, s'avouant "*excité*" et promettant "*du très bon travail : On a des tas de chansons que personne n'a jamais entendues. En fait, on n'arrête pas de se souvenir d'autres chansons, jamais enregistrées, jamais jouées depuis qu'on a signé et qu'on s'est séparés la première fois. Certaines chansons ont un tout autre côté, et bon, on a écrit des bribes de chansons. On a besoin d'écouter plus de disques ensemble avant de s'asseoir pour écrire. Quand on était ensemble, on a tant joué et écrit qu'on ne peut plus dire ce qui est bien. Ça va prendre un peu de temps, je crois. Cela dit, si ça se trouve, on fera tout de suite un truc qui nous fera dire : 'Wow, c'est la chanson.' Si ça arrive, ça arrive. Oui, c'est évident, il faut faire un nouveau disque, il y a tant de nouvelles chansons à écrire et des vieilles qui doivent être terminées, des très vieilles aussi, donc…*" Des "*morceaux de chansons*" ? "*On en a une nouvelle*, déclare Peter, *qu'on a écrite et plus ou moins terminée dans la loge de Benicassim. Un hymne pour une jeunesse maudite.*" Il fredonne : "*Seeking fame and fortune, we walk the streets of London*". "*Je ne sais plus quel titre on voulait lui donner. Carl s'en souviendra peut-être, tu peux lui demander… On a associé cette nouvelle partie à une ancienne, qui n'a jamais été utilisée. Ce titre a cette puissance un peu similaire à 'Rolling Over' des Small Faces, et des sortes d'accélérations à la 'Crosstown Traffic'. C'est étrange, ça nous renvoie vraiment à nos débuts à Londres, quand on écrivait des chansons et qu'on allait à des nuits indie.*"

Il y est naturellement question d'eux-mêmes, comme le confirme Peter qui écrit par ailleurs en ce moment sur "*la surpopulation, les désirs secrets, les pactes secrets, la conspiration globale, le 33 décembre…*" sans que ce soit, spécifiquement, pour les Libertines. Que dire ? Ils en sont encore au tout début ! Carl ne se souvient pas du titre non plus, pas grave, "*les bons titres reviennent*", mais à l'évidence, dans la continuité des précédents, l'album à venir se penchera sur les rêves des Libertines et leur confrontation au réel. "*Je ne sais pas encore sur quoi on va écrire… Sur ce qui se passe en ce moment, sur ce que nous voyons, sur nous. Je n'ai jamais vraiment pensé au sujet exact de nos chansons. Il s'agit en partie d'évasion et de romance, en partie de la réalité froide comme la pierre. Je suppose que c'est un mélange, ces trois idées sont très liées, pour nous… ce monstre qui s'appelle réalité. Quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup plus de confiance en écrivant pour les Libertines que quand j'écris tout seul. C'est étrange.*" Pas tant que ça, l'union fait la force, Peter évoque l' "*envie de s'impressionner mutuellement*" qui fut dans le passé un formidable moteur pour eux, tant qu'elle ne dégénérait pas en compétition pure et dure, avec les conséquences que l'on sait : "*Moi, en tout cas j'ai envie de l'impressionner, il a écrit des chansons incroyables récemment. Je trouve qu'actuellement il est au top de son art, c'est un défi de travailler avec lui. Je suis à la fois curieux et jaloux de ce qu'il crée. Je ne crois pas que nous ayons besoin d'impressionner quelqu'un pour écrire des trucs bien, en fait l'idée est assez emmerdante, mais quand même…*" Quand même, c'est nécessaire. Peter doit toujours prouver quelque chose, conscient qu' "*une fois qu'on a une réputation et du soutien, ça suffit parfois pour trouver ce qu'on fait super, même quand ce n'est pas le cas*", et qu'à l'opposé sa réputation lui vaudra aussi des détracteurs quoi qu'il fasse : "*Avec Baby Shambles ou avec un autre personnel, il y en a toujours qui me descendent automatiquement et ne veulent pas que ça marche, donc il faut être deux fois meilleur.*" C'est là qu'intervient, à nouveau, le providentiel Barât, susceptible de multiplier sa créativité par deux, de lui donner des avis bien informés, voire une direction, et tout simplement de lui remettre les idées en place, car Peter ne dit pas autre chose, dans le fond. En entendant que son frère d'armes s'avoue et semble en effet vertigineusement plus heureux, Carl s'illumine : "*Il y a une autre croisade à mener. Sans ça, il n'y aurait rien, c'est l'alchimie. Pendant des années j'ai pensé que la chance n'était pas avec nous, vu la façon dont ça a tourné, mais maintenant je me rends compte que c'est en réalité une bénédiction. Je pense qu'on a la force et la lumière de notre côté. Ce ne sera pas comme avant, on ne va pas en faire autant, tourner autant, et il faut garder les groupes qu'on a chacun de notre côté. Mais on en fera autant qu'on peut. Le temps est précieux mais, si on en fait trop, on va merder.*"

"Si tu veux détruire la planète, très bien. Rock&Folk sera responsable"

Paris brûle

Pour les détails, on repassera : le futur disque n'a pas encore de label, bien entendu pas de titre ("Dark Side Of The Spoon" ? suggère Peter, prêt à plagier Ministry à son insu) et pas de producteur, même si, étrangement, il a l'air de considérer sérieusement l'option Jack White : "*On s'est croisés, je ne le connais pas vraiment, mais c'est le golden boy des journalistes, non ?*" Carl envisage d'aller bosser au Pays de Galles, "*mais c'est dur de sortir Peter d'Europe*", surtout que ce dernier a l'air plutôt sûr que Hambourg est le lieu idéal. Réussir à se trouver dans un même lieu en même temps n'a-t-il pas toujours été leur problème ? Le fait que les interviews soient données séparément ne saurait en tout cas être interprété comme une marque de mésentente. Il n'est pas question pour Carl de quitter Londres car son deuxième enfant doit naître incessamment et Peter, toujours obligeant, a proposé de se déplacer : "*Je n'ai qu'à prendre l'Eurostar avec toi, Rock& Folk me le paierait, non ? On ferait l'interview ensemble…*" Offre peu réaliste, sachant qu'il a du mal à rester au même endroit très longtemps : quelques jours plus tard et peut-être même le jour de l'interview avec Carl, il est reparti pour l'Allemagne, à croire que Paris brûle. Quant à Carl, après nous avoir fait lire l'avenir des Libertines dans les feuilles de thé (on est confiant), il nous envoie à la British Library toute proche de la gare Eurostar : "*Il y a souvent des expositions…*" Conseil qui ne doit sûrement rien au hasard, puisque s'y tient justement une exposition sur diverses œuvres inspirées par la guerre. Où l'on croise notamment Wilfred Owen et son poème "Anthem For Doomed Youth" (soit, tiens donc, "Hymne Pour Une Jeunesse Maudite"), et par ailleurs, suprême défi aux autorités militaires à l'époque, la "Soldier's Declaration" de Siegfried Sassoon, dans laquelle l'auteur soutenait que les hostilités étaient sciemment prolongées par ceux qui avaient le pouvoir d'y mettre un terme, et réclamait la fin de la guerre. Qu'elle finisse donc ! ★

Photo Julie Edwards/ Retna UK/ Dalle

Le dernier mogul

JACQUES WOLFSOHN

Le malicieux patron des disques Vogue s'est éteint à 85 ans, laissant derrière lui un impressionnant tableau de chasse, où jazz, yé-yé, chanson et rock avaient leur place...

"Mais on va quand même pas aller jusqu'à Villetaneuse ? — Non, t'inquiète, les bureaux sont à Paris."
Voilà, c'est mon souvenir de Vogue. Des disques Vogue. Cette remarque de Rikky Darling, guitariste de mon groupe. Nous avions rendez-vous. Après tout, il venait de signer les Stinky Toys. Jacques Wolfsohn. L'usine de Villetaneuse. Les premières images qui me viennent à l'esprit. Sinon... non, je n'ai pas signé. J'étais arrivé avec une heure de retard. Cela l'avait énervé. Très malin de ma part, j'avoue... Plus tard... il savait que je fréquentais son fils. Le batteur de Taxi Girl. Mort d'overdose. Et cela avait quelque peu corrompu nos relations, dirais-je. Dommage, j'aurais aimé mieux connaître Jacques Wolfsohn.

L'homme avait découvert Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Jacques Dutronc. Rien que ça. Avait continué sa carrière jusque dans les eighties. C'était un des derniers moguls du business. Il vient de partir. Après Barclay, Carrère, Dreyfus... Tous. Ceux qui avaient créé ou mis sur orbite des maisons françaises. Pas des filiales de trusts mondialisés. Barclay, AZ, Carrère, Vogue, cela sonne désormais comme un air de passé. Un truc de collectionneurs. Comme les languettes détachables sur les EP. Même si... comme pour les guitares de légende, la *marque* reste, parce qu'elle fait sens. Mais les guitares Gretsch ou Guild sont désormais fabriquées en Corée et font partie du trust Fender. Comme Barclay ou Vogue sont des filiales d'Universal. Il ne reste plus personne. Il ne reste plus rien. Jacques Wolfsohn était un fan de jazz. Une évidence ! C'est de sa génération. Pour ceux qui avaient vingt ans dans les années cinquante, le jazz signifiait tout et le reste. Le jeune Wolfsohn, Juif de culture russe, veut être photographe. Une autre évidence avec le jazz. C'est la grande époque de Paris Match, des baroudeurs. Une passion qui lui passera quand il se fait tout voler. Matériel et collections. De lui, on sait peu de choses. Finalement. Il refuse les interviews depuis toujours, n'en a accordé qu'une, à ce journal, en 2000, s'épanche peu. Ce qu'on sait sur Wolfsohn, ce sont les autres qui nous l'apprennent. Vogue a été créé par trois collectionneurs de jazz, Léon Cabat, Charles Delaunay et Albert Ferreri. Delaunay ? Via Boris Vian et la polémique, on le connaît. C'est un tenant du jazz traditionnel. C'est lui qui amène Sidney Bechet. Qui, dans les années cinquante, passe déjà pour un vieux, un quasi-ringard de la Nouvelle-Orléans. La maison Vogue fait fortune grâce à Sidney Bechet et à ses fameux "Oignons". Du jazz populaire. Un 78 tours... qui bat tous les records de ventes et dépasse le million d'exemplaires écoulés, directement suivi par "Petite Fleur" qui, à lui seul, permettra de construire les fameux studios de Villetaneuse.
Les disques Vogue, c'est aussi Aimable, Colette Renard. Et Marino Marini, le roi du typique. Ce sont les royalties impressionnantes de ce dernier qui permettent d'acquérir les locaux de Villetaneuse. Là où tout se fera. Avant Johnny, on le sait, le rock en France, ce n'est pas grand-chose. Danyel Gérard, Claude Piron, Mac-Kac, les pantalonnades de Salvador avec Legrand et Vian. Quelque chose, en tout cas, que personne ne peut prendre au sérieux. Sauf Jil et Jan. Gilbert et Jean, les deux cousins, se rebaptisent ainsi... parce qu'une ligne de poupées américaine se nomme Jil et Jan. Dès 1957, ils travaillent pour Maurice Chevalier, André Claveau ou Colette Renard. Après avoir renoncé à une carrière de duettistes sous leur nom. Leur truc ? Adapter les hits américains, quels qu'ils soient. Un peu comme tout le monde, à vrai dire. En ce domaine, tout est bon. Des "Trois Cloches" au "Petit Chien Dans La Vitrine" ou à "Danny Boy".

Le rock n'a pas inventé l'américanisation à outrance des esprits. Yves Montand, Line Renaud, Compagnons de la Chanson... Tous ne rêvaient que d'Amérique. Et *adaptent* à outrance. Enfin, toujours à l'affût d'une tendance, Jil et Jan savent exactement ce qui se passe là-bas. Par le fait. Et que la *musique de rythme* est une lame de fond. Ce sont eux qui présentent Hallyday à Jacques Wolfsohn. Ce dernier, pour l'instant, engagé par Delaunay, travaille au catalogue jazz. Et cherche un coup. Evidemment.

Photo Nathalie Bottalico

L'INTERVIEW

L'affaire est d'importance : ce Monsieur Wolfsohn s'était jusqu'ici toujours refusé à s'exprimer sur quelque sujet que ce soit. Rendez-vous a été pris dans un luxueux restaurant de l'avenue Montaigne, ce qui tombe mal : Monsieur Wolfsohn trouve le pianiste de l'endroit "totalement à chier".

Il ajoute : "Il y en avait un qui jouait comme ça au Ritz, ils l'ont fusillé après la guerre." Dans une tentative désespérée de reprendre en main le débat, le journaliste évoque l'album de Burgalat. Monsieur Wolfsohn l'a-t-il écouté ? Jacques Wolfsohn : "Vouiiii. C'est quoi votre question ?"

Consommation immédiate

ROCK&FOLK : Il y a deux ans presque jour pour jour, on présentait Bertrand Burgalat à Eddie Barclay. On lui explique que Bertrand monte sa maison de disques et Barclay décrète en substance : "Très mauvaise idée." Qu'en pensez-vous ?
Jacques Wolfsohn : Chacun son âge, *nyark, nyark, nyark !* Le fait de dire qu'on ne peut plus faire de disques en 2000 est une connerie énorme.

R&F : Quand un disque marche ?
Jacques Wolfsohn : Quand ça marche, c'est le bol *(il hurle dans le micro)*, le *bol* ! Aujourd'hui les gens de maisons de disques sont beaucoup plus près du pognon. Il n'y a plus d'indépendants vraiment. La maison Vogue — pour qui j'ai donc eu l'honneur de travailler — et les disques Barclay étaient, eux, de vrais indépendants. Si un jour, Tricatel a un truc qui marche, un vrai gros succès populaire, il se fera boulotter par des gros, tout de suite, c'est prévu.

R&F : Et les légendaires vieux studios analogiques ?
Jacques Wolfsohn : Ceux des disques Vogue étaient plongés dans une chaleur étouffante, la climatisation n'a jamais fonctionné. Vous savez ce qui me fait le plus marrer ? C'est quand les gens parlent du *son Vogue*. Effectivement, il y avait un son spécial, parce qu'ils ne remplaçaient jamais le burin de gravure par mesure d'économie. Les burins de chez Vogue étaient carrés ! Mais enfin il y a aussi et surtout l'*artiste* qui compte. C'est comme en cuisine... On ne peut pas faire des trucs qu'on n'aime pas. Moi, je préférais clairement le jazz et la musique syncopée à la variété de l'époque. Ensuite, c'est une question de cerveau. Parce qu'à mon avis, dans ce métier, rien ne change. Vincent Scotto, Jacques Wolfsohn ou Bertrand Burgalat, c'est pareil, c'est de la musique.

R&F : Monsieur Wolfsohn, comment ça se passait quand vous vouliez lancer un disque ?
Jacques Wolfsohn : Peu de gens se souviennent qu'avant SLC, Europe 1 était la radio de Luis Mariano (charmant jeune homme que j'aimais beaucoup) et Marino Marini. Il n'y a aucun moyen de *lancer* un disque. Un disque marche ou ne marche pas. Si on a fait de la Musique, ça marche toujours. "Tous Les Garçons Et Les Filles" s'est vendu à plus de cent mille exemplaires en quelques jours. Un truc qui doit marcher marche. On parle de pop, là. On n'est pas dans l'art, avec ces peintres que l'histoire adoube après leur mort, *"c'était un génie, etc"*. Non, on parle de chanteurs, de chansons. Ça marche dans les temps ou ça ne marche jamais. La pop, c'est le poker. Il faut qu'un petit truc amorce, que quelqu'un s'intéresse à la chose un petit peu au départ... et qu'à l'arrivée ce soit massif.

"Une connerie énorme !"

R&F : On peut être culte, tout de même...
Jacques Wolfsohn : Culte ?! Il n'y a rien de pire. La variété, c'est de la consommation immédiate. Laissez-moi vous dire un truc : il y a deux sortes de musique. La musique lourde et la musique légère. Le disque de Bertrand, c'est de la musique légère. Il a fait ce qu'il avait envie de faire. C'est pop, ce n'est pas honteux. Attention, ce n'est pas Stravinski non plus...

Fait avec amour

R&F : Et le hip hop , la black pop, ça vous touche ?
Jacques Wolfsohn : Une Whitney Houston chante vraiment bien. Ce n'est pas forcément de la merde... Quant aux rappeurs, ils vivent vraiment dans le passé avec leur incessant recyclage de vieux gimmicks. Le passé, c'est le passé. Fini. Stop. Souvent ces jours-ci, on parle de ce métier comme d'une industrie. Il y a les gens qui prédisent tout ce qui va marcher, la revue Rock&Folk est très bien placée dans ce domaine, je crois *(rire sarcastique)* mais sinon, le disque n'est *pas* une industrie. L'industriel de l'affaire, c'est le mec qui presse. Sinon, le disque reste un métier de *création* qui fonctionne grâce à des artistes, pas à des présidents de société.

R&F : Tous les premiers patrons du disque étaient fans de jazz...
Jacques Wolfsohn : Le jazz concernait une toute petite clientèle. Ça n'intéressait pas les mammouths de l'époque, les EMI, Odéon. Du coup, ça a permis à Vogue et Barclay de se créer. Parce que les majors ne faisaient pas attention. Arrive le rock français et c'est exactement ce qui s'est passé aussi. Vogue et Barclay avaient tout : Johnny, les Chaussettes, etc. Les petits avaient les gros trucs.

R&F : Comment s'est effectué la transition ?
Jacques Wolfsohn : Dès lors que la musique de jazz est devenue une musique d'une grande prétention qui ne faisait plus danser, ça a été remplacé par le rock, et puis c'est tout.

R&F : Comment trouve-t-on une bonne chanson ?
Jacques Wolfsohn : Je le dis et le répète à chaque fois : comme un cochon trouve des truffes. Ce métier se fait à l'instinct. Tu trouves la chanson, ensuite surgit l'artiste. Il y a eu des dizaines de versions de "Souvenirs Souvenirs", parce qu'à l'époque, le même titre était couvert par sept ou huit chanteurs. Or c'est la version de Johnny Hallyday qui a marché, pas une autre. Je ne me suis jamais posé la question : *Est-ce que ça va marcher ?* Le moteur du truc, pour moi, n'a jamais été de faire du pognon, mais de m'amuser. Voilà, c'est l'idée. Quelque part, on doit également se dire : *Je vais faire un truc pour foutre toute cette merde en l'air.*

R&F : Il y a du boulot...
Jacques Wolfsohn : Alors vous, Rock&Folk, ce que vous ne comprenez pas, c'est que même les Spice Girls, ça a été fait *avec amour* par quelqu'un. Derrière les Spice Girls, il y a un mec qui voulait *vraiment* faire ça, qui l'a pensé, construit. C'était son truc. Ce mec a fait des castings, trouvé exactement les filles qu'il *fallait*. Essayez de comprendre ça, vous comprendrez tout.

R&F : Comment savoir si un chanteur est pop ou rock ?
Jacques Wolfsohn : En France tout est classé. Tu as la maison de l'Auvergne et la maison du Danemark, la maison du truc et du machin. Pareil pour la musique. En France, Untel fait du reggae pop, Machin fait du metal bop ou je ne sais quoi *(rires)*. Dans les autres pays, on se fout complètement des étiquettes. On aime ou pas. En France, on classe... et on casse. C'est une maladie française, ça.

R&F : Certains tentent désespérément de replacer le débat sur un plan jeunes contre vieux. Peut-on considérer cela comme ça ?
Jacques Wolfsohn : Absolument pas, c'est une énorme connerie, mais en même temps, même moi, les Stones commencent à me gonfler.
Salut les enfants, je n'ai pas que ça à faire, merci.

Il est plus de minuit. Jacques Wolfsohn part dans la nuit.
Il a fusillé (du regard) le pianiste en partant.
Sans lui, serions-nous là ?

Recueilli par Philippe Manœuvre et Bertrand Burgalat
Première publication R&F 398

Wolfsohn reçoit Dutronc, clairon à la main

Avec Jil et Jan, il a travaillé sur Trumpet Boy, Colette Renard...
Ils se connaissent bien. Les duettistes auteurs sont allés voir Johnny au fameux concert du Marcadet Palace, Hallyday s'y présente encore en duo, avec Philippe Duval. Mais c'est lui, l'*Elvis français*. Jil et Jan en sont persuadés. Ils présentent donc Johnny à Jacques Wolfsohn. Qui répond (quoi d'autre ?) *"On rentre en studio la semaine prochaine."* Quant à Philippe Duval, il disparaît corps et bien. Pour l'anecdote, Long Chris qui avait imaginé les costumes de Johnny pour le Marcadet Palace, avait refusé de *saper* le jeune Philippe. Ces Everly Brothers français-là ne verront donc jamais le jour... Par le fait, Johnny, sur le devant de la scène, s'était senti pousser des ailes. Nous sommes en 1959. Comme on a envie de dire : les sixties peuvent commencer. Et si "T'Aimer Follement" cartonne moins que la version de Dalida, Johnny s'impose après son premier passage télé. Et les groupes se multiplient. Jacques Dutronc et Hadi Kalafate rencontrent alors Jacques Wolfsohn... Ils sont respectivement bassiste et guitariste de El Toro Et Les Cyclones.
Wolfsohn les a reçus un clairon à la main. L'homme est connu pour ses plaisanteries et son caractère difficile. Dutronc ne le sait pas encore, mais l'humour de Wolfsohn et son sens de la dérision vont devenir bientôt une des constituantes de son futur personnage. El Toro Et Les Cyclones ne vont nulle part... et bientôt, Dutronc part à l'armée. Mais il a conservé le numéro de téléphone de Wolfsohn. Il lui place "Fort Chabrol". Pour les Fantômes. Les Shadows français. Jacques Wolfsohn, dès 1962, rêve d'une Minou Drouet twist. Cela n'existe pas encore. Et Marie-José Neuville est déjà bien oubliée. Enfin... il est déjà las des twisteuses en tout genre.
Le folk américain explose et ces gens écrivent leurs propres textes.
Cela aussi peut être une piste ? En fait, il ne sait trop. Il lui faudra trois auditions pour se décider. Trois auditions d'une jeune prétendante qui avait lu son annonce. Il est désormais responsable du département *variétés*. Et directeur des éditions Alpha. Dès la seconde, l'inconnue avait osé interpréter ses propres titres, ceux qu'elle ânonnait chez Mireille au Petit Conservatoire. Françoise Hardy bien sûr. Et ce n'est pas la reprise, "Oh Oh Chéri", qui cartonne mais bel et bien la face B, le "Tous Les Garçons Et Les Filles". Et cela, Wolfsohn ne l'avait pas exactement prévu. Enfin, Fantômes, Johnny, Françoise... sans compter Aimable, Jean Ferrat, Pierre Perret, Petula Clark et son "Downtown"...

A un degré ou un autre, tous vont travailler avec Wolfsohn. Tous vont enchaîner les hits. Assez pour que Wolfsohn, au sein de Vogue, se donne un genre et acquière une liberté certaine. Canulars, railleries, surréalisme potache, il y a un style Vogue. Il influence même inconsciemment un jeune directeur artistique aux dents trop longues. Christian Fechner. Christian Fechner qui vient de rafler la mise beatnik avec Antoine. Antoine qui, un jour dans l'ascenseur, oublie de saluer Wolfsohn. Un Wolfsohn accompagné alors de sa jeune recrue. Dutronc lui-même. Engagé depuis 1964. Au retour de son service militaire, le père de Jacques avait pris la liberté d'écrire à Wolfsohn. Pour demander du travail... Le rôle de Dutronc, comme celui de Kalafate, également engagé, est flou. Il compose vaguement, pour Zouzou par exemple, supervise les séances... On le trouve même dans les chœurs des "Jolies Colonies De Vacances" pour Perret... Antoine, Wolfsohn le garde en travers de la gorge. Comme d'ailleurs Fechner et tous ces jeunes qui commencent à débarquer aux disques Vogue. Germinal Tenas par exemple ! Il rêve donc d'une réponse beatnik... Pour cela il lui faut des textes. Et autre chose que, par exemple, cet "Inventaire 66" que ce pauvre Delanoë a commis pour Delpech, croyant faire genre, jeune, chic et choc. Alors en visite dans les bureaux de ce dernier, il en parle à Daniel Filipacchi : *"Va voir à l'étage, cela pourrait intéresser Lanzmann."* On connaît la suite. "Cheveux Longs" pour Benjamin. Un flop. Mais Lanzmann a mieux. Une parodie directe des "Elucubrations" . A la première personne. Découpé Dylan style.
A la séance d'enregistrement, Benjamin, trop défoncé, ne se pointe pas.

Collection VP

Dommage, il avait le look. Faute de mieux, Dutronc s'y colle.
C'est le carton immédiat que l'on sait. Même si, au début, tout le monde a cru que c'était Antoine lui-même. Ou une parodie, façon Edouard. La collaboration durera longtemps et n'aura pas d'équivalent. Au point que, en 1980, quand Dutronc confie une de ses musiques à Gainsbourg pour l'album "Guerre Et Pets", il apprend que Wolfsohn, en cachette, a confié la même à Lanzmann, voulant forcer le destin. Wolfsohn qui, depuis un certain temps, justement, croira revivre. En cette année 1976. *Il s'intéresse* au punk, on lui prêtera un rôle d'éminence grise chez les Téléphone qui le visitent plus d'une fois. Il est allé les voir en concert, les a invités sur son bateau. Il les veut... Mais ces niais de Téléphone trouvent que Vogue a une image *variétés* et refusent de signer avec Wolfsohn pour les raisons exactes qui pouvaient fasciner les gens de goût... Comme les Stinky Toys, qui, eux, déjà, ont signé chez Vogue. Le premier groupe punk français. Wolfsohn les laisse chanter en anglais. Même s'il n'y croit guère. Wolfsohn est de nouveau vivant... Jusqu'à la signature avec Taxi Girl. Taxi Girl ! Avec Pierre, son fils à la batterie. Il avait même proposé à Daniel Darc d'écrire pour "Guerre Et Pets". Mais Daniel ne bondira pas sur l'affaire. Comme souvent avec lui. Wolfsohn ne sait pas que l'héroïne fait des ravages à Paris dans le milieu rock...

Et après la mort de son fils Pierre, quelque chose sera cassé. L'homme a toujours été un solitaire, malgré les apparences. Il le sera de plus en plus. Aux éditions Alpha, se sont bientôt joints les éditions Jacques Wolfsohn, depuis 1983, et le label Gaumont. Dutronc, bien sûr... Mais aussi des musiques de films à foison, Eric Serra... Et Ici Paris avec "La Fusée De Ton Retour" ! Une perfection pop. On y trouvera aussi des *fidélités* jazz comme Martial Solal. Vogue n'est plus. Gaumont tiendra le flambeau. Jusqu'à l'orée du siècle nouveau. On dit que, jusqu'à la fin de sa vie, Jacques Wolfsohn voyait encore certaines figures de la pop française, comme Bertrand Burgalat, les invitant dans son restaurant préféré de la rue des Tournelles. Et puis, à 85 ans... il avait dû savoir, à un moment, que ce monde, décidément, ne lui ressemblait plus et qu il n'avait donc plus rien à y faire. ★

PATRICK EUDELINE

#OUIFMLive

19H-20H

ouifm

FM

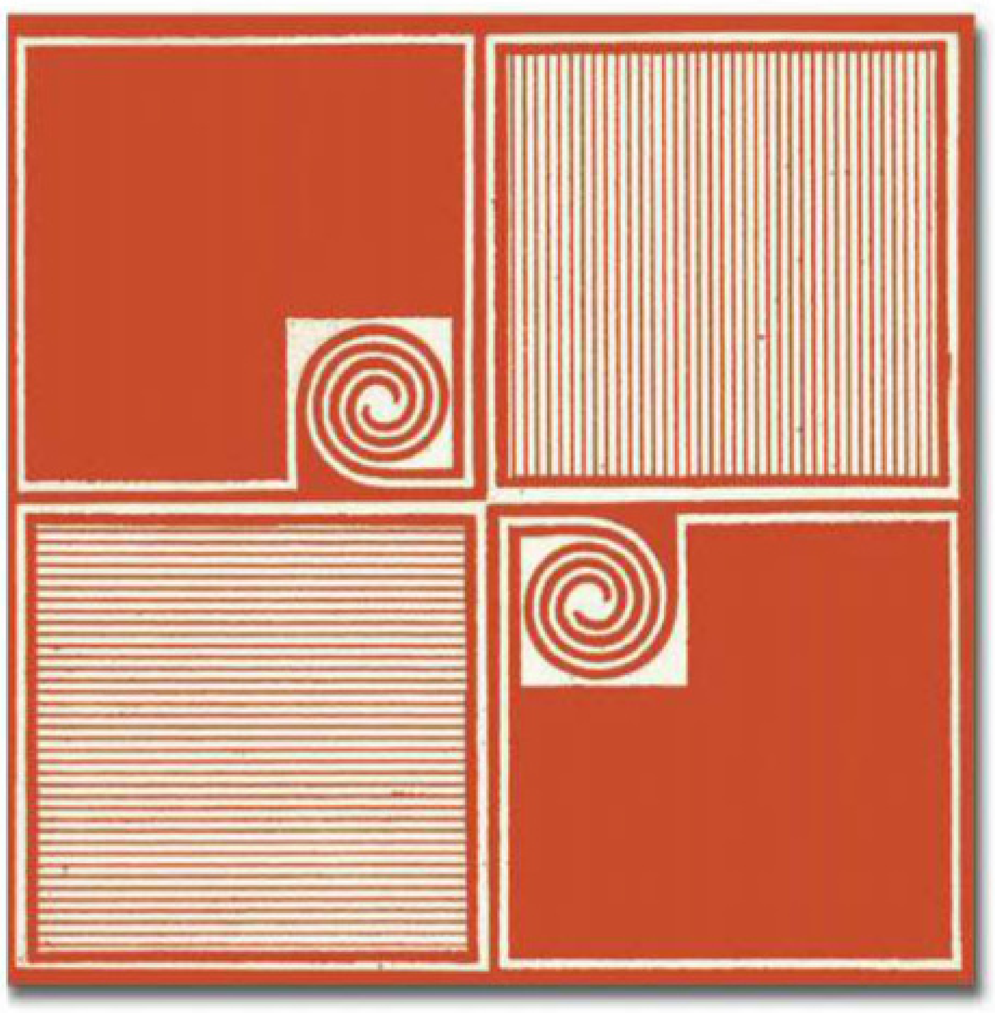
L'EXCESSIVE VINYL SESSION

Philippe Manœuvre & Joe sonnent les platines

L'EXCESsive VINYL SESSION

ouifm.fr

Rock'n'roll au cœur brisé



Allah-Las

"WORSHIP THE SUN"

INNOVATIVE LEISURE/ BECAUSE

Beach Boys, Byrds, Love, Dennis Wilson, Harry Nilsson, Jack Nitzsche, Neil Young, The Association, Fleetwood Mac, Curt Boettcher... Les gens sensibles le savent bien : Los Angeles n'a pas hébergé que des skateurs en pantacourts ou des metalleux avides de sexe et de laque. L'âme de la ville est mélancolique. Elle est dans le *fog*, les soirées décadentes de Laurel Canyon, l'horizontalité fascinante, l'architecture mexicano-bordélique, le *Pacific Ocean blues* et toutes les fantasmagories évoquées par les artistes cités ci-dessus. Pas un hasard si une ribambelle de bons groupes ont émergé de l'underground californien ces récentes années. Réunis depuis 2008, les Allah-Las sont probablement les quatre branleurs les plus attachants de la région. Des types qui auraient pu continuer de taquiner la vague ou rêvasser sur le sable mais qui ont décidé de se mettre au boulot pour boucler voici deux ans un ravissant premier album. Du garage rock, mais teinté de tristesse, car conçu par un groupe dont tous les membres traversaient alors une rupture sentimentale douloureuse. Miles Michaud et ses trois amis ont choisi leur moment pour revenir. Un été déclinant propice à ces nouvelles chansons. L'humeur y est similaire, et les Allah-Las sont restés quoi qu'on en dise des garçons aux goûts résolument classiques. Ouverts à tous les styles dans la vie, mais n'utilisant dans les faits que du matériel très sixties. Nick Waterhouse, à nouveau présent à la production, ne fait qu'accentuer ce pli. Le débat sur le conservatisme éventuel de ce genre de groupe devient d'ailleurs caduque dès l'introduction : "De Vida Voz", amorce on ne peut plus élégante et délicate, avec chœurs, guitares et maracas. Mixée quasiment sans batterie, comme un morceau de "Forever Changes". Dès "Had It All", l'arme secrète des Allah-Las fait son entrée : la guitare 12-cordes ! En l'occurrence une vieille Murph Squire dont Pedrum Siadatian se sert avec agilité et beaucoup de reverb. On maîtrise ici un art de la chanson simple, et donc beaucoup plus compliqué à réaliser qu'il n'y paraît. Avec une palette d'accords réduite mais beaucoup de cœur, les 14 titres touchent tous au but. Du rock'n'roll au cœur brisé, sentimental et idéaliste, mais jamais doucereux. Intemporel. De temps à autre, les Californiens s'énervent un brin, sortent la fuzz au germanium ou accélèrent un tantinet le tempo : "501-415", "Follow You Down" ou l'instrumental "No Werewolf", en réalité repris aux Frantics. La chanson-titre est la plus contemplative et rêveuse du lot, elle arrive après un autre morceau sans paroles, "Yemeni Jade" où tintinnabule un vibraphone raffiné. "Better Than Mine", enlevée et pleine de slide, prouve que nos héros du jour savent aussi rendre hommage aux Byrds de l'époque country. Curieusement, le morceau le plus énergique, "Every Girl", est placé en toute fin d'album, nous extirpant d'une rêverie où l'envie nous prendrait presque de vivre en espadrilles et de faire du feu sur la plage. C'est dire si ces Allah-Las ont du talent.

✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Disques pop rock

Tweedy

"Sukierae"

DBPM/ ANTI

Après plus de vingt ans à s'illustrer dans Uncle Tupelo ou dans Wilco, après une décennie entouré des cinq mêmes musiciens, un album solo où Jeff Tweedy joue de presque tout n'est pas une proposition très différente que de vouloir faire du vélo quand on a une Ferrari au garage. Wilco est certes toujours aussi dévoué à son leader, et balance un jeu somptueux dans presque n'importe quel répertoire mais, comme la seconde moitié de "Wilco (The Album)" l'avait montré, cela peut aussi masquer que la compo de départ est correcte sans plus. Et c'est peut-être ça que cherche Jeff Tweedy sur "Sukierae" : monter tout seul au charbon sans le renfort d'un groupe de luxe, jouer de tous les instruments, hormis la batterie confiée à son fils

Spencer, 18 ans. Une bonne partie des titres du disque ne choquerait pas dans le répertoire de Wilco : Jeff Tweedy ne cherche pas non plus à réinventer son style, entre folk gracieux, country épurée et cavalcades plus électriques. Mais le son, par la force des choses, est plus ramassé et direct, recentré autour des riffs de Jeff et de la batterie de Tweedy junior (déjà entendue sur le dernier Mavis Staples). Ce qui aurait pu être une simple suite de maquettes évolue alors en une série d'esquisses explorant une veine plus autobiographique et intime. Il faut donc piocher dans les 20 morceaux de cette collection de titres souvent brefs où père et fils conversent musicalement — pas étonnant que "Summer Noon" ait atterri sur la BO de "Boyhood" — pour trouver quelques joyaux comme "Slow Love" qui sont la raison d'être
de ce projet parallèle dans lequel Jeff Tweedy s'exprime avec la certitude que le résultat sera à 100 % le produit de son ADN. ✪✪✪

FRANCOIS KAHN

The Growlers

"Chinese Fountain"

FAT CAT/ DIFFER-ANT

On apprécie beaucoup les Growlers, quintette de jeunes Californiens pratiquant une musique indolente au charme fou — autoproclamée *beach goth* — associant des guitares surf à un crooner moustachu débitant des textes toujours ciselés, pince-sans-rire, d'une voix traînante, contemplative. On n'imaginait pas vraiment ces fieffés coquins, adeptes de l'autoproduction et des pochettes gluantes, percer au-delà d'un cercle confidentiel. C'est, paradoxalement, grâce à la publicité occasionnée par le refus de la sortie d'un long format enregistré avec Dan Auerbach que les Growlers semblent avoir changé de statut, ce qui leur a permis d'affûter une technique encore approximative au cours de rocambolesques tournées. Ce nouvel opus vient confirmer la tendance : nos dégingandés chevelus font un pas de plus vers un son radiomical, à l'instar de White Fence, en abandonnant leur matériel de fortune pour un vrai studio. Mais outre un rendu plus clair, ce cinquième opus risque d'en surprendre plus d'un par son éclectisme musical et ses œillades au grand public. Deux caractéristiques bien perceptibles sur une première moitié de disque placée sous l'influence des Clash, fort convaincante, qui propose un riff martelé façon "London Calling"

("Big Toe"), deux potentiels tubes (la discoïde chanson-titre et l'irrésistible "Good Advice") ou des sonorités jamaïcaines ("Dull Boy", "Going Gets Tough"). Plus alanguie et moins immédiate, la suite s'essouffle un rien, malgré l'excellente et mélancolique "Purgatory Drive". Disque charnière, ce "Chinese Fountain" devrait sans doute ouvrir à nos chers *Ronchonneurs* une voie vers un possible succès populaire, tel "Attack & Release" en son temps pour les Black Keys. ✪✪✪ 1/2

JONATHAN WITT

Tricky

"Adrian Thaws"

FALSE IDOLS/ !K7/ LA BALEINE

"Vous ne me connaissez pas vraiment." C'est avec cette lapidaire formule que Tricky, le kid de Bristol qui fit ses débuts au sein du collectif Massive Attack, justifie l'utilisation de son nom de naissance comme titre de son nouvel album. Toujours du point de vue de son auteur, "Adrian Thaws" est un disque *"club hip-hop"*. Pourtant, il est évident dès les premières mesures de "Sun Down", chanté par Tirzah, qu'on est très loin d'une musique formatée pour le dancefloor. L'idée que se fait Tricky de la musique des clubs n'est pas celle de David Guetta. Même si "Nicotine Love" est présenté comme un titre house, avec des séquences de basse électroniques évoquant "I Feel Love" de Donna Summer et Giorgio Moroder, on reste dans une ambiance particulière.

L'Italo-Irlandaise Francesca Belmonte y ajoute des voix éthérées d'une indicible noirceur. Présente sur quatre chansons, Francesca est la principale muse de Tricky sur cet album très féminin où interviennent également Nneka ("Keep Me In Your Shake"), Bella Gotti ("Gangster Chronicles" qui recycle un sample utilisé par Massive Attack, et "Why Don't You") et Blue Daisy ("My Palestine Girl"). Le rap acide de Bella Gotti contraste avec celui de Mykki Blanco sur "Lonnie Listen", un des meilleurs titres de l'album. Les basses vibrent, les échos sur les voix répondent aux glissements synthétiques des claviers. L'écoute à haut volume est recommandée pour ce disque de blues contemporain, enregistré dans le home studio de Tricky à Londres où il est retourné vivre après avoir erré entre New York, Los Angeles et Paris. "Adrian Thaws" est beau comme un diamant non taillé. Un album unique nourri à la douleur de son concepteur. ✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Lenny Kravitz

"Strut"

ROXIE/ KOBALT

Alors que d'autres, bien moins doués et inspirés, peinent à renaître de leurs cendres une ou deux fois par vie, Lenny Kravitz, depuis le commencement de sa carrière, ressurgit régulièrement de ses braises. Amoureux d'un son qu'il a réussi à faire passer pour le sien au bout de dix albums plus ou moins excitants mais jamais médiocres, ce faiseur en chef ne s'absente jamais assez longtemps pour qu'on l'oublie. Il n'est pas du genre à se reposer sur des lauriers qui, à chaque tournée, se greffent à sa couronne. Pété de thunes et pas avare de son talent — on l'a récemment vu faire l'acteur...— il préfère, aux ors et aux honneurs, la chaleur vintage de son studio, une sorte de caverne d'Ali Baba dans laquelle il a entassé tout l'équipement nécessaire à l'élaboration de chansons qui claquent comme en 1973. Cette fois encore, tel Prince à la grande époque, Kravitz les a enregistrées pratiquement seul. Afin de conférer une dimension radiophonique (et un brin années 80) à "The Chamber", "Dirty White Boots" ou "She's A Beast", brossées dans le sens d'un rock'n'soul sans fioritures par des guitares qui ne doivent rien de leur fureur cosmique à un quelconque plug-in — chez Lenny, tout se fait à l'ampli — il a missionné Bob Clearmountain. Mixeur pour stars (Springsteen, Bowie, Ferry...), ce dernier

n'a jamais renié ses débuts avec les Dead Boys de Stiv Bators, et le son de "Strut", gros sans être visqueux, se ressent de son savoir-faire. Capable de faire danser ("Sex", "New York City") et aussi craquer les filles (les ballades "She's A Beast" et "I Never Want To Let You Down"), Lenny n'a pas son pareil pour rendre hommage (ici, "Ooo Baby Baby" est empruntée aux Miracles). Depuis vingt-cinq ans, c'est d'ailleurs sa principale occupation. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Marianne Faithfull

"Give My Love To London"

NAIVE

"Give my love to London" : les premiers mots de Marianne sont également le titre de sa première chanson et de son nouvel album, un disque plutôt concis (39 minutes) produit par Rob Ellis et Dimitri Tikovoi et mixé par Flood. Le casting est très haut de gamme : une chanson de Roger Waters ("Sparrows Will Sing"), une autre d'Anna Calvi ("Falling Back") et deux de Nick Cave ("Late Victorian Holocaust" et "Deep Water"). Deux reprises s'ajoutent aux neuf titres originaux, "Going Home" de Leonard Cohen et "The Price Of Love" des Everly Brothers. L'ambiance est plutôt spontanée, avec des chansons qui se terminent en brouhaha noisy et d'autres qui démarrent avec des *"one, two, three, four"* très live.

Non fumeuse depuis quelques mois, Lady Marianne a du coup une voix plus claire que celle de ses années d'excès divers, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une vision assez sombre de l'humanité sur "Mother Wolf", où elle tire ce sombre constat : *"Tu traites tes chiens mieux que l'on se traite entre nous"*. Les guitares crépusculaires d'Adrian *Portishead* Utley sont un des atouts de cet album évidemment londonien (l'enregistrement a eu lieu dans le quartier de Kilburn cher à Ian Dury). Si l'intro de "Sparrows Will Sing" fait penser au "Let's Dance" de David Bowie, ce n'est pourtant pas le rythme qui caractérise les chansons de ce disque marquant les cinquante ans de carrière de celle qui débuta avec "As Tears Go By" à l'âge de 17 ans. Entre rock et chanson, avec un peu de nostalgie et un zeste de modernisme, cette déclaration d'amour à une ville dans laquelle Marianne affirme qu'il lui est impossible de vivre est à la hauteur du mythe qui entoure son auteur. ✪✪✪

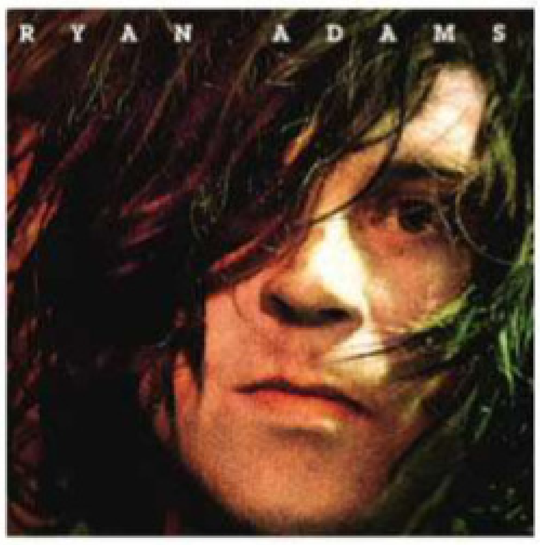
OLIVIER CACHIN

Ryan Adams

"Ryan Adams"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Trois ans après le succès critique et commercial de l'album "Ashes & Fire", le chanteur revient avec un album plus rock, de facture classique. On ne change pas une équipe qui gagne. Le légendaire producteur Glyn Johns est encore derrière la console, avec son fils Ethan à la guitare, Jeremy Stacey à la batterie, et le non moins légendaire Don Was à la basse. Le son nerveux mais charnu est purement américain dans le sens Tom Petty du terme. On ne s'embarrasse pas de fioritures synthétiques ou numériques, les guitares sonnent comme des guitares. Et Glyn Johns sait comment s'y prendre pour enregistrer une six-cordes ! Dès le morceau d'ouverture et premier single, "Gimme Something Good", l'orgue de Benmont Tench reste juste assez discret et très seventies. On pense à Fleetwood Mac pour les chœurs sur "I'm Not Safe". La batterie reste souvent minimaliste, toujours simple mais efficace. Sur le *springsteenien* "I Just Might", seuls les toms appuient les temps. La tension mélancolique de la meilleure chanson du disque, l'excellente "Kim", vient de l'absence de charleston et de cette caisse claire martelée comme une horloge. Le côté lent et inquiétant de "Shadows" en fait une autre grande réussite de l'opus. La réverbération de



l'ampli et le crunch naturel de la guitare sont absolument magnifiques. Si rien n'est renversant d'originalité ici, les chansons sont bonnes et arrangées avec classe et sobriété. On regrette un peu l'étrangeté dans l'écriture du Ryan Adams de "Love Is Hell", il y a déjà dix ans. C'est un album traditionnaliste qui, d'une certaine façon, rend hommage au rock américain, comme une majeure partie de la discographie de l'artiste. ✪✪✪

BRIAG MARUANI

Joel Gion

"Apple Bonkers"

THE COMMITTEE TO KEEP MUSIC EVIL/ DEAD BEES

Connu et apprécié des fans du Brian Jonestown Massacre, Joel Gion exerce une des professions les plus curieuses du rock'n'roll : celle de *mascotte percussionniste*, activité exercée selon nos estimations par deux personnes dans le monde : lui-même et Bez des Happy Mondays. L'avantage quand on fait l'idiot sur scène depuis des lustres et qu'on se contente de tâter (très bien d'ailleurs) du tambourin et des maracas, c'est que personne ne se doute qu'on possède la moindre sorte de talent. Certains se souviennent des plaisants Dilettantes que l'homme aux rouflaquettes avait fondés il y a quelque temps, les autres seront ravis de découvrir que Gion est un homme de goût et un compositeur de valeur. C'est un plaisir, l'album honore les

promesses qu'on ne lui demandait même pas de tenir. Trop jovial pour donner dans le psychédélisme plombé que pratiquent pas mal de ses amis, Joel fait de la pop, sixties, mélodieuse et cool. Et chante, hum, avec application. L'ancien vendeur d'Amoeba s'est gratté la tête pour faire de belles choses : un hommage primitif aux Byrds ("Smile"), des rengaines entêtantes ("Hairy Flowers", "Two Daisies") ou un morceau comme les Warlocks n'en pondent plus ("Radio Silence"). Comble du bonheur, Rob Campanella du BJM a royalement produit la chose, et quelques têtes connues (le batteur Dan Allaire, Pete Holmström des Dandy Warhols) viennent jouer les accompagnateurs de luxe. N'est qu'à voir l'affiche des *Psych fest* qui fleurissent partout : cette scène se prend beaucoup trop au sérieux. On préfère nettement Joel Gion, ses bonnes chansons et ses messages clairs : "Don't Let The Fuckers Bring You Down". On ne saurait dire mieux. ✪✪✪

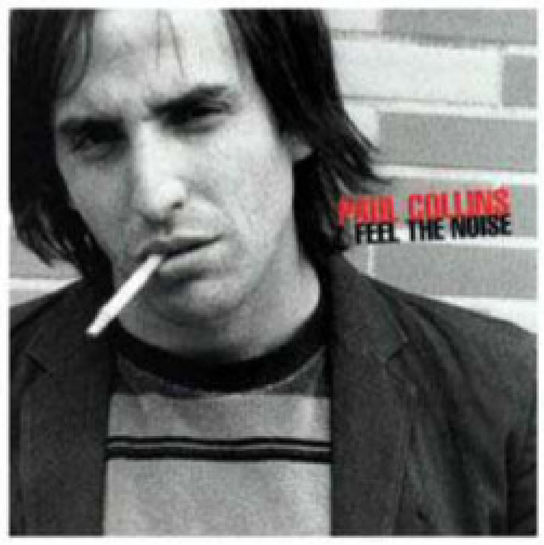
BASILE FARKAS

Paul Collins

"Feel The Noise"

ALIVE/ DIFFER-ANT

En s'inspirant du british beat et des girl groups, les Nerves de Paul Collins, Jack Lee et Peter Case ont revitalisé à coups de riffs saignant la route tracée par Lennon-McCartney, leur "Hanging On The Telephone" fut popularisé par Blondie. Paul Collins reprend ici du service. Signe de qualité, l'album "Feel The Noise" est sorti sur Alive, label satellite de Bomp! du regretté Greg Shaw, le plus grand activiste power pop que la terre ait connu. Dès la première chanson de l'album, Collins annonce la couleur : *"J'étais là il y a longtemps/ J'écoutais les gens qui n'arrêtaient pas/ Tout le monde disait que le rock and roll était mort/ Je ne comprenais rien à ce qu'ils disaient/ Alors je m'en suis libéré et j'ai dit : yeah, yeah/ J'ai dit que maintenant j'allais laisser ma guitare parler pour moi."* La pochette de "Feel The Noise" présente un Collins jeune, la clope au bec. Le symbole est clair. Il est vrai que les 12 titres de cet album sont une vraie fontaine de jouvence. Les lyrics, quant à eux, par leur charmante naïveté, se marient à la perfection avec des mélodies imparables qui, bien qu'elles viennent parfois chercher du côté de Buddy Holly ("Baby I'm In Love With You") et même des Fab Four ("Don't Know How To Treat A Lady"), ne sont en aucun cas dérivatives mais bien du Paul Collins pur jus.



Cerise sur le gâteau : la reprise du "Reach Out I'll Be There" des Four Tops qui prouve que notre dieu de la power pop est également à l'aise dans le groove. Le titre "Can't Get You Off My Mind" dit vrai, l'amour et le rock and roll sont un bon remède au cynisme ambiant. Merci Paul ! ✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Disques pop rock

Electric Wizard

"Time To Die"

WITCHFINDER/ REPLICA

Tête d'affiche de la scène de la Valley cette année au Hellfest, Electric Wizard vit actuellement un second âge d'or. Après vingt ans d'une carrière durant laquelle il a posé (avec des albums tels que "Dopethrone" en 2000) les bases du doom (ce rock lourd et lancinant aux confins du metal, dérivé de l'imagerie et du son de Black Sabbath), le groupe anglais était attendu au tournant pour son nouvel album. Depuis "Witchcult Today" en 2007, Electric Wizard a changé d'approche, s'écartant des ambiances suffocantes qui avaient fait sa réputation de *groupe le plus lourd de l'univers* pour s'orienter vers un rock stoner plus psychédélique mais tout aussi étiré et menaçant. Conséquence directe de la décision prise de remonter le temps et de ne désormais enregistrer

que sur du matériel vintage. Comme ses deux prédécesseurs, "Time To Die" a été enregistré à Londres aux studios Toe Rag et propose un voyage fantasmé dans le rock heavy des années 70. Le groupe a une fois de plus changé de personnel (avec notamment le retour momentané du batteur Mark Greening) mais Liz Buckingham et Jus Oborn mènent toujours la barque, le long du Styx, semble-t-il, car "Time To Die" est marqué par l'image du diable et de la Mort. L'album s'ouvre sur une lente procession funèbre ("Incense For The Damned") où les guitares venimeuses occupent la partie la plus basse du spectre auditif humain. Dense et ténébreux, "Time To Die" voit le groupe développer ses horizons infernaux dix minutes durant ("Lucifer's Slave", "We Love The Dead", "I Am Nothing") et appuyer ses riffs lourds jusqu'à l'étourdissement. Voici un chef-d'œuvre de noirceur (et un nouveau sommet dans la discographie d'Electric Wizard). ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Pere Ubu

"Carnival Of Souls"

FIRE

En quelque quarante ans de carrière, le gang de Cleveland n'aura eu de cesse d'expérimenter dans les directions musicales les plus tordues qui soient. Cette fois-ci, Pere Ubu risque encore de surprendre tant ce nouvel album sonne rock avec tempos binaires, guitares hurlantes et tout et tout. Bref, du pur bonheur pour toutes les oreilles des rockers qui vivent plus la musique qu'ils ne l'intellectualisent. Faut pas rêver non plus, "Carnival Of Souls" reste du Pere Ubu, mais l'ensemble est tout de même bien plus accessible que les dernières productions du groupe. Rien que pour cette mise à niveau avec le commun des mortels, cet album sera l'accessoire indispensable de tous les énervés qui souhaitent réaliser une rentrée des classes irréprochable. Seul bémol, les douze minutes de "Brother Ray" qui ponctue la bestiole en rappelant ô combien certains aspects de Pere Ubu peuvent être difficiles d'accès. Pour le reste, de "Golden Surf II" à "Irene", ce sont huit titres en béton armé livrés chacun avec un univers sonore garanti jamais écouté auparavant. David Thomas étant un personnage pratique, il a pris soin d'écrire "Gogs - The Making Of Carnival Of Souls" *(http://www.ubuprojex.com)*, un livre riche en renseignements susceptibles d'éclairer les lanternes

de toutes les personnes qui pourraient encore se poser des questions après écoute de l'engin. Le lecteur y apprendra, entres autres, que le chanteur explique les économies de mots réalisées dans ses textes par le fait qu'il ne se considère pas du tout comme un poète mais plutôt comme un journaliste livrant des informations au public. Au moins, personne ne pourra lui reprocher de se la péter avec sa plume. ✪✪✪✪

GEANT VERT

King Tuff

"Black Moon Spell"

SUBPOP/PIAS

Jadis guitariste des stoners de Witch (où Jay Mascis tenait la batterie), Kyle Thomas est devenu, en deux albums versés dans la power pop excentrique et le psychédélisme enfumé, un des artistes les plus en vue de la scène garage américaine. Pour le troisième tome de ses aventures discographiques sous le nom de King Tuff, Thomas s'est entouré du fidèle groupe de moustachus qui l'accompagne sur scène et de son ami Bobby Harlow (The Go) à la production. Fait rare, Thomas a conçu son album dans le Studio B que Harlow était en train de bâtir à Los Angeles. Tandis que les murs étaient tapissés et les plafonds isolés, Thomas a écrit la quinzaine de chansons de "Black Moon Spell" avant de les enregistrer une fois le studio achevé.

Empli d'expérimentations soniques étranges (les bandes inversées et les voix trafiquées de "Black Holes In Stereo", les effets lo-fi de "Radiation"), l'album porte les traces des longues nuits passées à expérimenter sur les machines vintage qui s'amassaient petit à petit dans les lieux. Manifestement conçu au milieu de volutes de marijuana (médicinale sans doute), "Black Moon Spell" porte en lui les obsessions de son auteur pour le glam-rock et l'occulte. L'album regorge ainsi de chansons aux inflexions *bolaniennes* et aux textes mystiques ("Magic River", "Rainbows Run" et ce "Black Moon Spell" avec Ty Segall aux fûts) et s'achève même sur une ballade digne du Steve Harley de "Tumbling Down" ("Staircase Of Diamond"). Il contient surtout une demi-douzaine de petits tubes narquois finement ciselés, à mi-chemin entre punk et pop bubblegum ("Sick Mind", "Headbanger", "Beautiful Thing"), qui portent la marque de fabrique de leur auteur, plus en forme que jamais. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Flip Grater

"Pigalle"

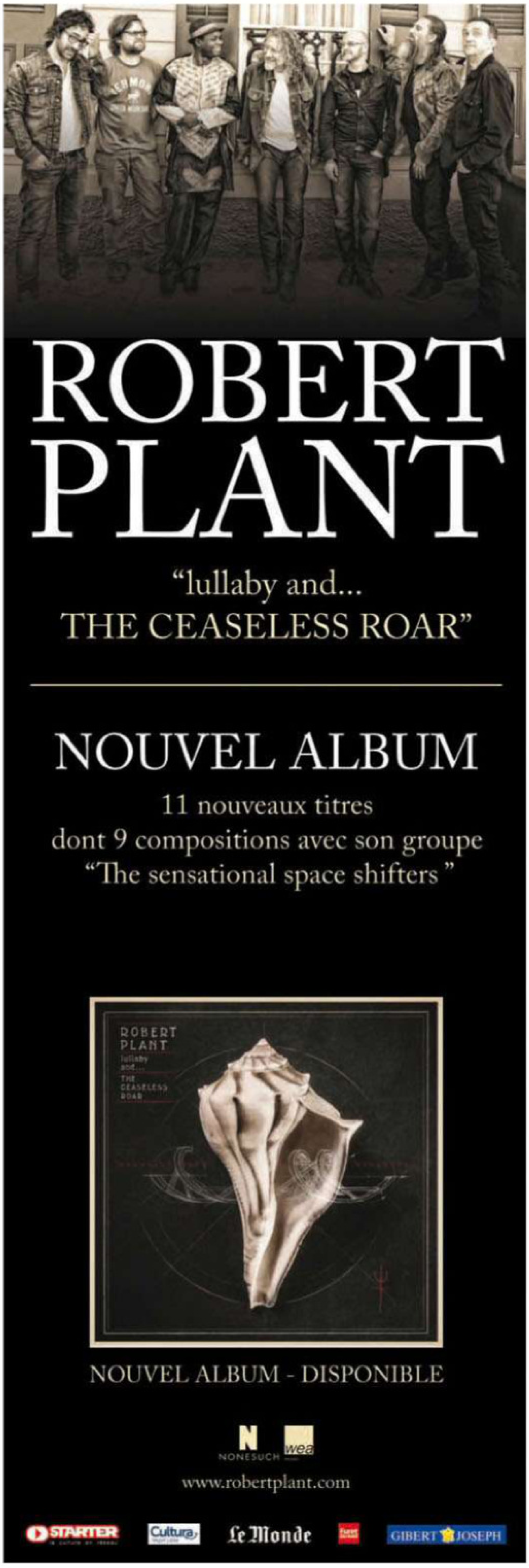
VICIOUS CIRCLE

Sans même la connaître, on est convaincu que Flip Grater (née Clare Grater, ce qui est encore plus joli) est quelqu'un qui doit rigoler dans la vie. Après tout, on parle d'une artiste néo-zélandaise qui a déclaré, à propos de son *"installation"* en France : *"Pourquoi rester une musicienne pauvre chez moi alors que je pourrais crever la dalle à Paris ? Au moins, ça a un côté romantique !"* Mais voilà, aussi réussi soit-il, "Pigalle", le quatrième albumde la chanteuse ne respire pas exactement la joie de vivre. Oh, on sait que c'est la mode et encore plus au pays de Keren Ann où, pour amadouer, la mélancolie et l'air grave semblent faire merveille. Mais justement, on n'ignore pas non plus que, quelque part et malgré les apparences, c'est peu la facilité.

Et pourtant les talents d'auteur ("Marry Me"), chanteuse ("Justin Was A Junkie") et mélodiste ("The Quit") de Flip Grater sont indéniables, et les onze chansons de "Pigalle" le tirent vers le haut du panier folk d'aujourd'hui. Correctement produit par Maxime Delpierre (en mode *garden sale*, on pense à Tom Waits, entre autres brocanteurs de son, notamment sur "Hyde And Seek"), l'album n'échappe à la torpeur du mode (principalement) mineur que grâce aux vers timbrés de Flip Grater qui, tels des petites lucioles,

en éclairent les recoins sombres et indiquent la surface, plus respirable. Au diable de "To The Devil", en duo avec Nicolas Ker de Poni Hoax et qui conclut l'album sur sa touche la plus grave, on préfère, de très loin, celui de "Diggin' For The Devil", pas fondamentalement plus gaie, mais dont le tempo, un brin plus frétillant, et les guitares, même ronceuses, stimulent tous les sens et redonnent espoir. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY



Disques classic rock

Joe Bonamassa

"Different Shades Of Blue"

PROVOGUE

Joe Bonamassa est l'archétype du musicien plus intéressé par ce qui sort de son ampli que par le résultat de ses ventes de disques. Avec lui, la musique passera toujours avant la carrière même si, contrairement à ce que pourraient sous-entendre ces lignes, il est plutôt bien connu par tous les amateurs de musique significative du monde entier. Pour faire court, chaque album de Bonamassa veut dire quelque chose et l'homme ne perd pas son temps à enregistrer autre chose que de la musique qui lui plaît. Une fois qu'on sait cela, la filiation avec les grands du blues ne peut être remise en cause. Après un instrumental d'intro qui sert surtout à annoncer la couleur extrêmement colorée de la guitare, les choses sérieuses commencent avec le très

zepellinien "Oh Beautiful !" dont la profondeur du son atteint un niveau incroyable aussitôt dépassé à quarante kilomètres/ heure dans la montée du Tourmalet par la chanson suivante "Love Ain't A Love Song". Là, les amateurs de gros sons blues-rock vintage apprécieront la souffrance des boomers tant la dynamique du disque est monstrueuse. Après, ce n'est qu'une question de solidité de la chaîne stéréo : si les enceintes n'ont pas explosé, l'auditeur aura la chance de découvrir toute une série de chansons dans la veine du mur du son originel. Chaque note est appuyée avec la délicatesse d'un marteau-pilon chirurgicalement manié par une horde de fous furieux qui ne doivent pas connaître la selle quand ils montent un mustang. Pour résumer, quand on écoute un titre comme "I Gave Up Everything for You", c'est très exactement ce que le peuple veut entendre et tout les autres disques du monde enregistrés différemment serviront à équilibrer les tables bancales. ✪✪✪✪

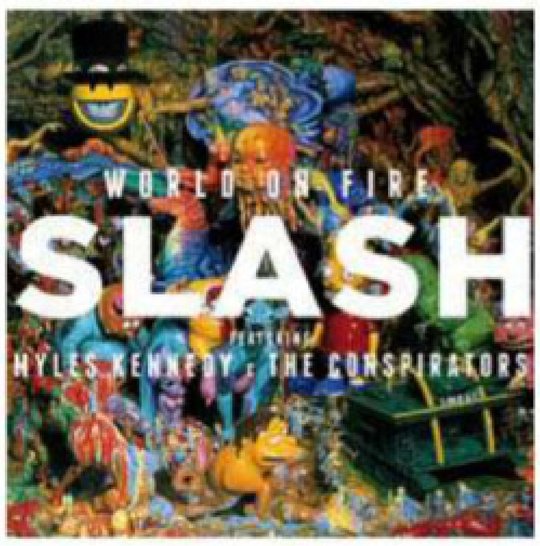
GEANT VERT

Slash

"World On Fire"

ROADRUNNER/ WARNER

Aussi purement rock'n'roll et impressionnant "World On Fire" soit-il en apparence, il lui manque indéniablement *ce* quelque chose : sans doute regrette-t-on toujours la vive dangerosité de Guns N'Roses, voire l'authenticité râpeuse des Velvet Revolver — dont on oublie cependant toute suite potentielle, le guitariste ayant l'air de s'éclater, en toute liberté et sérénité avec son projet solo : l'alliance Slash/ Myles Kennedy, chanteur d'Alter Bridge un peu *trop* parfait, doublée des fidèles Conspirators, s'avère dorénavant un groupe établi, solide et fort prolifique. Si les fans sont gâtés avec ces quelque dix-sept titres (!), seules deux simples faces auraient certainement permis à Slash d'emporter, en toute humilité, un nouveau chef-d'œuvre dans son Walhalla : en voulant à tout prix marier perfection et générosité, on perd l'urgence, l'excitation et, surtout, l'envie fébrile de remettre sur *play*... mais la composition lui étant si aisément naturelle, il enchaîne ainsi les albums, prétextes à repartir inlassablement en tournée. Forcément très varié (les ballades épiques, homériques même, telles la splendide "Battleground" ou "The Unholy"), surtout gourmand en brûlots rock immédiats ("World On Fire", "Wicked Stone", "Avalon") et, si le mordant de sa Les Paul reste de toute



façon un régal, ce troisième opus s'avère hélas bien trop lisse et sans hits majeurs (hormis ce terrible "30 Years To Life" aux vagues relents de "Paradise City") puisque, malgré nous, la comparaison avec l'inoubliable "Appetite For Destruction", il y a déjà 27 ans, demeure toujours inévitable. ✪✪✪

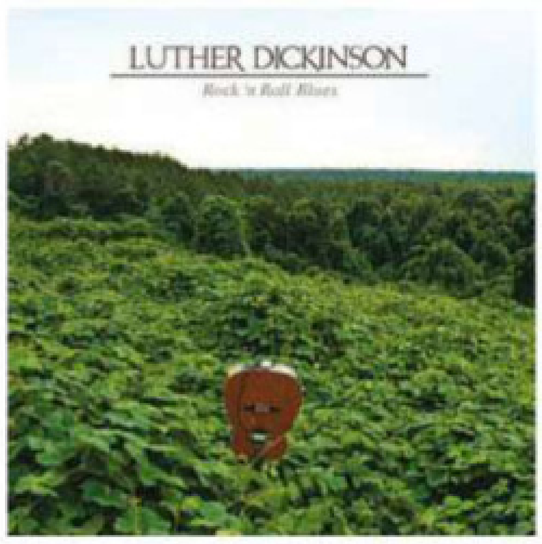
JEAN-CHARLES DESGROUX

Luther Dickinson

"Rock'n'Roll Blues"

NEW WEST

Luther Dickinson est une figure d'autant plus intéressante du rock roots qu'il s'avère insaisissable. Presque vingt ans, certes, que le fils de Jim Dickinson entretient la flamme blues-rock avec les North Mississippi All Stars, aux côtés de son frère Cody, mais en multipliant groupes parallèles (The South Memphis String Band, The Wandering...), projets personnels et piges pour John Hiatt ou les Black Crowes. "Rock'n'Roll Blues" est son deuxième album solo et une forme de méditation sur deux décennies menées tambour battant, à courir d'une aube blafarde à l'autre pour rejoindre le prochain gig. *"Merci à Dieu pour cette malédiction"*, écrit-il dans les notes de pochette. "Bar Band" relate donc des déboires avec les gérants de club



ou les flics, "Vandalize" revisite avec une énergie primale son adolescence punk dans le Deep South, "Karmic Debt" efface, avec une jolie douceur, son ardoise envers son épouse pour avoir tout enduré. Tout l'art de Dickinson tient dans sa connaissance des racines de la musique américaine et son approche brute de décoffrage, dépourvue de toute afféterie. Il pourrait, calculateur, capitaliser sur ses talents de guitariste (d'une grande finesse à la slide) et mettre le cap sur le classic rock. Il dégoupille au contraire un album acoustique tout en nerfs et en effervescence rythmique (deux batteries, une contrebasse), d'obédience country-blues, dont un titre, superbe, avec tambour et fife (ancestrale forme de blues). La voix est rêche, ne cherche pas à faire joli, pas plus que les mélodies. Le bilan d'un homme intègre, allergique aux artifices, et probablement déjà en route vers la prochaine étape. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Leonard Cohen

"Popular Problems"

SONY

Rob Stringer, le patron de Columbia, un ex-fan de punk rock qui considère que l'avenir potentiel de l'industrie du disque passe par les émissions de télécrochet (méfiance donc), est décidément un sacré rigolo. Selon lui, avec ce treizième album studio depuis 1967, Leonard Cohen aurait *"une nouvelle fois, repoussé les limites"*. Sincèrement, le seul truc qui a été repoussé, c'est le volume de l'instrumentation derrière la voix de Cohen, qui n'a jamais recouvert quoi que ce soit, mais qui depuis "Ten New Songs" en 2001 fricote tellement avec les infrabasses que bientôt, seules les baleines l'entendront. Ici, de révolution, il n'y a point. Produites au ras des pâquerettes par Pat Leonard, tâcheron célèbre pour sa connivence avec Madonna, les neuf chansons proposées ici permettent surtout de vérifier que Cohen, à quatre-vingts ans, décrit toujours aussi bien les petites misères. Derrière sa voix qui débite, dans le souffle rauque, des vers assez maussades — il pousse un peu plus sur "Did I Ever Love You", mais sonne comme Tom Waits — heureusement éclairés de jolis cœurs ("Slow"), l'arrangement est frugal (ces cuivres, dans "Almost Like The Blues", c'est du synthé ?). Somme toute, cela convient bien à la situation. "Popular Problems",

que Leonard Cohen n'entend pas défendre sur scène dans l'immédiat (au moins, il a prévenu) s'inscrit dans la logique d'un vieux grigou qui fait exactement ce que ses amateurs attendent de lui, et joue cartes sur table. On se souvient que son retour en live de 2008, qui de son propre aveu était surtout destiné à le renflouer, avait été pris pour un miracle par ses fans. Si ça se trouve, il en rigole encore. ✪✪

JEROME SOLIGNY

Ian McLagan & The Bump Band

"United States"

YEP ROCK

Avant d'établir ses pénates à Austin (Texas), McLagan officiait dans les Small Faces, un groupe qui a marqué le Swinging London comme Mike Tyson les mâchoires de ses adversaires. Une décennie plus tard, les Sex Pistols utiliseront pas moins de cinq chansons de ce combo le temps de se faire connaître. Depuis, McLagan a martyrisé son clavier aux côtés de Bob Dylan, Rolling Stones, Bruce Springsteen, Chuck Berry, New Barbarians, Joe Cocker et quelques autres tous aussi peu connus. Avec un tel emploi du temps, on peut s'estimer heureux quand l'artiste trouve le temps de faire un album solo. Avec "United States", l'auditeur potentiel se retrouve plongé dans un univers rétro avec un son

vintage qui fait du bien à l'oreille. Ce qui plaît dans ce disque, c'est la succession de clins d'œil musicaux qui parsèment les pistes à grands coups d'interventions de Wurlitzer, orgue Hammond et toutes les sortes de claviers utilisés par McLagan au long de ses nombreuses collaborations. Entièrement enregistré à Londres (et à l'ancienne) par Darwin Smith et Glyn Johns, "United States" avec sa dizaine de titres est une belle salve de hits parfaitement pensés où le pianiste utilise toutes les couleurs de sa palette avec une habileté qui devrait servir d'exemple pour tous les apprentis rockers. Si l'amateur d'ambiance cœur brisé veut tenter l'expérience de l'écoute de "He's Not For You" un jour de pluie et dans un pub, qu'il ne s'étonne pas si la bouteille y passe. Cet exemple est un peu à part car, quand on passe au rock et au blues, "All I Wanna Do", "Shalalala", "I'm Your Baby Now", "Pure Gold", ce sont tout simplement les chaises du pub qui volent joyeusement dans tous les sens. ✪✪✪✪

GEANT VERT

John Hiatt

"Terms Of My Surrender"

NEW WEST/ SOCADISC

Une machine à écrire délabrée et deux mains semblant se demander par quel bout l'attaquer. La pochette est trompeuse, quasiment ironique : John Hiatt n'a jamais connu le syndrome de la page blanche, c'est rien de l'écrire. Son compteur de chansons doit allègrement dépasser la barre du millier, reprises des centaines de fois, par des gens aussi différents que Bob Dylan, Iggy Pop ou... Paula Abdul. Après deux productions rock léchées, "Terms Of My Surrender" tranche dans le vif et creuse la veine d'un blues acoustique crépusculaire, avec ossatures de banjo, légers chœurs gospel et striures de slide électriques, signées Doug Lancio (de Ry Cooder à Luther Dickinson en passant par Sonny Landreth, Hiatt a toujours su s'entourer en la matière). Comme tout songwriter digne de ce nom, l'homme de l'Indiana, 62 ans, excelle dans l'amour poisseux, perdu, impossible, espéré : noirceur radicale ("Nothing I Love" et son florilège d'addictions délétères) ou romantisme pas mièvre ("Marlene"). Hiatt n'est pas non plus manchot en matière de conte social ("Nobody Knew His Name", beau comme du Springsteen sans pathos), son sarcasme tendre égale celui d'un Randy Newman ("Old People") tandis que ses blues d'outre-tombe évoquent un Tom Waits qui ne surjouerait pas son personnage

("Face Of God"). John Hiatt, surtout, est un très grand chanteur. Voix de grizzly mal léché, mais capable de toutes les nuances entre la douceur et la rage. Intarissable depuis une dizaine d'années, avec un album tous les dix-huit mois, Hiatt donne l'impression que tout cela est facile. Un homme au sommet de son art, en fait. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

The Vaselines

"V For Vaselines"

HIMMEDIA

Alors que la majorité des groupes qui se forment ne rêvent que de conquérir le monde, il en existe quelques-uns qui ne souhaitent pas rayonner plus loin que leur ville natale. C'est un peu le cas de The Vaselines qui n'a jamais essayé d'exploiter la formidable publicité que fut la fan attitude de Kurt Cobain qui popularisa ce groupe des environs de Glasgow dans tous les juke-box de la planète Terre. D'autres auraient sauté sur l'occasion, The Vaselines se séparèrent après un album et deux EP exceptionnels. Après un retour réussi en 2010 avec l'album "Sex With An X", les Ecossais enfoncent un autre clou dans le cercueil de la mode avec un nouvel opus directement influencé par les Ramones. Plus jusqu'au-boutiste dans l'envie de n'en faire qu'à leurs têtes,

les duettistes en chef Eugene Kelly et Frances McKee l'affichent, haut et clair, dès le premier titre "High Tide Low Tide". Dès les premières mesures, c'est le "Road To Ruin" de la feue bande de Forest Hills qui redémarre pour le plus grand plaisir des amateurs. Tout y est, guitares à fond la caisse et rythmique arrache-patates pour un résultat qui va droit à l'essentiel : du pop-rock bien trash qui fait plaisir à entendre par ces temps de sophistication audio qui semble la nouvelle norme du politiquement correct des commissaires du peuple généralement aux manettes. Sur un titre supposé calme comme "The Last LP", nombreux seront ceux à même d'apprécier la saturation des enceintes qui sert d'écrin à la mélodie. Au final, un excellent album inspiré par les années soixante-dix et en totale adéquation avec un groupe qui, récemment, chantait encore *"I hate the 80's"*. ✪✪✪✪

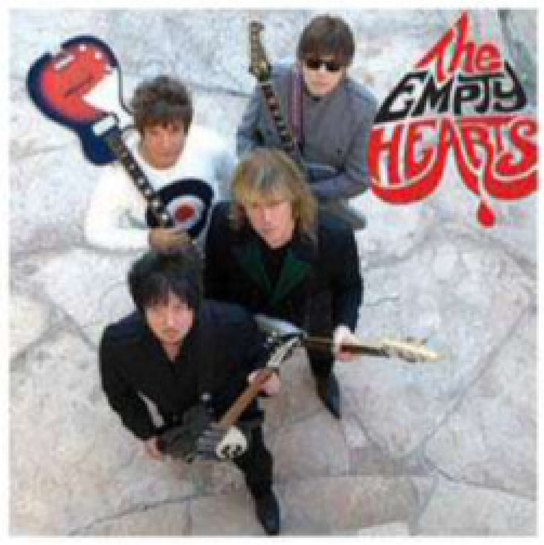
GEANT VERT

The Empty Hearts

"The Empty Hearts"

429 RECORDS

"*Ladies and gentlemen... The Empty Hearts !*" Avec un tel nom (offert par Little Steven), il serait facile d'imaginer Ed Sullivan introduisant un nouveau groupe à une foule en délire. Sauf que nous sommes en 2014, 50 ans après la *British Invasion*. Dans les années 60, The Empty Hearts n'étaient encore que des gamins. Aujourd'hui, nostalgique, Andy Babiuk, bassiste des défunts Chesterfield Kings, convainc ses vieux potes de le rejoindre pour revivre ces moments précieux avec lui. Avec Wally Palmar (chanteur des Romantics), Elliot Easton (guitariste des Cars) et Clem Burke (batteur de Blondie), ils se réunissent au Fab Gear Studio de Rochester dans l'Etat de New York et écrivent collectivement 12 titres originaux, tous enregistrés live en une ou deux prises, ajoutant quelques overdubs. A la production, Ed Stasium (Ramones, Talking Heads) emballe le tout en cinq jours. Le matériel, bien sûr, est vintage : guitares Vox Teardrop et Gretsch White Falcon, amplis Marshall et Vox. Arrive Ian McLagan (Rolling Stones, Small Faces) qui leur file un coup de main avec son orgue (vintage) Hammond B3. Les vétérans jouent la carte rétro à fond, du logo aux guitares sous acide. On se croirait au Fillmore East en 1969 ! Quelques écoutes



répétées sont nécessaires pour découvrir certaines perles cachées : "Fill An Empty Heart" aux guitares Shadows et harmonies America, le country "I Found You Again", "(I See) No Way Out" effrontément Who (période "Tommy"), "Perfect World", punk rock seventies bien déjanté et le jovial " Don't Want Your Love", single qui fera chanter les foules. Un disque rock'n'roll 100 % américain qui ne sera sans doute pas compris par la plus jeune génération. Un aller simple pour Memory Lane. Un vrai trip. ✪✪✪

DANNY BOY

Disques français

Arthur H

"Soleil Dedans"

MYSTIC RUMBA/ POLYDOR

Son nouvel album, conçu entre San Francisco et Montréal, confirme que Arthur H reste un véritable ovni de la chanson française et qu'il n'est pas prêt à rentrer dans les rangs du conformisme ambiant. L'ouverture sobre et lumineuse ("L'Autre Côté De La Lune") séduit par la complémentarité raffinée entre le piano et le chant — domaine dans lequel il a déjà fait ses preuves par le passé et confirme son savoir-faire — tout en surprenant avec la voix de tête des refrains, bien éloignée du timbre caverneux qui était devenu sa signature. Ce n'est pas une tentative isolée : par la suite de l'album, "Une Femme Qui Pleure", "Navigateur Solitaire" et "Le Territoire Du Cœur" explorent les mêmes territoires vocaux et jouent sur ces contrastes qui leur confèrent une

étrangeté attendrissante. Arthur H prouve une fois de plus qu'il n'aime pas emprunter des sentiers battus, ni se répéter et qu'il évolue dans une recherche permanente qui donne tout son intérêt à sa pop aventureuse, particulièrement bien mise en valeur par une cohorte de musiciens de choc. Tous ses essais ne sont pas aussi convaincants, certains passages à vide ("L'Aéroport De Los Angeles") sont sans doute le prix à payer pour une telle démarche et permettent d'autant plus d'apprécier les autres réussites évidentes : "Les Papous C'est Nous", guilleret et iconoclaste, "Oh Là-Haut !", déclaration d'amour portée par une verve pleine de peps, et surtout "La Caissière Du Super", litanie obsédante où l'option dance se met au service d'un hommage aux nouveaux prolétaires de la grande distribution et dont l'impact textuel et vocal aurait de quoi inspirer nombre de rockers en activité. ✪✪✪

H.M.

The Dø

"Shake Shook Shaken"

CINQ 7/ WAGRAM

Au mois de mai déjà, The Dø partait à la conquête des ondes avec "Keep Your Lips Sealed", premier extrait et titre d'ouverture de son troisième album. Et quelle entrée en matière ! Avec ses airs de chevauchée épique, sa mélodie entêtante et son rythme martial, ce single remettait tout à coup le duo franco-finlandais (qu'on avait certes un peu oublié depuis "Both Ways Opens Jaws" en 2011) sous les projecteurs. Sans toutefois s'emballer, restait à découvrir si "Shake Shook Shaken" allait être à la hauteur de ses promesses. Bonne nouvelle, il l'est. D'abord décontenancé par un virage électronique sans concession, on se laisse rapidement happer par ce minimalisme instrumental, qui n'en est pas moins riche et ne profite finalement que mieux à l'aura conquérante et fédératrice de ce disque. C'est bien simple, dès la fin de la première écoute, il n'y a que l'embarras du choix concernant le morceau susceptible d'envahir les méninges pour le restant de la journée. Le rageusement dancefloor "Despair, Hangover & Ecstasy", le plus doux mais tout aussi grisant "Trustful Hands", "A Mess Like This" et son parfum de berceuse electro, le noir et hypnotique chapitre de clôture "Omen", le mélancolique et exalté "Lick My

Wounds" ? A vrai dire, il y a peu de titres à mettre de côté ici. Un virage synthétique réussi donc mais, à la limite, qu'importe le style dans lequel il évolue, The Dø possède avant tout un don certain pour signer des titres à l'efficacité redoutable, toujours admirablement portées par la voix d'Olivia Merilahti. Le temps dira si ce disque se décroche aussi vite qu'il s'accroche mais, pour l'heure, la tournée française qui débute en octobre est attendue de pied ferme. ✪✪✪✪

ALYZ TALE

Louis Bertignac

"Suis-Moi"

POLYDOR/ UNIVERSAL

Bertignac n'est pas le mauvais gars, ça non. En solitaire depuis près de vingt-cinq ans, il vit des trucs forts avec une SG Gibson, la compagne de sa vie. De temps à autre, il sort de son bois (une ferme à quelques kilomètres de Paris...) pour se produire là où on l'appelle. Il se fend alors de shows que son public apprécie d'autant plus que la septième corde qu'il fait vibrer est bien sûr celle de la nostalgie qui, dans son cas, s'appelle Téléphone. En studio, il utilise la même guitare et aussi quelques sèches. Après "Grizzly" de 2011, sensiblement plus teigneux, "Suis-Moi" se veut une alternative pop, *"mélodieuse"*, dit la bio. Enregistré avec des musiciens américains — et mixé sans y être (un échange de fichiers via le net) à Nashville — l'album

grouille de guitares qui ne le dominent pas. Comme si son temps s'était arrêté avant la fin des années 70, Bertignac fait plus que jamais dans le vintage. Pas par principe, mais parce que c'est sa came. Et s'il fait référence à Clapton ("Suis-Moi"), Free ("Embrasse-Moi") ou aux Stones ("Mes Icônes"), c'est seulement du bout du médiator. Les solos qu'il déroule ne sont jamais envahissants et l'arrangement (un peu de piano, quelques cordes) sert aussi bien les titres speed ("Minilou") que les ballades ("T'En Fais Pas", "Je Dis Oui" avec Mélanie Laurent). Même si ce n'est pas fondamentalement son truc, la voix fait mieux que passer et, au détour d'un vers, ce n'est pas nouveau non plus, il arrive que Louis sonne comme Jean-Louis. Une légère ombre au tableau toutefois, les textes : jamais mauvais et de provenances diverses, ils mériteraient toutefois d'être meilleurs, au moins au niveau de ses refrains, accrocheurs pour la plupart. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Paul Personne

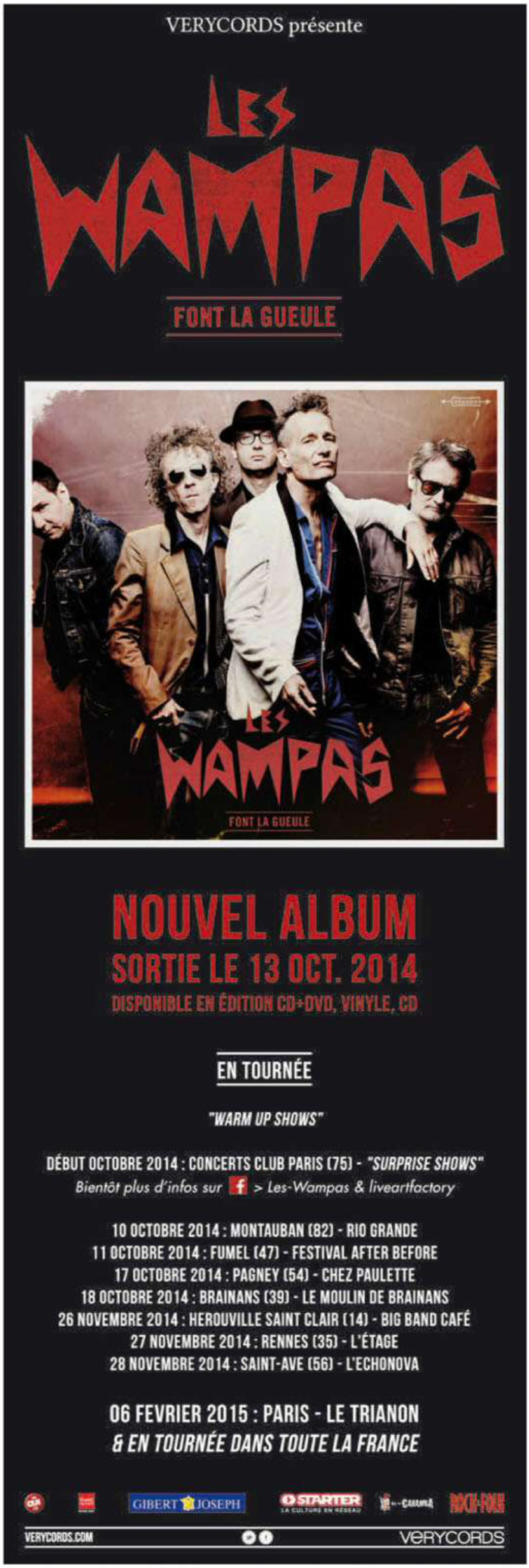
"Puzzle"

VERYCORDS

Personnage atypique de la scène française, Paul Personne est resté fidèle à lui-même. Rien depuis ses débuts ne l'a fait changer de cap. Bon an, mal an, que ce soit pour une grosse major ou un petit label, tout seul ou accompagné (Hubert-Félix Thiéfaine, Johnny Hallyday, Eddy Mitchell...), il a continué de faire ce qu'il avait toujours fait, des albums de rock et de blues, chantés avec sa voix rocailleuse, traînante avec, toujours à portée de main, une guitare prête à cracher quelques soli bien sentis. Pour ce quatorzième album, pas question donc de changer quoi que ce soit. "Puzzle" démarre dans une ambiance musclée, *hendrixienne*. Les guitares se lâchent sans attendre, l'énergie devient tout de suite palpable, hautement communicative portée par la voix si singulière du rocker ("Il Y A"). Et puis, comme dans un set bien ficelé, les titres s'enchaînent dans une sorte d'harmonie naturelle. Un habile dosage entre belles ballades ("Une Journée", "Un Peu Jaloux") et compositions plus nerveuses ("Main Mise", "La Croisée Des Ch'Mins", "Ça Fait Mal"). Son jeu de guitare, lui, est toujours aussi fluide, ponctué de longues envolées qui donnent à l'ensemble une entêtante sensation de légèreté et de liberté, tant le temps ne semble jamais compté. L'humilité, la générosité, la simplicité

du personnage se retrouvent dans sa musique. Il livre ses chansons tel qu'il est et tel qu'il a toujours été, sans fioritures inutiles, avec une spontanéité qui colle si bien à l'esprit originel du rock. Pour un peu, on finirait par croire que tout cela a été enregistré à l'ancienne, dans une vieille grange poussiéreuse et en une seule prise tant ce "Puzzle" transpire d'authenticité. ✪✪✪

ERIC DECAUX



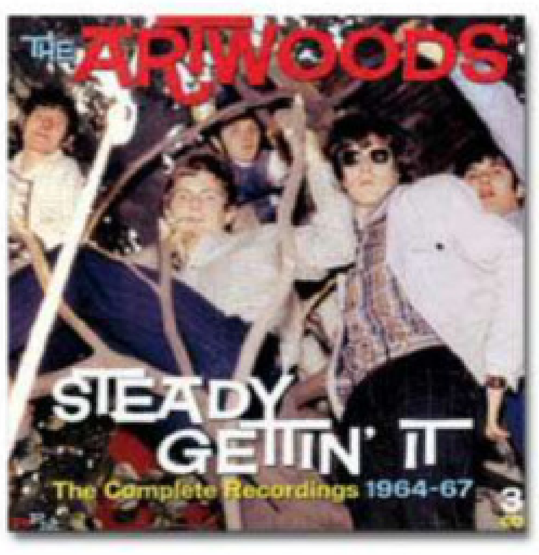
Hautement recommandables

The Kinks
" "LOLA VERSUS POWERMAN AND THE MONEYGOROUND PART ONE" & "PERCY" ", "THE BEST OF 1964-1971"
Sony

1970. Ray Davies est furieux. Son groupe n'a pas le droit de jouer aux Etats-Unis alors que tous ses confrères britanniques s'y exportent allègrement et y gagnent beaucoup d'argent. Ses deux derniers albums pourtant excellents — "The Kinks Are The Village Green Preservation Society" et "Arthur (Or The Decline And Fall Of The British Empire)" — n'ont absolument pas fonctionné. D'ailleurs, la pop anglaise a changé et l'heure n'est plus aux délicatesses de "Waterloo Sunset". Alors Ray durcit le ton et sort un album avec un autre titre à rallonge dans lequel il charge journalistes, éditeurs, promoteurs et éditeurs. C'est un disque bilieux aux chansons explicites ("Rats", "Denmark Street", "Got To Be Free", "Top Of The Pops") mélangeant bizarrement vaudeville rétro et hard rock sauvage, dans lequel on trouve plusieurs chansons fabuleuses dont "Get Back In Line", "This Time Tomorrow" et, bien sûr, ce "Lola" qui devait remettre le groupe sur les rails et conquérir, enfin, l'Amérique. C'est aussi le single qui, longtemps avant Lou Reed et David Bowie, lança la *craze* gay. L'album, le dernier pour Pye, celui qui clôt la période *classique* des Kinks — le suivant, "Muswell Hillbillies", inaugurera un nouveau genre — ressort enrichi de bonus (mais bizarrement, sans la superbe face B de "Lola", le splendide "Berkeley Mews") mais aussi, et c'est ce qui fait son intérêt, de la BO de "Percy" . Un nanar avec Britt Ekland (miss Peter Sellers puis Rod Stewart puis Slim Jim Phantom) à propos de transplantation de pénis. Avant, on l'achetait individuellement en rechignant un peu, "Percy" comptant 50 % de déchets et 50 % de merveilles ("Just Friends", "The Way Love Used To Be"). Couplé avec "Lola...", c'est nettement moins douloureux. Le "Best Of..." qui sort en même temps n'est pas mal, réunissant la plupart des grands classiques et les merveilles un peu moins connues (dont "Days" et "Wonderboy") mais 17 titres pour résumer les Kinks, c'est un peu mince. Et puis, un best of sans "All Day And All Of The Night", "Waterloo Sunset", "Autumn Almanach", "Village Green" ou "Dead End Street", c'est tout de même curieux.

The Artwoods
"STEADY GETTIN' IT – THE COMPLETE RECORDINGS 1964-67"
RPM/ Cherry Red (import Gibert Joseph)

C'est un groupe mythique. Au micro, Art Wood, grand frère de Ronnie, l'un des premiers chanteurs du groupe de Cyril Davies, l'homme à l'origine du big bang de la scène anglaise blues boom. A l'orgue, Jon Lord, futur Deep Purple — dans une interview lisible dans le livret il dit que, à un moment, il s'est rendu compte qu'il allait dans la mauvaise direction : *"J'ai réalisé que je me contentais de copier Jimmy Smith, alors après, j'ai incorporé des trucs de Bach et Tchaïkovski"* ... c'était exactement ce qu'il ne fallait pas faire, gros — et à la batterie, le fantasque Keef Hartley qui fera carrière plus tard avec John Mayall et en solo. Les Artwoods sont devenus les chouchous des mods qui, depuis des décennies, aiment passer en soirée leurs grands classiques du genre, "Keep Lookin' ", "I Feel Good", "Sweet Marie", "I Take What I Want" ou l'amusant et légendaire "I'm Looking For A Saxophonist Doubling French Horn Wearing Size 37 Boots" . Les Artwoods, qui avaient commencé sous l'intitulé The Art Wood Combo, ont donc grenouillé de 1964 à 1967, sans jamais réussir à percer. Leur problème était simple : contrairement à leurs compatriotes sortis du même moule R&B, Pretty Things, Stones, Animals, etc, ils étaient à peu près incapables de composer, tous leurs classiques et leur unique album ("Art Gallery") reposant sur des reprises de titres soul et blues américains. Ce qui était encore envisageable en 1964, mais ne l'était plus, on s'en doute, en 1965 et 1966, alors que tous les autres sortaient tube sur tube. Reste donc un testament sous influence noire assez réjouissant, que les nombreux fans du groupe pourront enfin obtenir de manière exhaustive avec ce coffret de trois CD réunissant tout ce qu'ils ont fait, des débuts avec le Art Wood Combo en passant par "Art Gallery", les singles, les faces B, des séances pour la BBC et un live au son rugueux enregistré à Copenhague en 1967. Art Wood nous a quittés en 2006.



"Keep Lookin' "
"80 MORE MOD, SOUL & FREAKBEAT NUGGETS"
RPM/ Cherry Red (import Gibert Joseph)

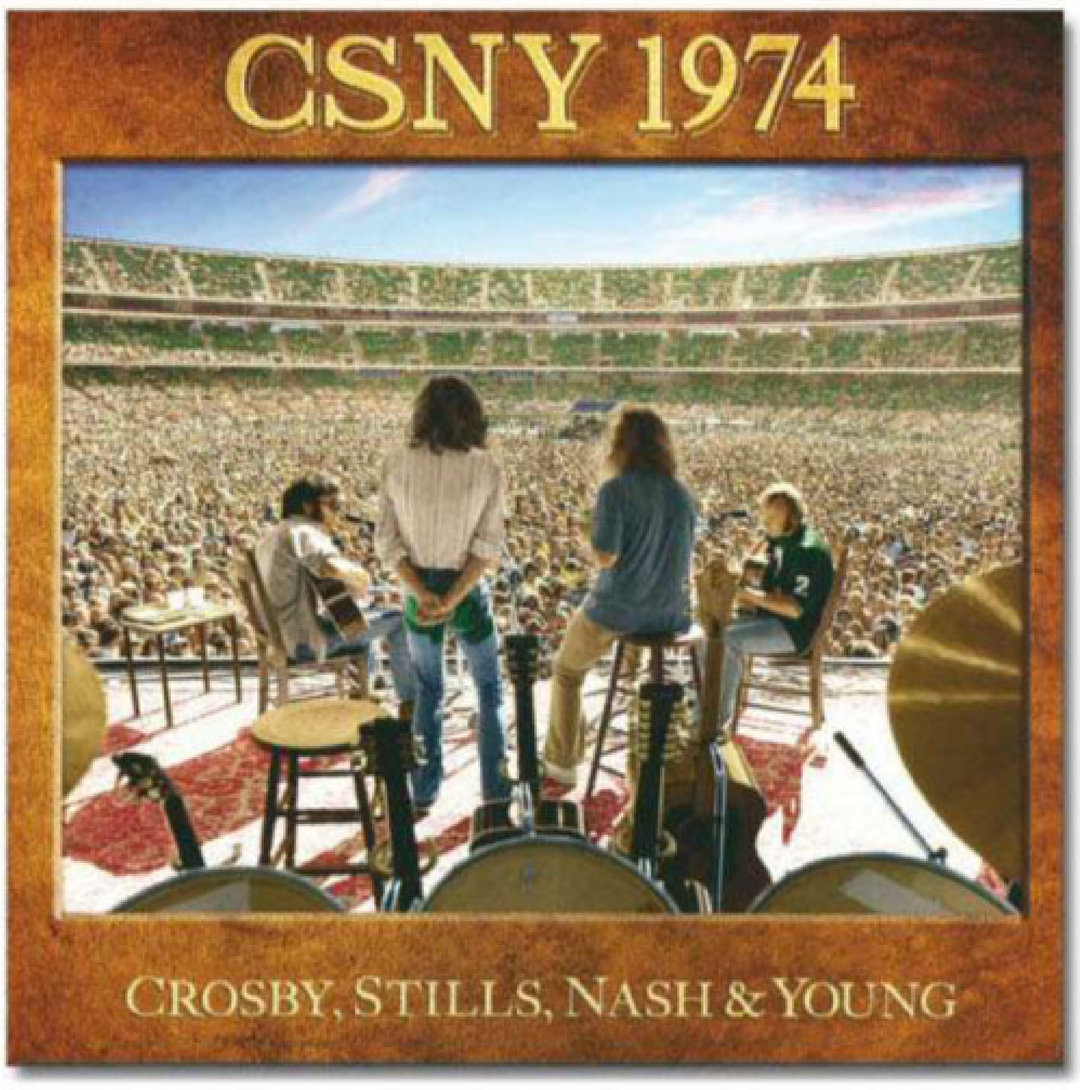
Et c'est justement avec un titre des Artwoods que RPM sort son troisième coffret de trois CD consacré aux perles sixties à tendance mod (les précédents, "Looking Back" et "Looking Good" étaient déjà hautement recommandables). Les concepteurs, intelligemment, ont décidé de cerner tout le spectre, alignant R&B, blues, ska, easy listening (*mood mosaic*), freakbeat, pop féminine et un peu de psychédélisme. On croise donc Artwoods, Rockin' Vickers (Lemmy),

John's Children (Marc Bolan), Alan Bown, Laurel Atken, John Lee Hooker, Spencer Davis Group, la délicieuse Billie Davis, Birds (Ron Wood), Sorrows et d'autres très obscurs comme les étonnants Gnomes Of Zurich. Avec 80 morceaux en tout, l'objet est un délice pour les amateurs de la période.

Crosby, Stills, Nash & Young
"CSNY 1974"
Rhino/ Warner

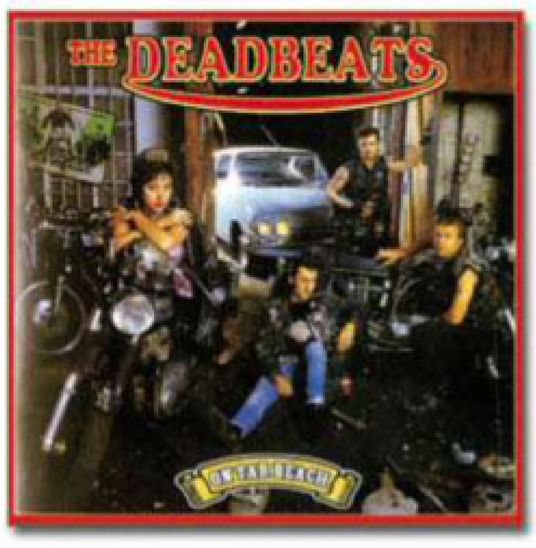
C'est la fête pour les vieux hippies, qui vont pouvoir astiquer leurs shiloms, repasser leurs T-shirts *tye dye* et lustrer leurs queues de cheval en cirant les sandales. Voici que sort un coffret de quatre CD comprenant rien de moins que 40 morceaux live inédits du groupe hippie ultime, la quintessence du genre, l'incarnation du style, le *supergroupe* Crosby, Stills, Nash & Young. En 1974, néanmoins, l'ambiance est moins éthérée qu'à l'époque de "Déjà Vu", sorti quatre ans plus tôt. Le collectif, qui n'en est plus un tant ses individus sont séparément devenus des stars — c'est particulièrement vrai pour Neil Young qui est sur une lancée créatrice incroyable ayant rencontré un succès massif — a tenté en 1973 d'enregistrer un nouvel album en studio, mais aucun disque n'a jamais vu le jour. Tout le monde prend beaucoup de drogues et les tensions sont devenues incontrôlables entre le dictatorial Stills et l'indomptable Young. A la suite de cet échec, le manager hippie par excellence Elliot Roberts et le promoteur richissime Bill Graham ont proposé aux quatre chanteurs d'assurer une tournée des stades censée rapporter un maximum d'artiche à tout le monde. Nos quatre hippies pas totalement insensibles aux joies du luxe comme aux choses matérielles, ont accepté et sont partis dans une tournée énorme durant laquelle beaucoup de drogues auraient été consommées et beaucoup de disputes auraient éclaté. Quarante ans plus tard, Graham Nash a décidé d'assembler les meilleurs moments de ce marathon et a conçu avec finesse ce coffret sans doublons, alignant des performances tirées de différents concerts proposant, en définitive, l'équivalent d'un concert type

(plus de trois heures) du groupe à l'époque. Le son est excellent, le groupe en forme et en grandes voix, les chansons — tirées de "Déjà Vu" ou des albums en solo des différents membres du groupe — mythiques ("Wooden Ships", "Ohio", "Helpless", "Revolution Blues", "Only Love Can Break Your Heart", "Guinevere", "Almost Cut My Hair", "On The Beach", "Suite : Judy Blue Eyed"), les fans sont comblés, d'autant que l'objet contient un énorme livret éclairant cette époque chaotique et un DVD. *Peace & love (and coke).*



The Deadbeats
"ON TAR BEACH"
Big Beat (import Gibert Joseph)

Des années qu'on attendait la réédition de ce truc, le vinyle ayant disparu dans une soirée enfumée. La chose était sortie chez New Rose en 1985 et avait marqué les esprits : le groupe sonnait comme les Pretenders en version Stray Cats et Brill Building. La chanteuse américaine Suzanne May semblait sortie tout droit d'une fantaisie de



Shadow Morton, et son groupe, dont un excellent guitariste, martelait rockabilly, surf (la version de "Swan Lake") et girl groups avec beaucoup de grâce. Mais le plus saisissant était la qualité des compositions de Miss May, des classiques instantanés dont deux réussites inouïes, les fabuleux "New Girl" et "Johnny Reb" . Heureusement pour les Deadbeats, c'est Vic Maile en personne qui a assuré la production de ce très grand album, lui permettant de traverser les décennies sans le moindre dommage. L'album ressort donc enrichi de quelques inédits sans grand intérêt, mais les 10 chansons d'origine sont toujours aussi resplendissantes.

"The Jack Nitzsche Story"
"VOLUME 3 - NIGHT WALKER"
Ace (import Gibert Joseph)

Le troisième volume du label Ace consacré au génial arrangeur, producteur et ingénieur du son Jack Nitzsche est, une fois de plus, un chef-d'œuvre absolu. On ne sait plus quels superlatifs utiliser pour décrire cette avalanche de merveilles, et d'ailleurs, on ne sait que choisir : la version démente de "Louie Louie" par Honey Ltd pour le label de Lee Hazlewood ? "Little Boy" des Crystals, "A Long Way To Be Happy" de Darlene Love et "Is This What I Get For Loving You Baby" pour Spector ? "Expecting To Fly" avec Neil Young ? Ses propres titres en solo tirés de "The Lonely Surfer" ou son "Lower California" de 1974 qui sonne comme du Brian ou Dennis Wilson encore meilleur ?

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

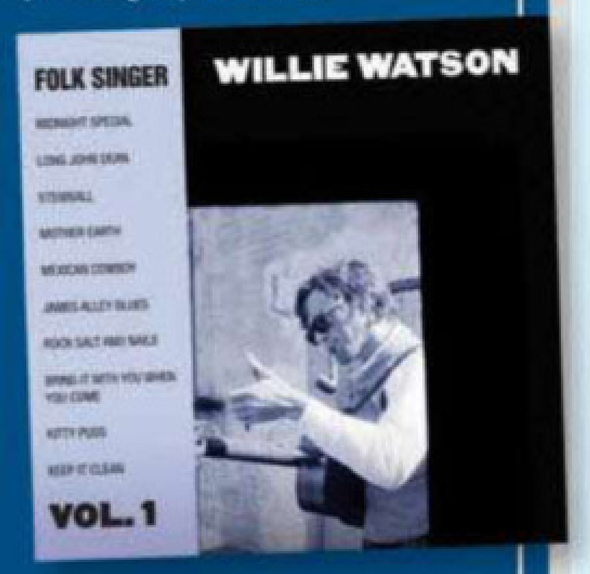
Various Artists "Look Again to the Wind : Johnny Cash's Bitter Tears" Masterworks

La rentrée arrive avec son lot de nouvelles sorties, mais l'été ne s'est pas déroulé sans son florilège de belles œuvres comme cet album hommage au séminal "Bitter Tears: Ballads of the American Indian" de Johnny Cash produit par l'omniprésent homme de goût Joe Henry.
50 ans déjà pour ce disque marquant de Cash dédié au peuple Amerindien (alors que le mouvement des Droits Civiques fait rage aux USA), qui est réenregistré en quelques sessions live studio pour l'occasion avec la plus belle des brochettes des artistes Americana possible: Kris Kristofferson, Emmylou Harris, Steve Earle, Bill Miller, Norman Blake (le seul survivant des sessions originales !), mais également Gillian Welch et son co-acolyte dans la vie et la musique David Rawlings qui apparaissent sur 7 des 11 plages et qui contribuent ainsi à donner une incroyable cohérence à ce tribute !!

Une mention spéciale, donc, à ce couple discret mais très actif depuis deux décennies qui prépare en ce moment sa nouvelle tournée américaine après avoir joué au Grand Ole Opry en juin: le Dave Rawlings Machine accompagné d'un line-up laissant rêveur... John Paul Jones, Paul Kowert des Punch Brothers et Willie Watson qui vient de sortir un premier album sur le label Acony Records. Acony Records, c'est tout simplement la nouvelle maison de Watson et le label créé par Gillian Welch et Dave Rawlings afin d'éditer leur répertoire et, accessoirement, quelques signatures privilégiées.

Willie Watson "Folk Singer Vol.1" Acony Records

Willie Watson nous gratifie après son départ du groupe Old Crow Medicine Show d'un premier album solo aussi bluffant que dépouillé mixant reprises et chansons traditionnelles réarrangées, produit par Dave Rawlings et portant un titre des plus juste et évocateur: "Folk Singer Vol.1". Le visuel conforte cette impression: on dirait une pochette tirée du catalogue Folkways Records ! Leadbelly fut sa révélation musicale à 12 ans et semble toujours autant imprégner Willie Watson. Seul, avec sa voix et sa guitare, Watson insuffle une vie et une dynamique à ce répertoire. Si vous aimez le coffret anthologie du folk d' Harry Smith, Woody Guthrie, John Hartford, Ramblin' Jack Elliott ou bien encore les rééditions Bear Family...



GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

PHILIPPE MANŒUVRE

PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*

EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

EXCLUSIVITÉ FNAC

CLUB VINYL ®

fnac

oüi FM

ROCK&FOLK

® un label Fnac

THE STOOGES

Raw Power

Avec Bowie aux manettes, cet album pose les fondations du punk. Impossible de décrire ce carnage, un vomi sonore, Iggy & the Stooges viennent de naître ! ***« Édition vinyl couleur exclusive Fnac – rouge – en tirage limité. »***

JONI MITCHELL

Blue

L'album de la maturité. Certainement l'un des sommets de sa carrière. Stills et Taylor sont là pour un hommage à Graham Nash. Magnifique, personnel et émouvant, *Blue* est un chef d'œuvre de la folk !

STEVIE WONDER

Innervisions

Il n'a que 23 ans et déjà pas loin de 20 albums derrière lui. Au somment de son art, le « génie » multi-instumentiste soigne chaque titre de ce qui deviendra « l'étalon » de la soul des années 70.

ELTON JOHN

Goodbye Yellow Brick Road

Éclectique à souhait, ce double album très inspiré du *Magicien d'Oz* constitue le sommet de la collaboration John/Taupin, avec 5 ballades toutes aussi géniales les unes que les autres. Éblouissant !

ROCK&FOLK oüi FM fnac

"Just Your Friends" avec Mink DeVille ? "If My Car Could Only Talk" pour Lou Christie ? "Try To Forget Him" avec Jackie DeShannon ou le démentiel "Victim Of Romance" de Michelle Phillips, enregistré en 1977, sonnant comme un inédit de Spector de 1963 ? Tout est fabuleux ici, montrant clairement le goût parfait de ce génie absolu qu'il s'agit de ne pas oublier. Compilation parfaite.

Orange Juice

"RIP IT UP", "THE ORANGE JUICE"

Domino (import Gibert Joseph)

Etonnant : on n'avait pas réécouté ces deux albums depuis l'époque de leur sortie, on s'aperçoit aujourd'hui qu'ils sont presque encore plus cool qu'en leur temps. Parus en 1982 et 1984 — "The Orange Juice", troisième album du groupe, réduit désormais à Edwyn Collins et Zeke Manyika, devant être le dernier — ils reflétaient parfaitement la mutation d'une certaine frange de la pop britannique. Beaucoup de ceux qui venaient du punk ou du post punk décidaient alors de relâcher la tension et de se détendre. Weller avait lâché les Jam pour le Style Council, Orange Juice abandonnait les influences Velvet Underground de ses débuts, découvrait Al Green et se mettait à faire une sorte de soul funky hyper suave et nonchalante. Avec Edwyn Collins croonant comme Bowie période "Young Americans" et "Station To Station", mais avec le timbre d'Iggy Pop, tout fonctionnait à merveille — malgré d'incessants changements de personnel — sur ces deux albums vraiment chic, gavés de chansons sexy ("Rip It Up", "Flesh Of My Flesh", "Lean Period", "I Guess I'm A Little Too Sensitive", "Salmon Fishing In New York", "Mud In Your Eyes", "All That Ever Mattered"). Deux chefs-d'œuvre de *blue eyed soul* eighties, nettement plus concluants que tout ce qu'a pu enregistrer le Style Council (à quelques morceaux près). D'ailleurs, le batteur Zeke Manyika devait jouer plus tard avec Weller en solo. Qui se ressemble, etc.

Oasis

"(WHAT'S THE STORY) MORNING GLORY ?"

Big Brother Recordings

C'est l'album de l'explosion mondiale. Sorti en 1995, "(What's The Story) Morning Glory ?" enfonçait le clou, un an seulement après "Definitely Maybe". Noel Gallagher semblait écrire des tubes à chaque fois qu'il allait pisser. Liam chantait mieux encore, les guitares étaient encore plus grosses. Mais alors se dessinait plus précisément un problème déjà esquissé sur le premier album : chaque nouveau morceau du groupe donnait l'impression de sonner comme une chanson qu'on connaissait déjà mais qu'on serait incapable de citer. C'est que le songwriting

de Gallagher était d'une facture tellement classique, pour ne pas dire banale (si l'on compare à d'autres compositeurs de l'époque comme Neil Hannon, Damon Albarn ou Jarvis Cocker, nettement plus originaux et aventureux) que, malgré toute leur efficacité, des chansons comme "Don't Look Back In Anger", "Wonderwall", "Some Might Say", "Roll With It" ou "Cast No Shadow" n'ont jamais impressionné personne en dehors d'adolescents bourrés à la bière ou de fans de football. L'écriture de Noel, tellement prévisible, tellement balisée, était faite pour conquérir le monde entier et faire vaciller les stades, mais certainement pas pour rivaliser avec McCartney, Ray Davies, Pete Townshend ou même Paul Weller, tous beaucoup plus subtils et ambitieux. Reste donc un instantané de la britpop, un album agréable, *bien fait* comme on dit, dont on connaît les morceaux par cœur, et qui ravira les nostalgiques dans cette belle version réunissant les bonus classiques ("Aquiesce", "Talk Tonight", "The Master Plan", ou les reprises de "Cum On Feel The Noize", "You've Got To Hide Your Love Away", etc) et de nombreux live inédits.

James Luther Dickinson

"DIXIE FRIED"

Atlantic (import Gibert Joseph)

Disque culte par excellence, au même titre que "All I Want To Do In Life" de Cowboy Jack Clement, le premier album de Jim Dickinson, sorti en 1972, a longtemps été introuvable mais est réédité de temps en temps. Il s'agit de ne

pas rater cette folie sudiste réalisée par les soins de la grande légende de Memphis, producteur (Big Star, Ry Cooder, Replacements, Green On Red), pianiste (Rolling Stones, Flamin' Groovies, Primal Scream, Aretha Franklin), guitariste, chanteur, encyclopédiste du blues. Réunissant donc blues, country, saveurs New Orleans, rock and roll et gospel, "Dixie Fried" est un petit classique comme on n'en fait plus. Ceux qui ont eu la chance de rencontrer ce grand homme ne peuvent réécouter ce disque sans avoir un grand frisson.

Elvis Presley

"ELVIS THAT'S THE WAY IT IS – DELUXE EDITION"

Sony

A propos de grand frisson, les maniaques du King live période post rock and roll vont mouiller leurs slips kangourou sur l'édition deluxe de l'album "That's The Way It Is", sorti en 1970. On y va : 8 CD comprenant l'album original, puis un délire de maniaque : le concert *"opening"* du 10 août, celui *"dinner"* du 11, puis celui *"midnight"* du même soir, et ainsi de suite pour les 12 et 13 août, ainsi qu'un CD de répétitions, deux DVD, un livret, etc. Que disait, déjà, Lou Reed, à propos de "Metal Machine Music" ?

"Si vous écoutez tout cela jusqu'au bout, c'est que vous êtes encore plus con que je le suis." Loin de nous telle idée à propos de cette extravagance. D'ailleurs, il y a de bonnes choses de la période country soul de 1968, le rockabilly des origines étant invariablement massacré. Ceux qui sont moins riches ou qui se lassent plus rapidement auront droit à une version moins opulente et plus accessible.

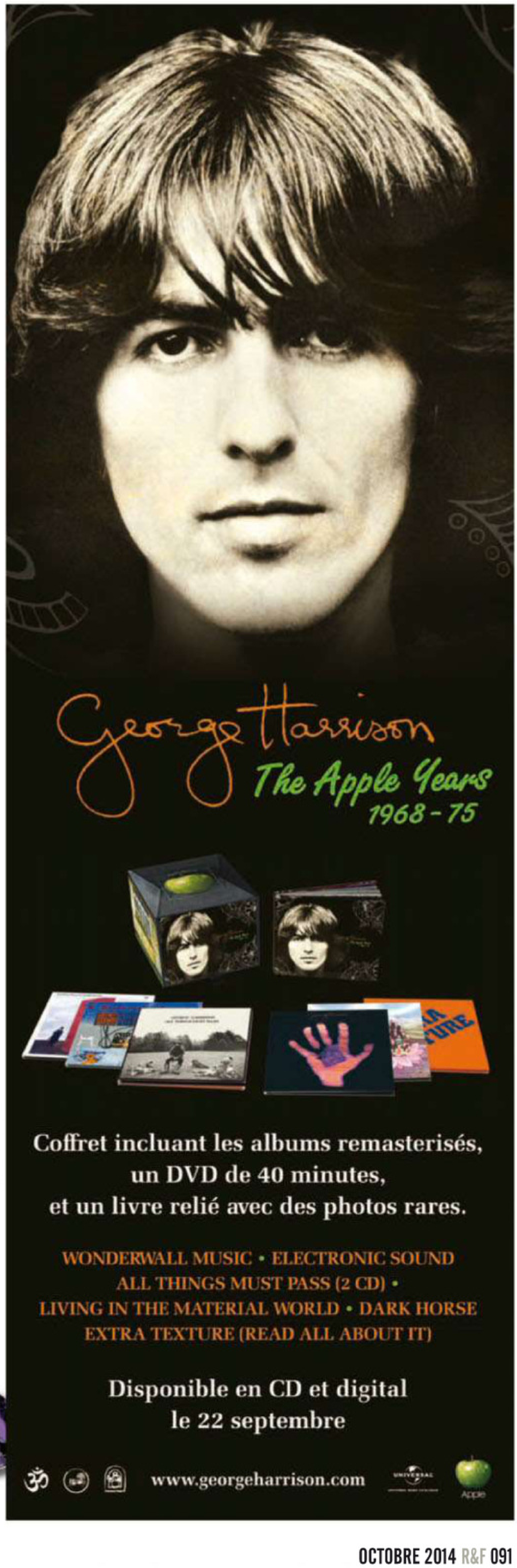
"No Seattle"

"FORGOTTEN SOUNDS OF THE NORTH WEST GRUNGE ERA 1986-97"

Soul Jazz

Pour les amateurs de grunge, le genre musical à carreaux en pantacourt, on signale cette compilation pointue conçue par les gens de l'excellent label Soul Jazz. Vingt-huit raretés sur deux CD avec, comme d'habitude, un livret fouillé. Pas de Soundgarden, Pearl Jam

et Nirvana ici, mais quelques héros oubliés dont Solyent Green, Tree House, Calamity Jane, Nubbin, POD, Vampire Lezbos (!), Thrillhammer, Yellow Snow et d'autres encore plus palpitants. Grosses guitares compressées et voix super énervées sont au rendez-vous, comme de bien entendu. ❑



PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

THE FROST

La nouvelle nous a frappés droit au cœur : Dick Wagner, *Maestro* de la Gibson des rugissantes seventies, n'est plus. Il convenait donc de revenir ici sur les débuts de ce virtuose autodidacte qui a formé avec Steve Hunter la *dual attack* la plus létale de son époque, œuvrant notamment aux côtés de Lou Reed et Alice Cooper.

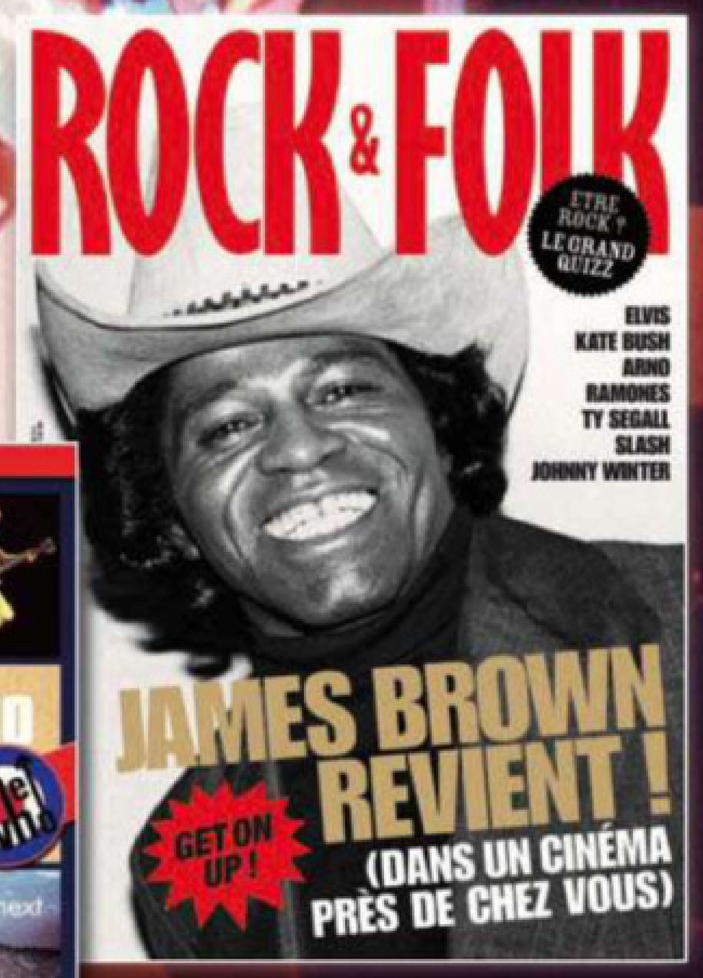
Richard Wagner grandit dans le Michigan, entre une mère dévouée et un père conservateur et infidèle, souvent absent. C'est pourtant celui-ci qui lui procure sa première guitare acoustique, de la marque Harmony. Le jeune garçonnet, ébahi, vient de subir de plein fouet le choc du rock and roll balbutiant : Elvis Presley, Ray Charles, Little Richard. Oreille collée au poste de radio, il s'exerce en gratouillant des morceaux de Duane Eddy puis jette son dévolu sur une Gibson ES-345 qui l'accompagnera trente années durant. Il débute finalement en fondant un attelage à quatre six-cordes, The Invictas. Très populaires, ils ont l'honneur immense d'accompagner rien de moins que Jerry Lee Lewis et Roy Orbison. Dick restera marqué par la présence scénique du Killer, qui débarque dans une Cadillac vert émeraude, une bouteille de Jack Daniel's à chaque pogne. Après cela, Il intègre rapidement les Eldorados, groupe de reprises très coté — Mitch Ryder y fera même ses premières armes — qui remplit chaque soir le Norwest Lounge, dans la banlieue de Detroit. Après leur séparation, l'ancien pianiste des Eldorados, un joufflu maniaco-dépressif nommé Warren Keith, rappelle alors Wagner pour former les Bossmen, à Saginaw, avec un bassiste-trompettiste cracheur de feu et un batteur sans doigts. Notre juvénile héros, qui vient de découvrir les Beatles, s'essaie à la composition : de sa plume fertile naissent plusieurs titres qui atteignent le numéro 1 des classements dans le Michigan, entre 1964 et 1967. Des tubes influencés par les Fab Four ("Baby Boy") mais également par le R&B, comme la démente "On The Road" sur laquelle Dick dévoile une technique déjà remarquable, virevoltante. C'est une période d'intense effervescence pour lui : il écrit sans cesse, produit les enregistrements, organise les tournées, s'occupe de la promotion... Fin 1966, les Bossmen incorporent un Mark Farner alors âgé de quinze ans, futur pilier de Grand Funk Railroad, mais implosent quelques mois plus tard quand le marteleur Pete Woodman est écarté (il est un peu trop porté sur la fumette, ce qui sape la réputation du groupe). Dick rejoint alors Bobby Riggs And The Chevelles qui devient The Frost après l'arrivée du bassiste Gordy Garris. A ce moment, une audition infructueuse pour Blood, Sweet & Tears persuade le talentueux bretteur de se concentrer sur sa formation. Un premier single est publié (l'excellente et proto-psyché "Sunshine") et d'intenses répétitions permettent à The Frost d'échafauder son répertoire. Une prestation remarquée au Meadowbrook Pop Festival de Pontiac — MC5 et les Stooges sont en tête d'affiche — leur ouvre les portes des plus

populeuses salles de Detroit. Une réputation flatteuse qui incite Clive Davis (Columbia) et Sam Charters (Vanguard) à faire une cour assidue au quatuor, lequel opte finalement pour la prestigieuse écurie folk du second. The Frost fonce illico en studio pour capter "Frost Music", entre Cream et les Beatles ("Jeannie Lee"). Le style de Wagner y est très incisif, à la fois âpre et mélodieux, comme sur le solo guerroyant de "Stand In The Shadows". Il est soutenu par une rythmique enlevée, façon Who. L'album cartonne dans le Michigan mais Vanguard omet de distribuer la galette dans le reste du pays. En 1969, stimulé par les drogues et les innombrables groupies, The Frost s'illustre en première partie de Blind Faith, Jimi Hendrix ou Janis Joplin à Detroit. Un second disque est capté au célèbre Grande Ballroom, puis partagé avec des morceaux enregis-trés en studio (la prestation complète sortira sous le titre trompeur de "Best Of The Frost"). Il en résulte "Rock And Roll Music", moins homogène que son prédécesseur. Outre la chanson-titre, véritable hymne (qui sera n° 1 en France, étonnam-ment), on y trouve également un blues fumant ("Donny's Blues") et un titre rappelant beaucoup Paul McCartney ("Linda"). A l'été 1970, The Frost publie "Through The Eyes Of Love", son troisième et ultime opus, produit cette fois avec classe par Dick. Il s'agit d'un disque plus abouti, qui oscille entre les Move époque Jeff Lynne ("Black As Night"), des titres plus hard rock ("Big Time Spender") et des ballades très mélodieuses ("A Long Way From Home"). C'est à cette époque que Dick engage le manager Dennis Arfa, contre l'avis de ses camarades. Ce dernier organise une catastrophique tournée au Canada, en première partie de Chuck Berry. Au bout de quelques dates, le batteur Bobby Riggs jette l'éponge et The Frost se sépare peu après. Dennis Arfa invite alors Dick Wagner à New York pour former un power-trio hard rock avec le puissant marteleur Rick Mangone, au jeu très proche de John Bonham, et le clavier Billy Joel (oui, la future star des années 80) qui s'écroule très vite, victime de dépression. Pour le rempla-cer, Dick rameute le biker Greg Arama, ex-Amboy Dukes. Le trio devient Ursa Major et signe chez RCA, tournant avec Jeff Beck puis Alice Cooper. Son unique album est usiné sous la houlette d'un ambitieux producteur âgé de vingt et un ans, dont les longs cheveux noirs tombent jusqu'à la taille : Bob Ezrin. Celui-ci fait sonner Dick comme Robert Plant, cisèle des arrangements élaborés (piano, cordes, effets divers), empile les couches de six-cordes. Les grandes ballades, qui anticipent largement les eighties, sont magnifiques ("Back To The Land"). Malgré ce disque précurseur, à la fois lourd et mélodieux, les trois musiciens se séparent après un total bad trip, alors qu'ils sont bloqués par la neige dans un motel sordide. Ezrin saura se souvenir du talentueux bretteur puisqu'il le convoquera pour les séances de "School's Out" (Alice Cooper) puis "Berlin" (Lou Reed), ce qui marquera le début d'un nouveau et glorieux chapitre dans la longue carrière du *Maestro*.

ROCK&FOLK ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

Photo Copyright : Edouard Curchod



Triple ration de Who

1 an - 12 numéros

+ COFFRET EDITION SPÉCIALE 3 DVD "de THE WHO"

69 € seulement

au lieu de ~~99,95 €~~

soit **30%** de remise

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

OPTION 1 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80 € soit près de **20% de réduction.** ROFP14OA

OPTION 2 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + le coffret Edition Spéciale 3 DVD de The Who pour **69€** au lieu de 99,95 € soit **30% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ **CCP** Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/10/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90 € et le DVD pour 25.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Belle découverte

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

EELS
"Beautiful Freak"
Back To Black

Une des conséquences les plus appréciables du retour en vogue de notre format préféré concerne les albums sortis dans les années 90. Le premier album d'Eels, paru en 1996 au plus fort de la domination du CD, n'a été publié à sa sortie qu'à très peu d'exemplaires en vinyle et se monnayait très cher depuis. C'était avant qu'Universal se décide à le rééditer dans sa collection *Back To Black* et le rende accessible à tous. Premier album du groupe, "Beautiful Freak" est empli de perles mélancoliques ("My Beloved Monster", "Your Lucky Day In Hell") qui ont fait la réputation de Mark Oliver Everett. Le clip de "Novocaine For The Soul" montrait à l'époque le chanteur lançant le disque sur une platine, on est heureux de pouvoir enfin faire de même.

TODD RUNDGREN
"Something/ Anything ?", "A Wizard, A True Star", "Todd"
Demon

Le label vinyle anglais lié au Demon Music Group (et son immense catalogue) ressort les trois meilleurs albums solo du génial Todd Rundgren. Déjà réédité il y a trois ans de fort belle manière par Rhino (à un tarif dissuasif il est vrai), le double "Something/ Anything ?" revient avec une réalisation à la hauteur du disque (son au poil, disques colorés, pochette ouvrante soignée), sans doute la plus belle collection de chansons de son auteur. Même chose pour le barré "Todd" mais petite déception pour "A Wizard, A True Star", le chef-d'œuvre glam/ prog/ psychédélique/ déglingué de l'auteur dont on aurait aimé retrouver la pochette originale aux coins rognés.

LEE HAZLEWOOD
"The NSVIP's (Not So Very Important People)" "Friday's Child", "Love And Other Crimes"
1972

La réhabilitation du producteur moustachu continue, et cette fois c'est la compagnie 1972 qui s'attaque à trois albums publiés entre 1964 et 1968 par Lee Hazlewood en solo. "The NSVIP's" succède à "Trouble Is A Lonesome Town" réédité l'an dernier par Light In The Attic mais n'en possède pas la rudesse ni la beauté. Plus sophistiqué, "Friday's Child" est bien plus recommandable. Hazlewood a affiné son style fait de country soyeuse où des chœurs féminins viennent en contrepoint de sa voix grave. Le magnifique "Love And Other Crimes" enfin, enregistré en France avec Bernard Estardy, le montre en mode crooner, avec des arrangements superbes.

THE JESUS & MARY CHAIN
"Psychocandy", "Darklands", "Automatic", "Honey's Dead", "Stoned & Dethroned", "Munki"
Demon

Alors que le catalogue des frères Reid revenait lentement mais sûrement dans les bacs à vinyle (via 1972 notamment), voici que Demon en réédite d'un coup d'un seul la totalité pour marquer les 30 ans du groupe. Sur chaque disque, une étiquette annonce fièrement que l'album a été *"masterisé à demi-vitesse"*, ce qui satisfera sûrement les audiophiles (il semble que c'est la dernière garantie d'authenticité pour

épater le chaland). Le plus important dans cette histoire, c'est que le son sur ces disques provient des bandes originales et non de fichiers numériques. Bref, ça sonne bien. Le packaging est superbe aussi, ce qui ne gâche rien.

THE OUTSIDERS
"Calling On Youth", "Close Up"
Captured Tracks

Attention, il ne s'agit pas là du groupe psychédélique batave des années 60 mais du groupe homonyme anglais de la fin des années 70. Tout aussi cultes mais encore plus anonymes, The Outsiders sont surtout connus pour avoir été le premier groupe d'Adrian Borland de The Sound. L'autocollant sur la pochette prétend que The Outsiders est le premier groupe punk DIY de l'histoire (parce que les parents de Borland avaient créé leur propre label pour sortir l'album de leur fiston), ce qui est un peu cavalier mais situe bien le groupe, au croisement de Television Personalities et des Stooges. Assassinés par la critique à l'époque, ces deux disques ont très bien vieilli, on les conseille vivement.

PAPER GARDEN
"Paper Garden"
Sundazed

Ne pas se fier à la pochette à l'esthétique discutable, car derrière ce dessin brouillon se cache un bel album de pop psychédélique telle qu'on l'envisageait en 1967. Un univers très *mccartneyien* où les ballades ensoleillées ("Sunshine People"), le vaudeville ("Lady's Man") et le sitar ("Man Do You") se taillent la part du lion. Un album parfumé au patchouli qui bénéficie du traitement toujours excellent de Sundazed. Belle découverte.

Nouveautés

NAAM
WHITE HILLS
BLACK RAINBOWS
THE FLYING EYES
"4 Bands Split"
Heavy Psych Sounds

Quatre poids lourds actuels du stoner et du heavy se rencontrent sur cette compilation montée par le label italien Heavy Psych Sounds. Chaque groupe possède une demi-face (un peu à la façon d' "Ummagumma") et que le meilleur gagne... Si Naam a étonnamment choisi une approche atmosphérique, Black Rainbows fait grosse impression sur la face B de ce disque publié en multiples couleurs avec une échappée cosmique très floydienne ("Minor Monster Galaxy Message").

STRANGE HANDS
"Children Shouldn't Play With Dead Things"
Azbin

Remarqués en 2012 avec un excellent premier album ("Dead Flowers"), les punks psychédéliques de Bordeaux franchissent un palier avec leur nouvelle livraison. Tout en maintenant un esprit garage, le groupe parvient à créer des ambiances chatoyantes, à l'image de ce "Realm Of Dawn" qui puise autant dans les rêveries space-rock que dans la distorsion lo-fi. Son album est une belle ode à la fuzz emplie de mélodies remarquables ("Golden Arrows").

THE REVELLIONS
"Give It Time"
Dirty Water

Le premier album de ces garage-rockers revivalistes (selon l'axe Fuzztones/ Lyres) nous avait enchantés en 2009. Les Irlandais des Revellions reviennent après un long hiatus (reflété dans le titre de l'album "Give It Time") avec un son désormais orienté sur le R&B et le rock californien de la fin des années 60. Quelque part entre Love ("Sighs", "Don't Wait For Me"), Paul Revere & The Raiders ("Bitter & Twisted") et The Doors ("Give It Time"). Une belle réussite.

45 tours

JAMES WILLIAMSON & LISA KEKAULA
"I Got A Right"
Leopard Lady

Les frères Asheton disparus et Iggy d'humeur jazzy, James Williamson a décidé de reprendre le flambeau des Stooges en réenregistrant quelques morceaux *perdus* du groupe, bien connus des bootleggers mais jamais publiés officiellement. Ainsi le guitariste s'est associé à la brûlante Lisa Kekaula (The Bellrays) le temps d'un "I Got A Right" fidèle à l'original. Un exercice certes vain, mais plutôt réussi.

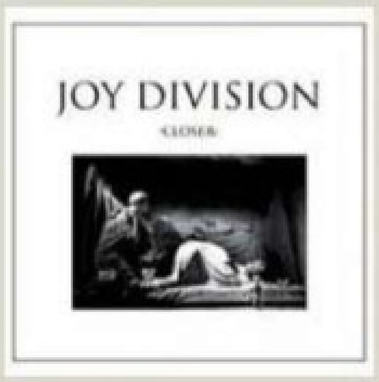
HELDON
"Soutien A La RAF", "Perspectives"
Souffle Continu

On a parlé le mois dernier de Schizo, voici Heldon, la suite des œuvres délirantes de Richard Pinhas au milieu des années 70. Ces deux singles de Heldon — introuvables dans leur version originale — sont réédités dans leur écrin noir mais sur vinyle rouge flamboyant et gardent aujourd'hui leur puissance provocatrice ("Baader-Meinhof Blues").

TRIPTIDES
"Clementine"
Croque Macadam

Depuis le temps que les Triptides enchantent avec leurs mélodies pop byrdsiennes, il serait temps que le monde se rende compte de l'immense talent de ce groupe. Les activistes de Croque Macadam œuvrent dans ce sens en offrant ce single dont les deux faces sont aussi superbes l'une que l'autre.

Club Vinyl FNAC



JOY DIVISION
"Closer"
Factory

Le matin du 18 mai 1980, le chanteur Ian Curtis se donnait la mort dans sa maison de Macclesfield, dans la banlieue de Manchester, laissant pour note de suicide "Closer", le second album de Joy Division, récemment enregistré. De la pochette funeste — choisie avant le décès de Curtis, elle représente un tombeau — aux thématiques sombres, "Closer" n'est pas exactement un disque joyeux. Si certains ont cherché dans ses textes des indices laissés çà et là par le disparu, "Closer" est avant tout un disque d'ambiances, fait de textures multiples et de rythmes hypnotiques. Un album constitué de moments intenses ("Twenty Four Hours", "Isolation") et de lentes plages lugubres ("Heart And Soul", "Decades") où la voix d'outre-tombe de Curtis glace le sang.

PRIMAL SCREAM
"Screamadelica"
Music On Vinyl

Sur ses deux premiers albums, Primal Scream était un groupe de rock indé influencé par les Byrds et les Rolling Stones, surtout connu comme étant le projet de Bobby Gillespie, ex-batteur de The Jesus & Mary Chain. Pour "Screamadelica" en 1991, le groupe britannique a décidé de se réinventer en s'attachant les services d'Andrew Weatherhall et Terry Farley, DJ pionniers de la house music alors en plein émergence. Le résultat est un album hybride de rock psychédélique traversé de samples et de rythmes électroniques, un disque à l'influence considérable dont plusieurs morceaux ("Loaded", "Come Together") sont devenus des classiques de l'acid house. La superbe réédition Music On Vinyl propose le disque sous son format double original, en vinyle jaune citron, avec un livret biographique de 16 pages.

STEVIE RAY VAUGHAN & DOUBLE TROUBLE
"Texas Flood"
Music On Vinyl

Premier album de Stevie Ray Vaughan avec ses comparses de Double Trouble (le batteur Chris Layton et le bassiste Tommy Shannon), "Texas Flood" est l'album qui a sorti le blues de sa torpeur au début des années 80. A une époque où le synthétiseur était l'instrument roi, Steve Ray Vaughan a réveillé le mythe du *guitar hero* sur cet album au classicisme assumé. S'appuyant sur des reprises efficaces de classiques ("Tell Me" de Howlin' Wolf, "Testify" des Isley Brothers) et quelques solides compositions de son cru ("Love Struck Baby", "Pride & Joy"), Vaughan s'avère un guitariste versatile, probablement le plus doué de sa génération dans le registre du blues-rock. "Texas Flood", sans doute son meilleur album, reste une référence du genre.

NICO
"The Marble Index"
Music On Vinyl

Deuxième album de Nico, "The Marble Index" est aujourd'hui considéré comme le chef-d'œuvre de l'énigmatique chanteuse allemande. Débarrassée de l'influence de Lou Reed — après l'enregistrement de l'album légendaire de Velvet Underground, Reed avait conçu l'essentiel de "Chelsea Girl" avec John Cale — mais toujours sous influence du Gallois, Nico écrit et compose ici tous les titres de ce disque d'une noirceur extrême. Ce faisant, elle s'affranchit des codes de la pop music pour se rapprocher de ceux de la musique classique et de la musique traditionnelle d'Europe de l'Est. Avec ses arrangements glaçants (violons stridents, harmonium bourdonnant) qui viennent en contrepoint de sa voix hantée, "The Marble Index" est un album oppressant, d'une beauté noire.

Photo Bruno Berbessou

Triomphal

MUDDY WATERS

"Hard Again" *Blue Sky*

PREMIERE PARUTION JANVIER 1977

Cet album triomphal marque, si on ose comprendre, la libération du bluesman Muddy Waters, enfin *déchaîné* de contrats léonins et nébuleux avec la compagnie Chess qui le maintenait encagé depuis 1948.
Doté d'une fine lame de manager, Muddy Waters signe chez Epic.
Très concernés, les gens de la maison de disques craignent de rater ce premier album événement. Johnny Winter entre en lice. La rock star texane, sortie d'une cure de désintoxication, affiche une santé insolente. Il bondit à l'opportunité de produire l'album de celui qu'il considère comme son père : Muddy Waters.
En signant chez Epic, Muddy voit presque instantanément arriver son premier chèque de royalties pour une BO et il trouve cela fabuleux. Johnny Winter déniche un studio confortable, chez le bassiste Dan Hartman, dans sa maison de Westport (Connecticut). L'ambiance est relaxée, chaleureuse. La semaine du 4 au 10 octobre 1976 est retenue. Muddy arrive flanqué de musiciens qui l'accompagnent sur scène : Pinetop Perkins au piano, Kenny Margolin à la guitare et le batteur Willie *Big Eyes* Smith. Johnny Winter a, bien sûr, sorti sa guitare. James Cotton jouera l'harmonica.
En 1943, Big Bill Bronzy avait donné à l'aspirant Muddy Waters le conseil de sa vie : *"Fais ton truc, et reste sur ton truc. Si tu ne lâches pas, tu finiras par t'imposer."*
Et "Hard Again" sera cela. Le point culminant de la longue carrière de Muddy, le Rolling Stone original, l'homme qui avait introduit le blues du Delta à Chicago puis au monde. Bien sûr, il existe de remarquables albums acoustiques de Muddy Waters, notamment celui produit dès 1963 par Ralph Bass : "Muddy Waters Folk Singer" prouve et démontre que l'homme pouvait secouer ses auditeurs et leur coller la chair de poule avec sa seule guitare en bois. Mais là, Muddy a envie de célébrer. Il a envie de renvoyer la balle à ses enfants terribles, Rolling Stones, Eric Clapton, Bob Dylan, tous ceux qui se réclament de ses blues, ont pris leurs noms de guerre sur ses pochettes et attendent une résurrection du maître.
Muddy ne jouera pas de guitare sur ce disque. Johnny Winter a bien sûr demandé qu'on sorte et apporte la Telecaster du patron. Elle restera posée à droite de son tabouret, sur un trépied, et jamais Muddy ne fera signe de l'empoigner.
Il faut dire que les garçons autour ont du répondant. La fabuleuse attaque de Margolin tripatouillant sa Telecaster donne la simple mesure de l'ouragan qui s'annonce. D'une voix caverneuse, tremblante d'émotion, Muddy explose de joie. Comme l'a écrit son biographe Robert Gordon : *"Et soudain il n'y a plus de fermier, de charrue, de grain, ni de frères Chess, de fils Chess. Soudain le vin est tiré et Muddy vend la ferme ! Sur 'Mannish Boy', on entend la joie d'un homme qui chante enfin pour lui-même !"*
Le studio n'est pas pratique — la cabine est distante, il faut grimper une échelle pour aller réécouter les prises — et Johnny Winter perd presque son souffle, mais ses cris déments illuminent encore plus "Mannish Boy", lui donnant tout l'impact jubilatoire requis.
Muddy Waters dans Guitar Player : *"On n'a pas répété. On est allé là-bas et on jouait une chanson jusqu'à ce qu'elle soit au point et là on enregistrait. Tout le disque a été plié en deux jours. On aurait pu faire mieux, mais Johnny fatiguait, à un moment il a imposé une pause :* 'On verra ça demain' *(rires)."*
Ce disque énorme, violent et carrossé par un Winter qui profite de la gigantesque pièce pour enregistrer son monde live, sans overdubs, possède une réputation justifiée. Par trois fois, la même équipe se réunira — sans parvenir à retrouver la magie de cette première. Tout cogne juste, tout fait sens. Le batteur, selon Muddy encore *"est un parfait batteur de samedi soir, pas un champion ni rien, juste le gars qu'il fallait"*.
Admirable économie ! Muddy et Johnny sont connectés par un lien très fort.
Johnny Winter : *"La première fois où j'ai rencontré Muddy, j'ouvrais pour lui à l'Armadillo, à Austin, Texas. Je ne peux pas vous dire ma joie. Muddy était mon idole absolue depuis l'âge de onze ans !"*

Les deux hommes ont ensuite enregistré une émission de télévision en 1974, avec Buddy Miles, Dr John et Mike Bloomfield. Deux ans plus tard, enfin au service de son idole, Johnny Winter ne commet aucun impair. Il approche la musique de Muddy avec respect et ne veut que l'aider à enregistrer un projet dont il puisse être fier. Une démarche parfaite qui aboutira à une moisson de Grammy Awards et à une musique qui, aujourd'hui encore, garde un impact foudroyant. Tout fait mouche : "Jealous Hearted Man" et ses empoignades d'harmo, "I Can't Be Satisfied" retrouvé dans sa splendeur acoustique, "I Want To Be Loved", traité façon stonienne... Dans la grande pièce, il se passe plein de trucs peu clairs.
Un ingénieur anglais se serait effrayé des conditions acoustiques, de ces instruments qui repissent... Pas Johnny Winter. Sur le moindre titre, il parvient à capter la vibration joviale, furieuse, du bluesman originel. Muddy ne cache pas sa joie : *"This stuff is so good, it's making me hard again !"* s'exclame-t-il *("tout ce que j'entends est tellement bon que ça me refile la gaule !")*, donnant à l'évidence son titre à l'album.
"Hard Again" tombe en plein tsunami punk et sera fantastiquement bien accueilli sous pochette pérennisée par Richard Avedon. Muddy Waters entame une tournée mondiale. De petites foules se pressent désormais dans les salles. Muddy est arrivé. A 65 ans, sa carrière repart, grâce aux rockers.
Quelques années plus tard, on se retrouve dans l'avion Paris-Nice avec Muddy Waters en personne, le père du blues, assis dans le ciel. Un homme à l'aura fantastique. Chaleureux, humain. Tiré à quatre épingles, gilet moiré, bretelles d'orichalque et costume Savile Row, chaussures deux-tons, socquettes miroir. Champagne ! Ame sentinelle, Muddy lève sa flûte et nous gratifie de mots plein d'humour et de générosité. Il rit, en mode baryton. La vie est un plat de cerises et parfois, certainement, les blues finissent bien. ❑

Photo John Sievert/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Qualité France

par H.M.

Prix de l'originalité

Certains groupes font allégeance à un genre musical précis et ne dévient pas d'une ligne de conduite qu'ils se sont fixée une fois pour toutes. Mais d'autres, moins déterminés ou plus aventureux, tentent d'établir des liens entre

Ce mois-ci, le prix de l'originalité est attribué à l'Angevin **Phil Devaïl** pour son second album après un premier essai paru il y a trois ans. Autrefois, il était le batteur de Ticket, ensuite il a participé à divers groupes et spectacles de rue avant de s'acoquiner provisoirement avec Lo'Jo puis de voler de ses propres ailes. Ses douze chansons sont d'une inventivité folle qui brasse blues, gospel, rock et rythmes africains pour créer une sorte de transe dont le pouvoir évocateur des textes (en français) est au diapason d'une ébouriffante fusion musicale *("Maluya Rocco", Phil Devaïl ✆ 06.81.09.78.97).*

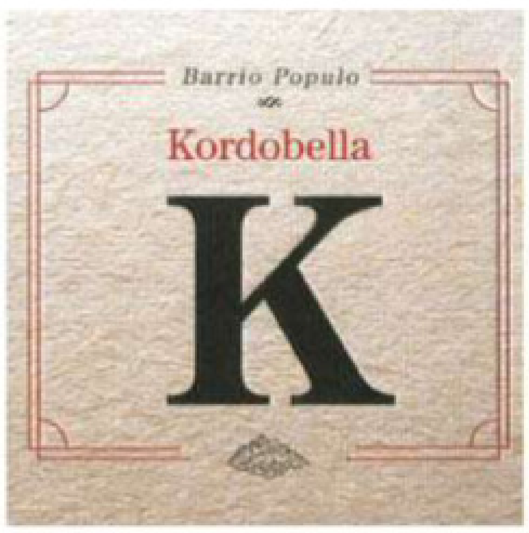
Premier album pour les **Mess Distraction** de Tours. Trois ans après sa formation, la structure initiale s'est élargie à six musiciens pour les besoins de la cause. Le chanteur se révèle un hurleur convaincant et les guitares sont au premier plan d'un rock heavy teinté de hard funk qui doit autant à Led Zeppelin qu'aux Red Hot Chili Peppers et qui dépote onze morceaux anglophones et originaux en adoptant une intéressante luxuriance instrumen tale, sauf quand le groupe calme le jeu pour s'aventurer du côté de la ballade *(Mess Distraction ✆ 06.15.92.10.74).*

On retrouve les **Manson's Child** de Colmar pour leur sixième disque en dix ans. Le quatuor aux deux claviers (qui fait appel à un batteur pour l'enregistrement et la scène) continue de cultiver une pop anglophone caractérisée par son esthétisme à tout crin et sa propension à se décliner sous ses multiples facettes, jouant aussi bien du classicisme mélodique originel que de ses variantes electro, voire noisy. Et il témoigne d'un savoir-faire qui n'est pris en défaut que lors d'une tentative francophone maladroite *("Summer", Parklife Records ✆ 06.09.25.78.43, distribution Modulor).*

Prisca est un exemple probant de projet transculturel. Le chanteur grandit en banlieue parisienne puis regagne l'Algérie, avant de fuir la guerre civile et de revenir s'installer à Toulouse où il crée le groupe en 2001 avec cinq autres complices. Résolument francophone, le troisième album s'illustre par sa facilité à mixer les traditions musicales (chanson française, musiques d'Europe de l'Est et ouvertures africaines) en pariant sur l'originalité d'une formule instrumentale éclectique et sur la caution apportée par divers intervenants cultes, tels le chanteur des Têtes Raides et Leny Escudero *("Tas De Ferraille", Booster ✆ 01 73 74 10 56, distribution Pias).*

différentes cultures pour confronter, avec plus ou moins de succès, les différentes influences qui les motivent. La sélection du mois (parmi les cinquante-deux arrivages à la rédaction) reflète ces deux tendances qui caractérisent la scène indé.

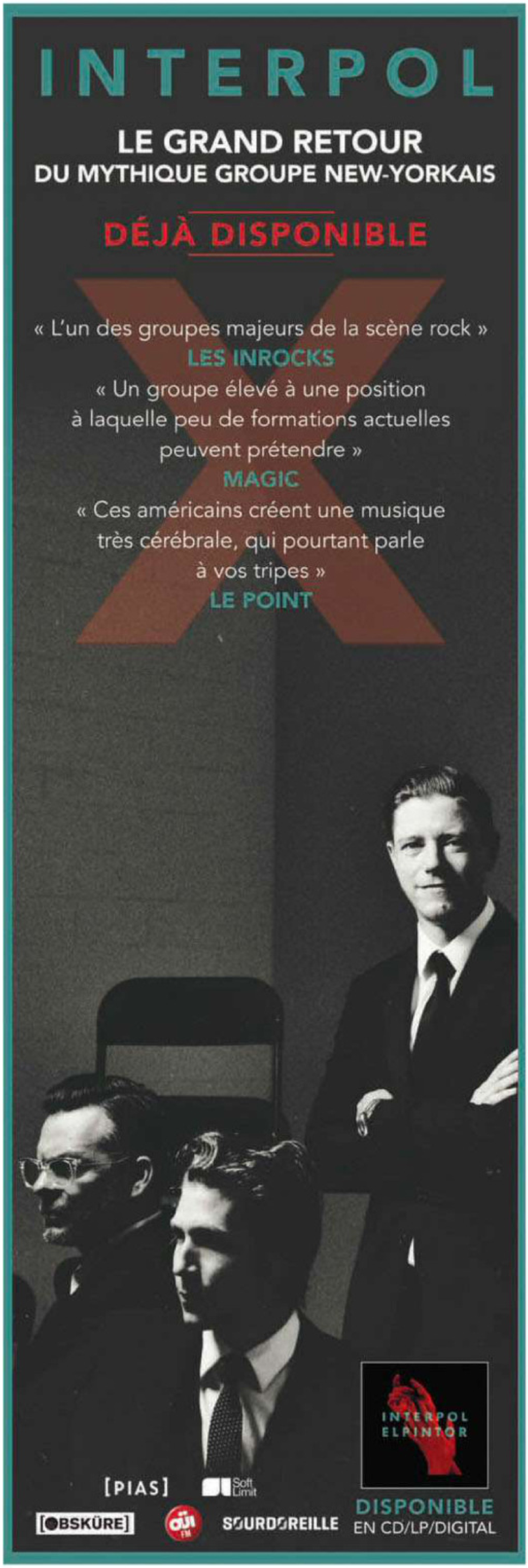
Depuis la création de **Santa Cruz** en 2002, cette rubrique s'est souvent fait l'écho de ses essais successifs. Le sextuor rennais, après avoir accompagné Miossec puis tourné avec un ensemble symphonique et Joseph Racaille, revisite neuf de ses titres précédents en version acoustique en s'appuyant sur une voix anglophone de toute beauté et des choix instrumentaux (pedal steel, dobro, banjo, claviers et guitares) qui fleurent bon l'Amérique rêvée. L'une de nos meilleures formations folk-rock affirme ainsi son envergure internationale *("MicrOrgan", Hasta Luego Productions/ Les Disques Normal ✆ 06.46.34.20.78, distribution Differ-Ant/ Believe).*



Le second album de **Barrio Populo** (après ses débuts en 2008) sait surprendre et marier les extrêmes : l'ouverture se fait en douceur et s'embrase au fil d'un texte prenant et d'une voix précieuse qui s'énerve progressivement, avant d'enchaîner sur un rock rageur au rythme martelé puis de s'apaiser sur un tempo dansant. L'exubérance musicale des sept musiciens répond à l'amplitude poétique des textes du chanteur qui, avec son sens éprouvé de la formule *("Il faut évacuer le pouvoir/ Il faut éjaculer l'espoir")*, lorgne parfois vers Léo Ferré. Saluons le packaging : un digibook de 50 pages *("Kordobella", Carotte Production ✆ 06.70.61.76.39, distribution InOuïe).*

Le nouveau maxi six-titres de **Danaïad** vise en plein cœur dès le morceau d'ouverture ("Salamike") : voix féminine envoûtante et d'une grande amplitude qui peut alterner le feu et la glace dans une ambiance trip-hop sous influence Björk/ Camille, avec piano et effluves jazzy. Et le quartette parisien (en activité depuis 2012) poursuit l'offensive de charme avec des chansons anglophones aussi sereines qu'évanescentes, portées par une sensibilité instrumentale et vocale à fleur de peau alors que les deux essais francophones peinent à convaincre par comparaison *("Ondée", Danaïad ✆ 06.14.13.10.71).*

Originaires d'Ile-de-France, les cinq petits jeunes de **Scores** sortent, deux ans après leurs débuts, un premier EP quatre-titres qui fera office de carte de visite pêchue : ils aiment le boucan, le hard rock et le boogie blues, mais font également allégeance au punk, notamment au niveau du chant. Seraient-ils les rejetons cachés d'AC/DC et des Sex Pistols ? Ils ont en tout cas de l'énergie à revendre et leurs frasques musicales expriment leur goût pour un rock (anglophone) impétueux et sauvage qui a envie d'en découdre et n'apprécie pas la demi-mesure *("On The Road", Spiral Productions ✆ 06.72.17.95.42).* ❑



Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

JAMES COTTON

1925 (Mississippi)

Combien de temps lui reste-t-il ? On ne peut s'empêcher d'y penser quand on entend "Bonnie Blue", le dernier titre du dernier album, "Cotton Mouth Man" (Alligator, 2013). Cotton a pris beaucoup de boissons et de substances. Au milieu des années 90, il chope un cancer de la gorge. Rayons, bistouri. Il ne chantait plus sur ses disques depuis l'album "Fire Down Under The Hill" (Telarc, 2000) où Darrell Nulisch lui prêtait déjà ses cordes vocales. "Bonnie Blue" : c'est le nom de la plantation où il avait contracté la vie en 1925. Il remonte le fil de son existence jusque-là et, comme s'il n'avait plus rien à sauver, pousse dans le micro cette boue mourante, sombre et récalcitrante. Sa voix leste et radieuse n'est plus qu'une affreuse blessure. Cotton ne joue plus la section de cuivres funky dans son harmo, comme dans les années 70 quand il coiffait son public en arrière et débâchait les camions. Aujourd'hui il ne chante plus qu'à travers sa gaufrette... mais avec un muscle curieusement préservé malgré la découpe des chirurgiens. Depuis qu'il ne peut plus faire voler les anches, qu'il doit anticiper ses phrases et articuler ses notes, il se trouve encore meilleur, beaucoup plus relax.
Début des années 50. Un jeune harmoniciste de blues ne peut rêver d'un moment plus propice pour s'en aller cuire dans le bouillon de Memphis. De l'autre côté du pont : l'Arkansas. Ce môme est capable de ramasser 45 dollars en soufflant dans une râpe à 15 cents. Il a neuf ans, il est recueilli par Rice Miller qu'il écoute sur la KFFA et dont il imite le jeu et la façon de parler. Il trouve maintenant les musiciens du gig pour son idole, s'assure qu'ils seront à l'heure et en état de jouer. Les potes de Miller s'appellent quand même Elmore James, Robert Lockwood, Pinetop Perkins... Et puis Miller se casse à Milwaukee. Cotton est trop jeune pour tenir la meute, pénétrer dans un joint ou se louer une piaule. Il s'accroche à Howlin' Wolf et poursuit sa sédimentation avec cette nouvelle bande, Junior Parker, Matt Murphy, Pat Hare... Ils écument les beuglants qui galonnent la 61, Cotton reste à la porte, il joue la première partie dehors. Plus tard Wolf, puis Cotton, puis Parker naviguent sur les ondes de la KWEM, ils dopent leur renom sur la radio de West Memphis. Cotton débute en studio derrière Wolf en 1952, chez Sam Phillips. L'année suivante, il enregistre quatre titres sous son nom : Pat Hare plante un grabuge d'amplis dont les garagistes les plus ultras cherchent encore la formule.

Quand Wolf se casse à son tour dans le Nord, fin 1952, le jeune Cotton passe le pont. Memphis. Muddy Waters le cherche quand il arrive en ville en 1954. Junior Wells l'a largué, Muddy a besoin d'un harmoniciste. Cotton est à la hauteur, Muddy le monte à Chicago où Cotton retrouve quelques copains et encaisse deux années d'humiliation. Dans les clubs, Muddy veut l'entendre jouer les solos de Little Walter à la note près. Dans les studios il fait tapisserie, Chess veut Walter, pas un ersatz rustique de Rice Miller. Cotton laisse une première trace sur "All Aboard" (1956) : Walter joue le premier harmonica et Cotton, les mugissements de la locomotive au fond ! Il est crédité sur "Got My Mojo Working" (fin 1956), mais c'est probablement Walter qui souffle. Cotton fait taire à jamais les sarcasmes en 1960 sur la scène de Newport, toujours dans l'orchestre de Muddy. Il a la tempête, le contrôle et l'endurance, il n'est plus Rice Miller ni Little Walter. Il est le bras droit du boss et contient sa substance hautement explosive jusqu'en 1966. Il monte alors sa boîte : le Jimmy Cotton Blues Band, avec le guitariste Luther Tucker. Il figure sur la série des "Chicago The Blues Today" (Vanguard) et entre tout de suite chez les Blancs. Albert Grossman s'occupe de lui, Cotton fait les premières parties de Janis Joplin et la fête avec Bloomfield, Steve Miller et Johnny Winter. Saltos et culbutes sans lâcher l'harmonica, Cotton bombe les murs des deux Fillmore et enfile les festivals mémorables, trop grand pour le South Side, trop exogène pour les radios noires. Il taille sa route sur du billard quand ses concurrents prennent leur part de désert. Dans les années 70, il mord dans le funk, le rock et le jazz et devient une puissante synthèse de tous les souffleurs de blues (*cf* les albums Buddah Records de 1974 et 1976, "100 % Cotton" et "Live & On The Move"). Il arrache de son dix-trous des contrepoints de guitare lead, toujours porté par une chaufferie d'élite, Matt Murphy, Charles Calmese, Kenny Johnson, deux ou trois saxos. Une bête ! Il retrouve Johnny Winter sur "Hard Again" en 1977, pour le comeback de Muddy Waters.
En 1984, dans sa course pavée d'albums infaillibles, il polit quelques miroirs étincelants chez Alligator. Il est l'un des quatre incendiaires de "Harp Attack". Un coup de bistouri, et *Mr Superharp* arrête le chant. Il tombe encore les excellents "Giant" et "Cotton Mouth Man", devenant le *sideman* de ses *sidemen*... sur le marchepied de sa légende.

Photo Gilles Pétard/ Redferns/ Getty Images

Erudit Rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit...

GERRY GOFFIN est décédé le 19 juin 2014 à Los Angeles. Bien qu'il ait été intronisé au Rock And Roll Hall Of Fame avec Carole King en 1990, Goffin est resté un homme de l'ombre, un parolier discret. Pourtant, la plupart des chansons dont il a écrit les paroles, en général sur une musique de Carole King, ont traversé le temps et demeurent des standards de la pop et du rock maintes et maintes fois reprises.

Né le 11 février 1939 à Brooklyn (New York), Gerald Gerry Goffin rencontre, à la fin des années 1950, Carol Joan Klein, alors âgée de 17 ans, qui avait déjà adopté le pseudonyme Carole King pour enregistrer son premier single en 1958. Mariés en 1959, ils forment également un duo de compositeurs, elle pour la mélodie, lui aux textes. Cette même année, Goffin écrit les paroles de "Oh Neil", une réponse à "Oh ! Carol", un succès du chanteur Neil Sedaka dédié à Carole King. En face B de ce deuxième single de King sur Alpine, on trouve la première véritable composition du duo, "A Very Special Boy". Si les singles sortis par King entre 1959 et 1966 n'eurent guère de retentissement, pendant cette période les compositions du duo vont faire la gloire de bon nombre d'artistes, rejoignant au panthéon de l'âge d'or de la pop américaine d'autres duos de compositeurs tels que Jerry Leiber & Mike Stoller, Jeff Barry & Ellie Greenwich, Burt Bacharach & Hal David, Felice & Boudleaux Bryant, Barry Mann & Cynthia Weil... Les succès vont ainsi s'enchaîner dans les hit-parades du monde entier. En 1961, "Will You Love Me Tomorrow" par les Shirelles (que Françoise Hardy reprendra sur son album "En Anglais" en 1969) ; "Take Good Care Of My Baby" par Bobby Vee ; "Some Kind Of Wonderful" par les Drifters ; "Don't Ever Change" par les Crickets (repris par Bryan Ferry sur "These Foolish Things" en 1973). En 1962 : "Chains" par les Cookies, figurant aussi sur le premier album des Beatles, "Please Please Me" en 1963 ; "The Loco-Motion" par Little Eva, la baby-sitter des enfants Goffin, et une adaptation française par Sylvie Vartan ; "Up On The Roof" par les Drifters, traduit par "Sur Le Toit" pour Richard Anthony. En 1963 : "Hey Girl" par Freddie Scott ; "One Fine Day" par les Chiffons. En 1964 : "Oh No Not My Baby" par Maxine Brown, et des versions de Manfred Mann et Rod Stewart ; "Show Me Girl" par les Herman's Hermits. En 1965 : "Just Once In My Life" avec Phil Spector pour les Righteous Brothers. En 1966 : "Don't Bring Me Down" par les Animals ; "Goin' Back" par Dusty Springfield. En 1967 : "Pleasant Valley Sunday" par les Monkees ; "(You Make Me Feel Like) A Natural Woman" par Aretha Franklin et des reprises de Mary J Blige et de Céline Dion, les deux en 1995. En 1968 : "I Wasn't Born To Follow" par les Byrds. En 1968, King et Goffin divorcent. Elle part s'installer à Los Angeles dans le célèbre Laurel Canyon avec leurs deux filles, Sherry et Louise Goffin. Cette dernière, née en 1960, deviendra, elle aussi, chanteuse, compositrice et productrice.

Compilations. Les singles de Carole King : "Brill Building Legends : Complete Recordings 1958-1966" (Brill Tone Records D 95). Noter que King et Goffin ne travaillaient pas dans le célèbre Brill Building new-yorkais, mais dans un immeuble en face. Quelques morceaux du duo par leurs interprètes originaux : "A Gerry Goffin & Carole King Song Collection 1961-1967" (Ace UK 07) et une suite : "Honey And Wine : Another Gerry Coffin & Carole King Song Collection" (Ace UK 09). En Californie, Carole King forme d'abord le trio The City dont le très bel album "Now That Everything's Been Said" (Ode US 68) contient six morceaux signés Goffin-King, notamment "Snow Queen" et "I Wasn't Born To Follow". Si ce disque, sorti avec peu de promotion, passe inaperçu, ce ne sera pas le cas pour ses productions solo : un succès modéré pour "Writer" (Ode US 70) avant celui colossal, plus de 25 millions d'exemplaires vendus, de "Tapestry" (Ode US 71), les deux avec des compositions du duo.
De son côté, dans les années 60, Gerry Goffin avait collaboré avec d'autres musiciens tels que Barry Mann et Jack Keller. Avec le premier, il écrit "Who Put The Bomp (In The Bomp, Bomp, Bomp)" interprété par Mann lui-même, et avec le second "Run To Him" pour Bobby Vee, les deux en 1961. Après son divorce et un séjour en hôpital psychiatrique suite à des trips excessifs de LSD, dans les années 1970, il retrouve le chemin du succès, d'abord avec Barry Goldberg, puis, surtout, avec Michael Masser en 1975 grâce au "Theme From Mahogany", chanson du film "Mahogany", chantée par Diana Ross. En 1985, la reprise d'un titre de 1978 du duo Goffin/ Masser, "Saving All My Love For You", par Whitney Houston atteint le sommet des charts. Entre-temps, Goffin a sorti un premier album solo, un double enregistré avec Barry Goldberg aux Muscle Shoals Studios en Alabama, "It Ain't Exactly Entertainment" (Adelphi US 73).

Carole King et Gerry Goffin

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Violent Femmes

Contrairement à ses hits passés, les morceaux en sont souvent longs, "Chicago (You)", "Set Job", et l'ambiance générale doit beaucoup à Bob Dylan. Malgré quelques passages plus faibles, le disque est plutôt réussi et mérite d'être redécouvert. En revanche, commercialement, ce fut un fiasco. Pour son deuxième et dernier opus, en 1996, "Back Room Blood" (Genes US 96), Gerry Goffin est, cette fois-ci, accompagné par Bob Dylan lui-même, qui a coécrit deux morceaux.

J'aimerais bien avoir des informations sur VIOLENT FEMMES un groupe des années 80, et savoir ce que sont devenus les musiciens qui en font partie.

■ JEANNE, Paris (75014)

Originaire de Milwaukee (Wisconsin, USA), plus radicale et moins minimaliste que les Modern Lovers de Jonathan Richman, Violent Femmes est une formation de folk-rock énergique et libertaire, dotée d'un sens aigu de l'humour, de la satire et de la parodie. Fréquemment classé dans la catégorie fourre-tout de l'alternative rock, son registre tendrait plutôt vers l'Americana par les nombreuses références aux musiques traditionnelles américaines, au folk bien entendu, mais aussi au blues, au country et au rock'n'roll. En 1980, le bassiste Brian Ritchie (né le 21 novembre 1960) et le batteur Victor DeLorenzo (né le 25 octobre 1954) commencent à jouer en duo sous le nom de Violent Femmes avant d'être rejoint par le guitariste et chanteur Gordon Gano (né le 7 juin 1963). Gano écrira presque toutes les compositions du groupe alors que Ritchie jouera de multiples autres instruments que la basse tels que le xylophone, les marimbas, le célesta... Se produisant dans les rues et les cafés, le trio est d'abord repéré par

Photo DR

James Honeyman-Scott, guitariste des Pretenders qui disparaît en 1982. Grâce à un prêt du père de Victor DeLorenzo, en 1982, Violent Femmes peut enregistrer les morceaux qui sortiront l'année suivante sur Slash Records : "Violent Femmes" (Slash US 83). Le disque rencontre un succès inespéré, se vendant à plus d'un million d'exemplaires. "Hallowed Ground", avec les participations du banjoïste Tony Trischka et de John Zorn au saxophone (Slash US 84). L'inspiration chrétienne de Gano dans ce deuxième album est déjà une source de divergences entre les membres du trio, Ritchie et DeLorenzo étant athées. Produit par Jerry Harrison des Modern Lovers et de Talking Heads avec des collaborations des guitaristes Fred Frith et Leo Kottke, du claviériste originaire de Milwaukee Sigmund Snopek III et du saxophoniste des Stooges Steve Mackay : "The Blind Leading The Naked", incluant une reprise du "Children Of The Revolution" de Marc Bolan/ T Rex (Slash US 86). Après une courte pause pour des projets solo : "3", quatrième album (Slash US 88) ; "Why Do Birds Sing ?" (Slash US 91). Départ de Victor DeLorenzo remplacé par Guy Hoffman des BoDeans : "New Times" (Elektra US 94) ; "Rock !!!!!", d'abord sorti en Australie (Mushroom Austr 95) ; "Viva Wisconsin", un live (Beyond US 99) ; "Freak Magnet" (Beyond US 2000). En 2000, Gano décide de ne plus enregistrer d'album, mais que le groupe continuera de tourner. En 2007, un procès oppose Ritchie à Gano, suite à la vente par ce dernier du titre "Blister In The Sun" pour la publicité d'une chaîne de fast-food. Mais en 2013, les deux musiciens semblent réconciliés puisque, depuis, Violent Femmes a donné une série de concerts en 2013 et 2014. DeLorenzo revenu, puis reparti, c'est Brian Viglione des Dresden Dolls qui occupe le siège de batteur.

Compilations : "Debacle : The First Decade" (Slash US 90) ; "Add It Up (1981-1993)" avec de nombreux inédits et des versions live (Slash US 93) ; "Something's Wrong" avec des versions alternatives et du live, disponible sur le site eMusic.com en 2001.

Gordon Gano : avec le groupe gospel The Mercy Seat : "The Mercy Seat" (Slash US 87) ; sous son nom : "Hitting The Ground", sur lequel il invite plusieurs chanteurs dont Lou Reed, John Cale, PJ Harvey, Frank Black (Instinct US 02). Avec les frères, Bill et Brendan Ryan des Bogmen : "Under The Sun" (Yep Roc US 09).

Brian Ritchie, qui vit désormais en Australie, outre diverses contributions comme bassiste, a réalisé plusieurs albums en solo ou en groupe : "The Blend" (SST US 87) ; "Sonic Temple & Court Of Babylon" (SST US 88) ; "I See A Noise" (Dali US 90) ; "Shakuhachi Club NYC" (Weed US 04). Le shakuhachi est une flûte de bambou chinoise à laquelle s'est longtemps initié Brian Ritchie qui lui a consacré deux autres albums sous le nom Brian Tairaku Ritchie : "Ryoanji" (Thylacine Austr 06) et "Taimu" (Thylacine Austr 06). Avec le groupe italien Zen Circus : "Villa Inferno" (Unhip Italie 08). En Australie, avec des anciens musiciens de Midnight Oil dans The Break, un rock teinté de surf music : "Church Of The Open Sky" (Bombora Creative Austr 010) ; "Space Farm", incluant un titre avec le crooner anglais Engelbert Humperdinck (Sony Austr 013). Depuis 2011, il joue également avec son fils, Silas Be Ritchie. Leur dernière collaboration est un album partagé avec Teenage Strangler, un groupe de Minneapolis mené par Dylan Ritchie, le neveu de Brian : "Tea Life 3" (After Music US 013).

Victor DeLorenzo se partage entre le théâtre et la musique : "Peter Corey Sent Me" (Dali US 90) ; "Pancake Day" (Almo Sounds US 96) ; "The Blessed Faustina" (BF Recordings US 99) ; "Dictionary By/ Of Marcel Duchamp" (Defend Music US 04).❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Femme fatale

Sin City : J'ai Tué Pour Elle

de Roberto Rodriguez et Frank Miller

Il y a un peu plus de vingt ans, l'Américano/ Mexicain Roberto Rodriguez réalisait son premier film avec les moyens du bord. Pour 7000 dollars, il faisait de son "El Mariachi" une pure série B trépidante, véritable ode au gunfight carabiné. Depuis, Rodriguez n'a jamais dévié du cinéma de genre : deux suites beaucoup plus friquées à "El Mariachi" ("Desperado 1" et "2"), une saga de films pour enfants sur fond de James Bond en culottes courtes ("Spy Kids 1" à "4") et des hommages à la pelle au cinéma de genre des années 70, qu'il soit d'action ("Machete 1" et "2") ou d'horreur teenage ("The Faculty"). Dans son parcours rempli de douilles fumantes et de monstres baveux, Rodriguez croise le chemin de Tarantino avec lequel il devient hyper pote. Au point qu'ils fomentent ensemble l'amusant "Une Nuit En Enfer", truffé de goules hystériques et de démons à l'esprit rock, ainsi que "Planète Terreur" , hommage plus que fétichiste aux séries Z fantastiques des sixties/ seventies. Les deux zigotos vont même jusqu'à rayer la pellicule et faire disparaître des plans de fins de bobine pour que le spectateur est la sensation tenace de regarder une copie abîmée d'un vieux film Grindhouse projeté dans une salle pourrie de la 42e Rue. En créant sa boîte de production début des années 2000, Rodriguez n'est finalement pas loin d'être devenu ce qu'il a toujours voulu être : un Roger Corman (mythique producteur de séries B hollywoodiennes) du 21e siècle. Tournant beaucoup, vite et bien, Rodriguez en met toujours plus à l'écran. Ainsi, son premier "Machete", budgété à dix millions de dollars, paraît en avoir coûté quatre fois plus. A l'aise dans tous les corps de métier du cinéma (musique, filmage, montage, interprétation, effets spéciaux), Rodriguez peut donc gérer un film par tous ses stades de production. Avec un point d'orgue dans sa filmographie : "Sin City". En 2005, Rodriguez s'allie avec Frank Miller, scénariste et auteur de bandes dessinées, devenu culte pour avoir reboosté Batman dans des romans graphiques plus porté sur la noirceur que sur le côté pop. Rodriguez adapte donc "Sin City" d'après la série de comics (sept tomes jusqu'à présent) de Miller qui y revisite les romans noirs des années 50 (à la Raymond Chandler) mais en les agrémentant d'ultra violence, de sexe et de nihilisme. "Sin City", le film, suit fidèlement la charte graphique des comics avec un noir et blanc très stylisé (genre films noirs des années 50 à la John Huston/ Howard Hawks) et saupoudré de touches de couleurs vives sur certains personnages, décors ou accessoires. Déclaré *hors norme* pour son esthétisme poussé, "Sin City" surprend son monde et offre à Rodriguez les meilleures critiques de sa carrière. Pour l'opus 2, Rodriguez et Miller remettent le couvert avec le même look ambiant... mais en 3D ! Chaque plan étant pensé pour le relief histoire de propulser le spectateur au cœur de deux intrigues parallèles : 1) un joueur débarque à Sin City pour se confronter au poker au plus gros truand de la ville. 2) La passion transie d'un homme pour une femme fatale au tempérament de démon. Situé dans le temps avant le premier opus, "Sin City : J'Ai Tué Pour Elle" multiplie une fois de plus les séquences visuellement insensées avec (entre autres) une partie de poker qui dégénère dans le sang, des gunfights et des passages à tabac qui font mal.
Le tout sur fond de corruption ambiante, de vengeances sans fin et d'amours frustrées balancés sur l'écran dans une suite d'images d'Epinal propre au cinéma (et aux romans) de genre. Le plaisir vivace du film vient également de son casting de luxe où sont convoqués Mickey Rourke en marginal dur à cuire, Joseph Gordon-Levitt en joueur plus ou moins chanceux, Josh Brolin en amoureux masochiste, Jessica Alba en strip-teaseuse volcanique, Bruce Willis en fantôme de flic au look *bogartesque*... et, surtout, l'hypnotisante Eva Green qui, en femme fatale carnassière, retrouve les poses glamour et le psychisme animal des grandes garces du cinéma américain d'hier et d'aujourd'hui. Avec le look ténébreux de Rita Hayworth dans "Gilda" et la perversité de Sharon Stone dans "Basic Instinct" *(en salles le 17 septembre)* ! ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Et ça marche !

Near Death Experience

Near Death Experience

A voir déambuler ainsi Michel Houellebecq dans cet essai barré du tandem Delépine/ Kervern, on se dit qu'il y a une certaine logique. Car avec sa tronche en biais et ses apartés provos, l'écrivain cabot/ nihiliste a le mental pour aller faire quelques frimes dans Groland ou dans les films du duo. Houellebecq interprète ici un employé d'une plate-forme téléphonique — ce qui lui va curieusement bien — profitant d'un jour de malchance (un vendredi 13) pour partir seul dans la montagne avec une seule idée en tête : mettre fin à ses jours. Histoire de zapper une bonne fois pour toutes l'absurdité de l'existence. Un périple de quelques heures où Houellebecq, en plein trip one man — il est quasiment seul à l'écran — offre ses lèvres lippues et son regard de Droopy battu à la caméra de nos deux Grolandais qui le filment en boucle avec une fascination quasi fétichiste. Et ça marche ! Avec son corps de Buster Keaton en fin de vie et son faciès de clown qui n'aurait jamais ri, Houellebecq théorise sur la mort tout en ressentant des semblants de vie. Et ce dans une drôle d'ambiance, mi-tristouille, mi-hilarante, propre à l'univers des deux cinéastes qui ont toujours eu la mélancolie festive. Kervern et Delépine, une fois de plus, apportent leur déséquilibre salvateur dans un cinéma français de plus en plus calibré pour le prime time télé. Car "Near Death Experience" ne passera probablement jamais en première partie de soirée sur TF1, entre un tirage cafardeux du loto et les pubs lèche-banque de Gad Elmaleh *(actuellement en salles)*.

Mange Tes Morts – Tu Ne Diras Point

Remarqué il y a trois ans avec "La BM Du Seigneur", descente mystique dans une communauté de gens du voyage filmée comme un docu-fiction, Jean-Charles Hue récidive avec "Mange Tes Morts". En braquant cette fois sa caméra chez des gitans du Nord de la France pour un road trip houleux où trois frangins durs à cuire se mettent en tête de subtiliser une cargaison de cuivre. Totalement atypique, le film a un peu l'esprit Strip-Tease (la série de docus télé), puisque interprétés par de véritables gens du voyage dont les attitudes destroy et le langage (parfois) abscons peuvent faire rire (façon Deschiens) comme inquiéter. Mais avec de l'émotion en plus, puisque l'humanité finit toujours par poindre dans ces tranches de vie.

Mange Tes Morts

Refroidis

Fasciné et un peu rebuté dans un premier temps par ces personnages *out of this world*, on finit par s'attacher à eux progressivement. D'autant que Jean-Charles Hue les magnifie en jouant la carte du cinéma à fond la caisse. Voir — clou du film — cette magnifique séquence de course poursuite en voiture au milieu d'une route boisée filmée à l'aube dans une lumière presque irréelle *(en salles le 17 septembre)*.

un "Exorciste" et quelques "Pirates Des Caraïbes" — est parfait en redresseur de torts sur le tard. Comme une version vieillie et alourdie de Charles Bronson dans les "Justicier Dans La Ville".
Si le metteur en scène s'offre une vague métaphore sur la violence inhérente à l'être humain, son "Refroidis" est surtout un *shoot 'em up* particulièrement jubilatoire *(en salles le 24 septembre)*.

Saint Laurent

Neuf mois après la version de Jalil Lespert, voici un autre biopic du célèbre couturier à lunettes où dix ans de sa vie (1967-1976) sont passés sous le tamis de la caméra Bertrand Bonello : Saint Laurent et ses amours (son officiel Pierre Bergé, son amant Jacques de Bascher), Saint Laurent débauchant un mannequin de chez Chanel, Saint Laurent créant ses collections, Saint Laurent en plein trip drogue...

Les séquences visuellement pop (vu l'époque) sont volontairement non structurées dans le temps. Comme si le spectateur était immergé dans des morceaux de mémoire du créateur de mode. Le cinéma de Bonello étant en grande partie centré sur des personnages en proie à leurs amours et pulsions sexuelles (le travesti de "Tiresia", l'actrice X du "Pornographe", les prostituées de "L'Apollonide : Souvenirs De La Maison Close"), son "Saint Laurent" navigue également dans un érotisme charnel où effleurements de peau et nudité frontale masculine servent avec élégance la psyché du couturier joué avec un mimétisme fascinant par Gaspard Ulliel *(en salles le 24 septembre)*.

Saint Laurent

The Tribe

Dans un internat d'Ukraine, des ados destroy se livrent au trafic en tout genre et à la prostitution. Leur particularité : ils sont sourds et muets ! Le film de Myroslav Slaboshpytskiy (un Ukrainien, donc) est brut de décoffrage. Sans morale ambiante, sans musique, sans larmes et sans regrets. Un simple constat. Pourtant l'émotion et la hargne restent ténues pendant les 2 h 10 de projection. Car on est totalement immergé dans le langage des signes qui — bien que non sous-titrés — finissent par devenir curieusement compréhensibles. Au point qu'on se demande pourquoi le langage a été inventé ! "The Tribe" repose également sur de jeunes acteurs non professionnels dont l'incroyable Yana Novikova, interprète sourde et muette au charisme tenace qui n'hésite pas à donner de sa personne dans des scènes hot hyper charnelles digne de "La Vie d'Adèle". Elle est si extraordinaire dans la peau de cette fille qui s'arrime à la vie que, malgré son handicap, il faudrait être inconscient pour ne pas faire d'elle une star *(en salles le 1er octobre)*. ❏

Refroidis

Un thriller glaçant ! C'est le moins qu'on puisse dire avec "Refroidis" de Hans Petter Moland où coups de flingue secs et esprit revanchard s'animent dans le froid norvégien. Au début, le ton est plutôt dramatique : en apprenant la mort de son fils d'une prétendue overdose, un conducteur de chasse-neige sexagénaire se met en tête de retrouver les assassins. Et se retrouve du coup confronté à une mafia locale dirigée par un jeune bad-guy psychopathe et dandy. Et plus le film avance, plus l'ironie et l'humour noir prennent du terrain, le vieil hargneux dessoudant les méchants les uns après les autres dans un ballet mortifère presque surréaliste. Stellan Skarsgård, l'acteur suédois le plus exportable d'aujourd'hui — il traîne dans

The Tribe

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site rocknfolk.com

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)
Les Studios NG music vous propose :
•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•
A disposition :
2 studios
d'enregistrements,
1 salle d'attente
(salle fumeur).
Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous.
Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour
mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

COURS DE MUSIQUE
Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Disquaire Eclectique
paul émile vinyls
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

Disquaire sérieux
• CHERCHE •
lots de disques vinyls
Grosse quantité bienvenue
Déplacement dans toute la France
• 06 45 48 56 53 •
Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Doigt d'honneur

Joe

Wild Side

Cabot sympa ou acteur de génie ? On n'a jamais trop su avec Nicolas Cage... Star du ciné/ testostérone des années 90 ("Rock", "Les Ailes De L'Enfer", "Volte/ Face"), le neveu de Francis Ford Coppola s'est cloisonné depuis quelques années dans les séries B tout juste nerveuses et les nanars pas trop atomiques. A peine de quoi ne pas se ringardiser totalement. Car quand il ne court pas le cacheton, Cage prouve qu'il a toujours les capacités d'être un comédien hors norme. Il l'avait prouvé il y a cinq ans avec l'étrange remake de "Bad Lieutenant" signé Werner Herzog et le reprouve aujourd'hui avec l'excellent "Joe" de David Gordon Green. Et il est parfait en ex-taulard alcoolo vivant d'un job anti-écolo (il empoisonne des arbres destinés à être abattus). Jusqu'au jour où sa vie prend un semblant de rédemption lorsqu'il se met en tête de sortir un ado des griffes d'un père violent et dégénéré. A mi-chemin entre le drame psychologique fiévreux post-John Huston (genre "La Nuit De L'Iguane") et les séries B redneck des années 70 baignant dans la sueur, la crasse et le whisky sans glace (genre "Les Bootleggers" avec Burt Reynolds), "Joe" fascine de bout en bout. Oppressant et tendu, ce drame rural jouissivement poisseux est porté par un Cage totalement impliqué dans un personnage de loser au nihilisme forcené. Fréquemment accusé (parfois à raison) d'en faire des tonnes, Cage fait pourtant passer l'émotion et la tension dans l'exagération de son jeu. Comme Brando dans "Le Parrain", après tout.

La Mariée Sanglante

Artus Films

Vicente Aranda est un cinéaste espagnol méconnu puisque seuls trois de ses films sont sortis en France sur la trentaine réalisée entre 1965 et 2009. Dont la plupart sont de superbes portraits de femmes. Femmes guerrières ("El Lute 1" et "2"), femmes maîtresses ("La Pasión Turca", "El Amante Bilingue") ou femmes vengeresses ("A Coups De Crosse"). Et surtout femme schizo avec son film d'horreur psychologico/ gore "La Mariée Sanglante". Considéré par Victoria Abril comme étant son *"deuxième père"* (elle a tourné beaucoup de films avec lui dès son plus jeune âge) très ancré à gauche toute — inutile de dire qu'il ne portait pas le général Franco dans son cœur — Aranda réinterprète et modernise "Carmilla", le célèbre roman pro-saphique de Sheridan Le Fanu. Mais en moins frontalement fantastique que les adaptations gothiques de la Hammer film ("Lust For A Vampire" et "Vampire Lovers"). Une jeune mariée fait donc face à sa nouvelle vie avant de tomber sous le joug d'une femme mystérieuse (magnifique Alexandra Bastedo, décédée en janvier dernier), sorte de mante religieuse/ vampire/ fantôme/ lesbienne qui l'incite à se débarrasser de son homme. Voire des hommes en général... Truffé de paraboles poétiques, morbides et sexuelles (perte de virginité, viol, machisme), "La Mariée Sanglante" s'enfonce également avec tact et fantasme dans les délires dingos de la psyché féminine. A croire que sous sa peau d'homme, Vicente Arenda (88 ans cette année) serait en fait une femme.

Ordure

Metropolitan

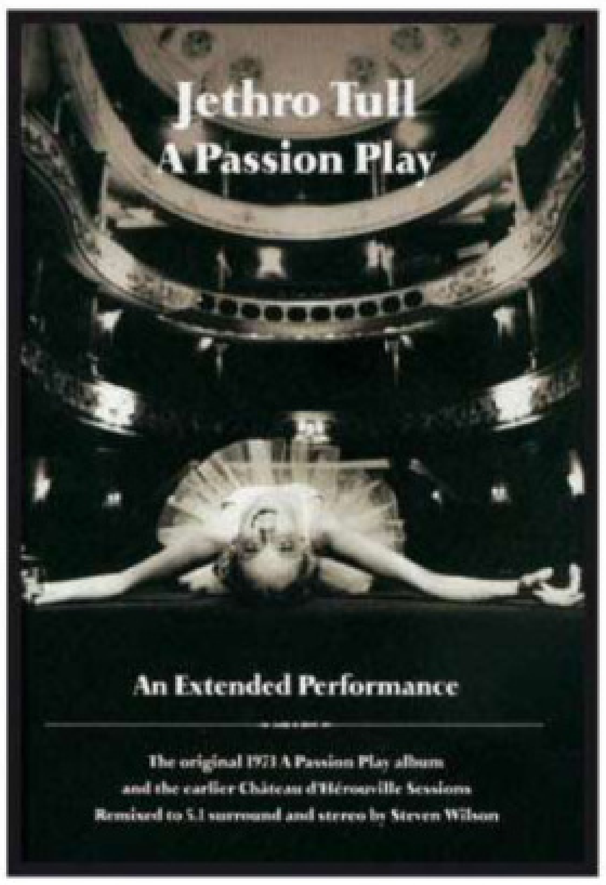
A very very bad trip ! C'est l'ambiance ressentie tout au long d' "Ordure" (alias "Filth" en anglais), adaptation cinglée d'un roman d'Irvine Welsh considéré comme le pendant écossais de Hunter S Thompson et Bret Easton Ellis dont Danny Boyle adapta pour l'écran son "Trainspotting" il y a 18 ans. Ici, un flic schizo, alcoolique au dernier degré, raciste et cocaïnomane espère une promotion en enquêtant sur une affaire de meurtres dans les bas-fonds d'Edimbourg. Un assassinat/ prétexte puisque le cinéaste Jon S Baird, tout comme le bouquin, se focalise sur son personnage principal en proie à ses démons. Et dans le rôle, l'excellent James McAvoy y va à fond la caisse dans l'autodestruction carabinée. Comme une parodie tragi-comique de Harvey Keitel dans le "Bad Lieutenant" d'Abel Ferrara. Bouffé par sa bipolarité et ses addictions, il semble être le mal incarné et fait virer le film en un véritable *rockllercoaster* (roller coaster rock !) où ses émotions à fleur de peau, son nihilisme outrancier et ses fréquents pétages de plombs (tabassage, coups de gueule et branlette) sont retranscrits en un immense délire psyché où les genres (polar, comédie beauf, drame sociétal) se mêlent sur fond d'ironie salvatrice. Comme un gros doigt d'honneur à la politesse et au patriotisme écossais. Sorti avec succès en salles au Royaume-Uni (où il remporta plusieurs prix), "Ordure" n'est hélas pas passé par la case cinéma en France. Ce qui en fait du coup un inédit de luxe en DVD/ Blu-ray.

Godzilla

Warner

Le tout premier Godzilla, celui de 1954 signé Inoshiro Honda, était à la fois une réponse nippone au "King Kong" américain et une parabole sur la terreur atomique. La bestiole écailleuse sortant de son sommeil ancestral suite à des essais nucléaires dans le Pacifique. Toujours est-il que ce classique lança un genre, le *Kaiju Eiga*. Avec une tripotée de films à monstres dont une trentaine d'autres Godzilla. Interprété pendant des décennies par des acteurs revêtus d'un costard en caoutchouc passant leur temps à détruire des maquettes de Tokyo au ralenti et à combattre d'autres créatures absurdes (Ebirah l'écrevisse géante, Gamera la tortue volante, Biollante la plante gargantuesque), Godzilla est devenu si culte au Pays du Soleil Levant qu'il fait désormais partie de son imagerie. Au même titre que le saké, le théâtre Kabuki ou le Mont Fuji. Jusqu'à ce que Hollywood, jaloux, s'empare du mythe. En 1998, Roland Emmerich, spécialiste des blockbusters destroy, en fait un remake friqué mais sans saveur. Tout le contraire du reboot 2014 signé Gareth Edwards, jeune cinéaste britannique véritable fan du genre. A tel point que, malgré la technicité d'aujourd'hui (image 3D et monstre numérique), Edwards réussit à retrouver une certaine poésie enfantine propre à tous ces vieux Godzilla kitsch produits par la Toho. Avec des séquences de fin du monde bien immersives — voir le film en Blu-ray 3D si possible — et un monstre limite glamour. Presque plus bandant qu'Angelina Jolie, le Godzi ! ❑

Vrais rebelles ?

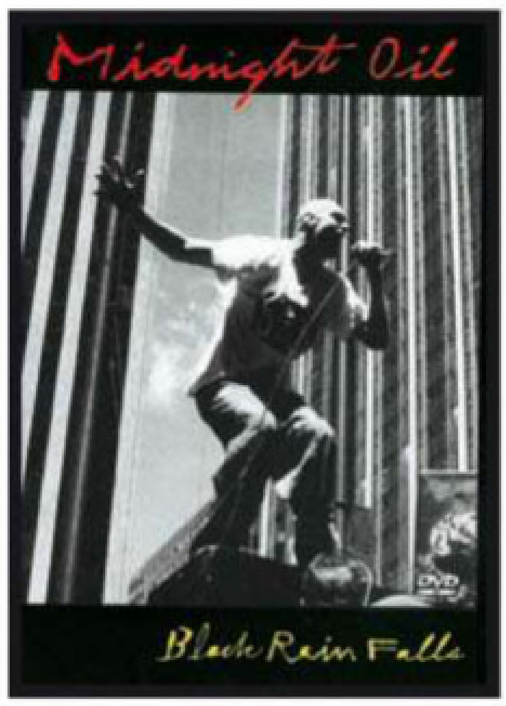


Jethro Tull

"A PASSION PLAY — AN EXTENDED PERFORMANCE"

Chrysalis/ Parlophone

On a déjà évoqué ça : la dématérialisation apparemment irréversible de la musique (et des images — le cinéma est également menacé) a beau être en marche, quelques signes laissent à penser que l'éradication de l'objet (le *support*, comme on dit dans les majors) n'est peut-être pas encore pour demain. Le come-back du vinyle par exemple (auquel ce journal consacre une rubrique mensuelle) semblerait indiquer que des amateurs de rock (et pas que des vieux) ont envie de retrouver la chaleur du son et d'apprécier les visuels des pochettes de disque tels que les designers, illustrateurs et photographes les ont imaginés. Autre produit qui marche plutôt bien : la réédition luxueuse, voire collector d'un album classique avec, bien évidemment et pour justifier le prix de la chose, des bonus, audio ou vidéo. Depuis quelques années, Parlophone (aujourd'hui distribué par Warner) met un point d'honneur à rééditer proprement le catalogue de Jethro Tull : en 2012, le label a célébré les quarante ans de "Thick As A Brick" en publiant l'album tel qu'enregistré aux Morgan Studios de Londres par Robin Black, et accompagné de nouveaux mixages stéréo et 5.1 réalisés par Steve Wilson (le leader de Porcupine Tree, grand amateur de prog rock), proposés sur un DVD. Cette particularité explique la présence de la réédition de "A Passion Play" dans cette rubrique. Car si un des DVD de ce coffret, qui en contient deux (ainsi que deux CD), comporte effectivement des images — dont celles de "The Story Of The Hare Who Lost His Spectacles", le petit film surréaliste (et sans rapport apparent avec l'intrigue du concept-album) projeté en interlude durant les concerts de Jethro Tull en 1973 — le second est entièrement réservé à de l'audio. De plus en plus, dans ce type de coffret où prime le côté historique — "A Passion Play – An Extended Performance" abrite un livre en couleur sur papier glacé consacré aux péripéties de l'enregistrement de l'album — les labels incluent des DVD, ce support permettant de condenser davantage d'informations et notamment des remix en DTS et 5.1. Ainsi, sont proposées ici, sur le premier DVD, la version stéréo de l'album original, présenté sous forme de ses deux faces, et une remixée, à nouveau par Steve Wilson (en stéréo, 5.1 et DTS). Le deuxième DVD est consacré aux fameuses séances de "A Passion Play" qui ont eu lieu en France, au château d'Hérouville en 1972. Dans le livret, Wilson explique qu'il a tenu à les livrer dans un état le plus proche possible de l'enregistrement originel. En effet, si des extraits de ces séances ont déjà été publiés (en 1988 dans le coffret "20 Years Of Jethro Tull" et en 1993 sur "Nightcap", compilation rassemblant des inédits enregistrés entre 1972 et 1991), ils avaient également fait l'objet de rerecordings postérieurs et d'un mixage sévère au point de les dénaturer quelque peu. L'histoire de l'enregistrement de "A Passion Play", mal engagée au départ, aura finalement permis au groupe de Ian Anderson d'accoucher d'un de ses albums les plus importants des années 70, diversement apprécié par la critique, mais auquel des fans hardcore continuent de vouer un culte aujourd'hui. En 1972, officiellement pour changer d'air, mais surtout pour échapper au fisc anglais, Jethro Tull décide d'aller enregistre le successeur de "Thick As A Brick" à l'étranger. Le groupe part pour la Suisse avant de se rabattre finalement sur le studio du château d'Hérouville, à côté de Paris. La crème des musiciens anglais de l'époque y enregistre (Elton John, Cat Stevens, Pink Floyd) et Anderson pense que ce ne peut être qu'un cadre idéal pour mettre en boîte le nouveau concept-album qu'il a en tête. Malheureusement, le studio que découvre Jethro Tull à Hérouville n'est pas à la hauteur de sa réputation. Sur le plan technique (le matériel était défaillant, la plupart des machines débranchées, et même les magnétophones ne fonctionnaient pas correctement) et de l'hébergement (les musiciens dormaient dans un dortoir commun dont la literie grouillait d'insectes et la nourriture les a tous rendus malades). Finalement, le groupe va rentrer en Angleterre, après avoir remisé l'essentiel des enregistrements effectués au château (deux titres se retrouveront sur "War Child" en 1974) et Anderson va écrire en vitesse — le groupe était alors sur le point de partir en tournée — ce qui allait devenir "A Passion Play". Plus sombre que "Thick As A Brick", l'album aborde, vaguement et de manière assez nébuleuse, le thème de la vie et la mort mais, depuis sa parution, on constate que chacun y voit — et y entend ! — un peu ce qu'il veut, ce qui n'est sans doute pas plus mal. Le disque se caractérise également par l'emploi de synthétiseurs (une première pour Jethro Tull) et une production très riche dont, a posteriori, Anderson n'est pas le dernier à douter de la pertinence. Souvent critique par rapport à son œuvre, le musicien l'est plus que ses fans qui ont très bien accueilli "A Passion Play", spécialement en Amérique où le disque s'est aussitôt classé en tête des ventes. Quant à la musique enregistrée à Hérouville, elle est à redécouvrir, ici, dans sa version la plus fidèle à l'esprit des séances de 1973. C'est ce qui s'appelle, littéralement, avoir deux albums pour le prix d'un.

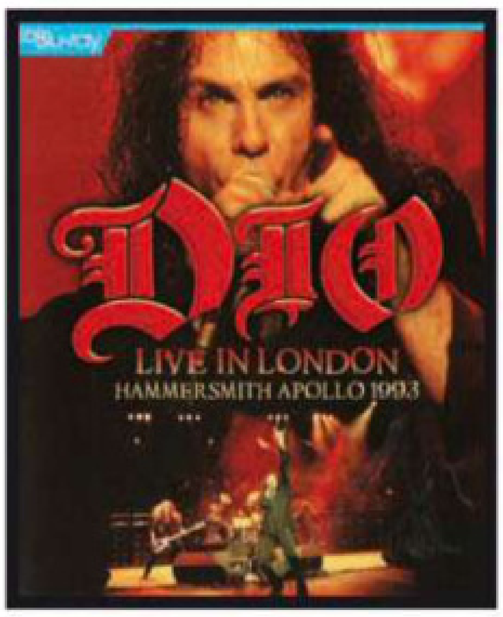


Midnight Oil

"BLACK RAIN FALLS"

Sony

Depuis sa reformation, en 2009, pour quelques concerts et notamment celui au profit des victimes des feux de brousse dans l'Etat de Victoria, Midnight Oil ne fait guère parler de lui. Il faut savoir que Peter Garrett, chanteur de ce groupe apparu sur la scène australienne au milieu des années 80 en même temps qu'INXS, a été pas mal débordé. En 2007, trois ans après avoir rejoint le parti travailliste de son pays, Garrett a été nommé ministre de l'Environnement. Ceux qui ont suivi cet activiste, écologiste, défenseur de causes multiples depuis ses débuts ne se sont pas étonnés de ce parcours puisqu'à partir de la moitié des années 80, Midnight Oil a été, pour Garrett, un véhicule destiné à faire entendre la voix de ses mécontentements. Qu'il a d'abord utilisée pour s'insurger contre le nucléaire ("Red Sails In The Sunset") avant de défendre la nation aborigène ("Diesel And Dust"). En 1990, suite à la catastrophe de l'Exxon Valdez un an plus tôt — le pétrolier s'est échoué sur la côte de l'Alaska provoquant une marée noire sans précédent — Midnight Oil, alors en tournée américaine, a donné un concert sauvage en plein Manhattan, devant le siège de la compagnie pétrolière. Expliquant qu'il venait d'un pays où la préservation de l'environnement était prise au sérieux — Garrett était alors président de l'AFC, une organisation environnementale australienne — le groupe a interprété, à l'arrière d'un camion, quelques titres de son répertoire ("Dreamworld", "Rivers Run Red", "Sometimes"...) ainsi qu'une reprise de "Instant Karma", le classique de John Lennon, et expliqué les raisons de son action. La sortie du DVD de ce concert s'inscrit dans le cadre de la célébration de l'œuvre du groupe par Sony, qui devrait bientôt rééditer sept de ses albums en versions remasterisées.

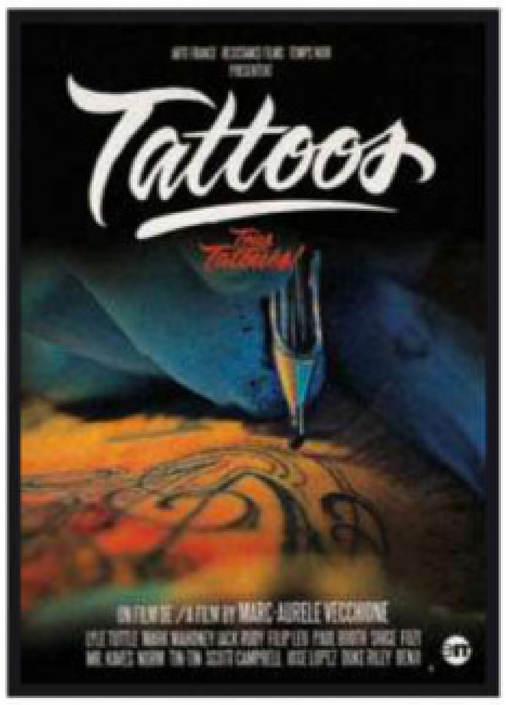


Dio

"LIVE IN LONDON/ HAMMERSMITH APOLLO 1993"

Eagle

On ne souhaite pas étaler nos petites misères en public mais, suite à des messages reçus à propos du fait que quelques DVD musicaux n'étaient pas chroniqués dans cette rubrique, une explication s'impose. Rock&Folk met un point d'honneur à parler de ce qu'il reçoit et trouve assez difficile de faire état de ce qu'on ne lui envoie pas. En clair, si des boîtes font bien leur boulot, on ne va pas aller supplier celles qui le font mal de nous envoyer des choses. Cette rubrique, dont la vocation est d'informer, en tirant le bon grain de l'ivraie, a pignon sur presse depuis au moins vingt ans (près de 1500 VHS/ DVD/ Blu-ray reçus et chroniqués) et estime que lui faire parvenir ce qui paraît est la moindre des choses. On ne nommera pas les labels défaillants (ils se reconnaîtront) mais on leur conseillera de s'inspirer de ceux qui font du bon boulot, en communiquant correctement (on n'en demande pas plus) et en alimentant régulièrement cette rubrique. Ce qui nous mène à Dio, dont le concert inédit de 1993 au Hammersmith Apollo de Londres vient de sortir en Blu-ray, CD et DVD.
Pas toujours convaincant (ou trop...) lorsqu'il se mettait au service des autres (Rainbow ou Black Sabbath), le chanteur, décédé en 2010, l'était beaucoup plus à la tête de sa propre formation. Celle-ci date de l'époque de l'album "Strange Highways", lorsque Dio venait de recruter l'épais gratteux Tracy G, et dans le genre heavy metal sans fioriture (un seul guitariste et Vinny Appice, le fils de son père, au cognage de fûts), on a vu (et entendu) bien pire. Le répertoire puise dans l'album (cinq titres) et est émaillé de classiques de Dio et de quelques morceaux de Rainbow et Black Sabbath. "Hangin' With The Band", un petit reportage sur les préparatifs du concert, parfait ce programme qui a bénéficié d'une restauration d'image et de son de très bonne qualité.



"Tattoos - Tous Tatoués !"

Editions Montparnasse

Clairement, ce DVD d'un documentaire de Marc-Aurèle Vecchione, diffusé sur Arte fin 2013, ne s'adresse pas qu'aux amateurs de rock. Mais si on demandait à tous les lecteurs (et lectrices !) de ce journal, à tous les musiciens qui les font vibrer et à tous les journalistes qui rencontrent ces artistes pour eux, de se mettre à poil, on constaterait que les non tatoués ne sont pas légion. Au fil des siècles, cette pratique qui remonte à la préhistoire a connu un développement exponentiel. Ancien signe d'appartenance à un groupe (tribal ou religieux), le tatouage a été récupéré par les pirates, les bagnards et les bikers, avant de connaître une explosion de sa popularité à partir des années 60. Les premières images d'archive se rapportant au rock de ce reportage viennent d'un passage de Janis Joplin au Dick Cavett Show en 1970. Bonne pomme un peu drôlette (un verre à la main), elle montre un tatouage sous ses bracelets tandis que Cavett, égal à lui-même, se moque de son invitée. Lyle Tuttle, une des légendes du tatouage interviewées pour ce film, explique que Janis avait également un petit cœur dessiné sur la poitrine, pour les intimes. Plus loin, Mark Mahoney, autre tatoueur célèbre (boss du salon Shamrock Social Club) qui a œuvré pour les punks et les rappeurs (2Pac, Puff Daddy, The Notorious BIG) dit tout le bien qu'il pense de musiciens comme Bon Scott et Johnny Thunders, en exhibant des pochettes de disque d'AC/DC et des New York Dolls. Mahoney raconte que lorsqu'il est venu le voir pour se faire tatouer le dos, Henry Rollins (Black Flag) a été surpris de devoir payer. Ironie suprême, le tatouage, aujourd'hui, est *récupéré* par tout le showbiz et les sportifs, au point que selon Mahoney, les vrais rebelles sont les gens qui n'en portent pas. ❑

Bad Reputation
présente
★ UN SOIRÉE UNIQUE ★
DIRT RIVER RADIO
(AUSTRALIE)
+
BASKERY
(SUÈDE)
EN CONCERT LE 2 OCTOBRE 2014
CAFE DE LA DANSE-PARIS
5, passage Louis-Philippe 75011
Ouverture des portes : 19H30
Réservation : Fnac - Carrefour - Géant- Magasins U- Intermarché
Francebillet.com – carrefour.fr – fnac.com – Digitick – badreputation.fr
BASKERY EGALEMENT EN CONCERT
3 OCTOBRE : LA TRAVERSE (CLEON)
5 OCTOBRE : SAINT CYR SUR MER (ESPACE PROVENCE)
Nouveautés ÉTÉ 2014
★ AMERICAN DOG ★
NEANDERTHAL
Version européenne collector
-Digipack- Livret complet
La Bête mute en monstre à 4 têtes.
Ça va vous charcler tout cru !
★ BLACK ACES ★
HELLBOUND
Le petit nouveau d'une portée d'AC/DC que Bad Reputation a aussitôt adopté.
★ THE RANDOM RIOTS ★
VINTAGE VIOLENCE
Ce n'est pas innocemment que les Suédois ont opté pour patronyme un titre d'Hellacopters.
Rock'n'roll à fond !
★ DUST BOWL JOKIES ★
COCKAIGNE VAUDEVILLE
Le Glam Metal Suédois dans sa perfection qui nous rappelle les premiers Hardcore Superstar !
DISTRIBUTION SOCADISC
NEWS, VIDÉOS, MP3, E-SHOP : WWW.BADREPUTATION.FR

PAR HUGUES CORNIERE

Höfner 500/1

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Jamais instrument de musique n'a été autant lié à un groupe et à un musicien en particulier, en l'occurrence sir Paul McCartney, bassiste de l'orchestre *liverpudlien* The Beatles...

La petite ville de Luby, bourgade de République tchèque autrefois appelée *Schönbach*, fait partie de l'ancien royaume de Bohême, rattaché à l'Empire austro-hongrois jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. À la suite du traité de Versailles, la région est intégrée à la Tchécoslovaquie nouvellement créée. Peuplée d'une forte minorité allemande, la Bohême est annexée au Reich nazi et fait partie des territoires des Sudètes. En mai 1945, elle est de nouveau tchécoslovaque, et environ 800 000 Allemands sont expulsés de la région. Mais au-delà de tous ces problèmes géopolitiques, cet endroit est le berceau de la facture d'instruments de musique allemands : à Schönbach, on fabrique des violons depuis le début du 18e siècle, à Graslitz (Kraslice) les instruments à vent, à Klingenthal les harmonicas, à Markneukirchen se trouvent tous les revendeurs — ces deux dernières villes, situées en Saxe, étant restées allemandes.

Karl Höfner (1864-1955) est luthier à Schönbach depuis 1887 et y produit violons, violoncelles et contrebasses. Ses deux fils Josef (1892-1993) et Walter (1904-1985) rejoignent l'entreprise familiale au début des années 1920, respectivement comme responsable des ventes et chef de la fabrication. À partir des années 1930, ils commencent à produire des guitares à cordes métalliques (ancêtres des fameuses *Schlaggitarren*, guitares *archtop* des années 1950 et 1960) et l'entreprise familiale d'instruments à cordes devient une des plus importantes d'Allemagne.

Après la guerre, les ateliers Höfner sont confisqués par la Tchécoslovaquie. Fraîchement démobilisé, Fred Wilfer (futur patron de Framus) travaille pour l'armée américaine. Il est chargé d'approvisionnements pour les troupes encore basées en Tchécoslovaquie et va alors organiser un véritable exode de toute l'industrie musicale de Schönbach vers la région d'Erlangen, au nord de la Bavière. Grâce aux camions américains, il passe en contrebande des tonnes de machines-outils, de bois anciens et d'instruments de grande valeur. Le gouvernement bavarois voit vite les avantages économiques de l'arrivée de cette diaspora des Sudètes, qui est accueillie à bras ouverts dans la région. Wilfer trouve au début de 1947 des ateliers dans un ancien camp de travail à Möhrendorf et recrute Walter Höfner pour gérer la fabrication des guitares et mandolines, puis son frère Josef l'année suivante, qui sera chargé des exportations. L'été 1948 voit des différences de vue apparaître entre Fred Wilfer et les Höfner, et ces derniers reprennent leur indépendance en octobre.

Dès le début de l'année 1949, les instruments siglés *Höfner* sont de nouveau disponibles. Fin 1949, le gouvernement du Land de Bavière autorise la construction sur le territoire de Bubenreuth d'une ville nouvelle spécialement conçue pour les réfugiés de Schönbach et leur savoir-faire. La firme Höfner est une des premières à y emménager, dès 1950. D'autres suivent, comme Hoyer, Klira ou Framus, et cette ville devient le plus grand centre européen de production d'instruments à cordes.

En juillet 1952, Leo Fender présente la première guitare basse électrique de série (*cf* R&F 533), et Gibson sort en 1953 son EB1, au corps plein en acajou en forme de violon (elle dispose même d'une tige télescopique pour pouvoir être jouée en position verticale). Certainement influencé par cette dernière, Walter Höfner travaille à partir de 1955 sur un projet de basse électrique qui est présenté pour la première fois au Salon de la Musique de Francfort, en février 1956. Bénéficiant du savoir-faire de la maison en fabrication de violons, la basse 500/1 est une demi-caisse (*hollow body*) équipée des mêmes bois : la table en épicéa, le fond et les éclisses en érable. Les premiers micros installés sont des simples bobinages puis les doubles bobinages sont montés à partir de 1961. Le son typiquement chaud de cet instrument rappelle celui d'une contrebasse. Lors de leur troisième séjour à Hamburg, au printemps 1961, les Beatles sont lâchés par Stuart Sutcliffe, et c'est Paul McCartney qui devient leur nouveau bassiste. La drôle de basse (un modèle 59-60 de la 500/1) de Colin Melander, bassiste de Tony Sheridan, qui partage souvent la scène avec eux, lui a tapé dans l'œil et il décide de s'offrir la même. Au Steinway-Haus, dans le centre de Hambourg, il commande un modèle spécial pour gaucher du nouveau modèle 1961 de la 500/1 *Violin Bass* qui entre du même coup dans la légende... En 1963, il acquiert une seconde *Violin Bass*, ornée d'un nouveau logo sur la tête et dont les micros sont plus espacés. C'est ce modèle que McCartney utilise toujours sur scène aujourd'hui. ❑

Pour en savoir plus : www.hofner.com

Un modèle contemporain de la célèbre *Beatle Bass*.

Combien ça coûtait ?

En 1968, Höfner 500/1 (neuve) : 800 FF (122 €)

SMIG mensuel brut en 1968 = 71 €

Combien ça coûte ?

En 2014, Höfner 500/1 de 1963 (en parfait état) : environ 3 000 €

Höfner 500/1 (neuve) : environ 2 000 €

SMIC mensuel brut en 2014 = 1 610 € (pour 169 heures), 1 445 € (pour 151 heures)

Photo Getty Images

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

Avr 13
548
6,70 €

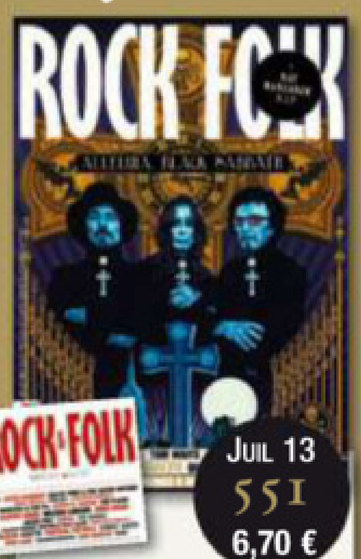
- Daniel Darc
- Hanni el Khatib
- David Bowie
- Jimi Hendrix
- Kevin Ayers

Mai 13
549
5,70 €

- Alvin Lee
- Iggy and the Stooges
- Daft Punk
- Vampire Weekend
- Shuggie Otis

Juin 13
550
5,70 €

- Tricky
- Deep Purple
- Sixto Rodriguez
- Rod Stewart
- Boris Vian



Juil 13
551
6,70 €

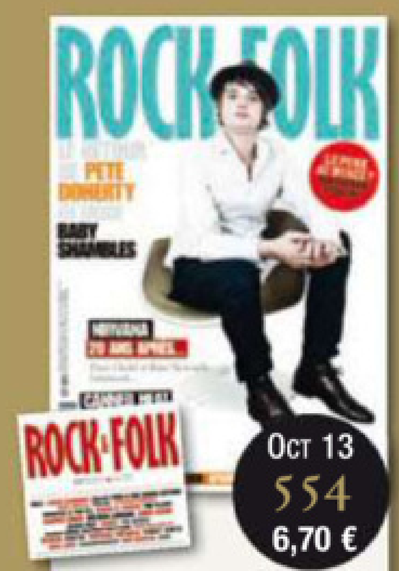
- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Nativity in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

Août 13
552
5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

Sept 13
553
5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash



Oct 13
554
6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13
555
5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

Déc 13
556
5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

Jan 14
557
6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

Mar 14
559
5,90 €

- Blondie
- fff
- brian eno
- beatles usa
- Skip the use

Avr 14
560
6,90 €

- Détroit
- shaka ponk
- wilko + daltrey
- warlocks
- rolling stones

mai 14
561
5,90 €

- Aubert & Houellebecq
- kurt Cobain
- Judas priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn

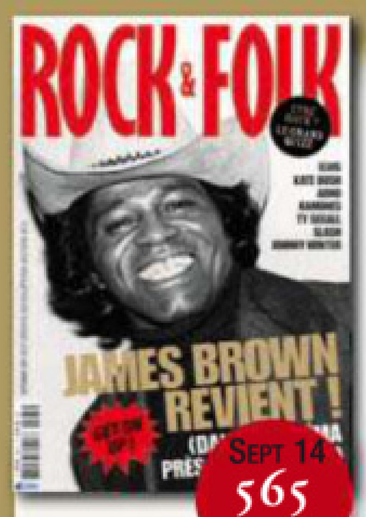
Juill 14
563
6,90 €

- Jack White
- Rolling Stones
- Jace Everrett
- Black keys
- Imelda May

Août 14
564
5,90 €

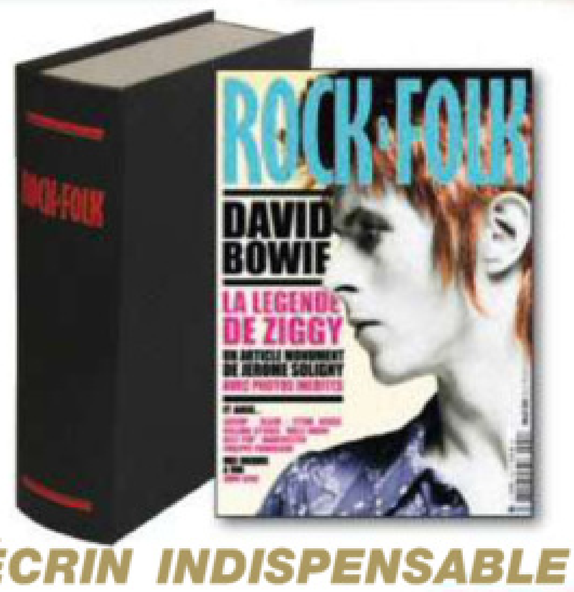
- The Black Keys
- Spécial festivals

Hellfest, Eurokeennes Solidays, Main Square, Bonnaroo, Governors Ball...



Sept 14
565
5,90 €

- James Brown is back
- Slash
- Ramones
- Ty Segall
- Kate Bush



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** + frais de port

DERNIERS EXEMPLAIRES !
Découvrez tous nos anciens n° :
www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFPO4	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

Le voyageur

Le petit monde des jeux vidéo sait s'y prendre au moment de faire saliver les millions de gamers. Teasers hystériques, campagnes marketing galactiques, tout y passe pour que l'offre excite la demande. La drague commerciale est évidemment parfois too much. Et puis, ici et là, il arrive des miracles, des promesses tenues, des révélations.
Il va être difficile, voire impossible de faire mieux que **"DESTINY"**, chez Activision, pour PS3 et 4, Xbox360 et XboxOne, en 2014. La concurrence doit actuellement se mordre les manettes... Ce jeu dévoile l'avenir virtuel, en offrant une expérience ludique hors norme, proprement hallucinante. Le propos a déjà de quoi titiller les plus frileux : l'humanité n'est plus. Enfin, elle respire encore mais sa survie tient à un fil. On doit incarner un Gardien, défenseur de la dernière cité terrestre, planquée derrière un mur gigantesque, comme un ultime espoir. Avant tout ça, les hommes avaient su coloniser les galaxies, ils étaient allés loin, très loin et le futur semblait prometteur... Seulement voilà, une guerre monstrueuse a mis fin à cette expansion. Plus personne ne se souvient. Aujourd'hui, seule compte la survie donc. Et puis, au dessus de la dernière cité humaine, il y a cette sphère géante, qui semble la protéger. Son nom : le Voyageur. Dehors, des hordes d'ennemis attendent leur heure. Ils comptent bien éradiquer ce qu'il reste du peuple colonisateur. Ambiance... L'atmosphère est lourde, pesante, les décors somptueux. En à peine quelques secondes, on plonge dans cette aventure démesurée, vertigineuse, où il faudra quitter la cité pour comprendre comment l'homme a pu mettre à ce point en danger sa propre existence et pour combattre toutes les armées hostiles comme les Vex, de Vénus, la Cabale, alliance militaro-industrielle ultra belliqueuse, les Déchus, pirates interstellaires ou encore La Ruche, entité ancestrale ayant pris possession de la Lune. Tout au long de ce voyage dans les étoiles, on croisera d'autres Gardiens. La chose complètement dingue dans ce jeu, c'est ce côté aléatoire, cette sensation qu'ici, rien n'est programmé à l'avance et que notre destin nous appartient, dépend de nos choix. Il est possible de perfectionner son personnage, ses capacités, son armement. L'arsenal disponible est d'ailleurs renversant, on découvre des flingues impossibles, capables de bien des massacres... Il y a également le Ghost, une intelligence artificielle qui ne lâche jamais le héros et qui lui vient en aide si besoin. On pourra utiliser différents véhicules, posséder son propre vaisseau. Il sera surtout compliqué de lâcher l'affaire une fois débutée. "Destiny" n'est pas un simple jeu, ni une énième odyssée spatiale, non. "Destiny" est un film dont on accepte de prendre les commandes. Une expérience unique, époustouflante, à la fois terrible et merveilleuse, sanglante et captivante, sans frontières. Destiny vient de piétiner les concurrents de consoles.
Un diamant pur et impitoyable. Obligatoire.

En mode recyclage, Sony balance de nouveau le formidable **"THE LAST OF US"**, dernier grand carton de la marque nippone — élu jeu de l'année plus de 200 fois, tout de même — en version **"REMASTERED"**. Que les excités du complot se calment direct, ici, pas de méchant hold-up capitaliste à signaler. Ce titre post-apocalypse incontournable, avec, Ellie, une héroïne ressemblant de façon troublante à l'actrice Ellen Page (et chroniqué chez Rock&Folk à l'époque de sa première sortie) a été retravaillé, boosté pour pouvoir profiter pleinement de la technologie de la PS4. Que l'idée est bonne ! On redécouvre cette histoire à la Richard Matheson où deux personnages traversent les Etats-Unis dévastés, tentant d'éviter les hordes d'infectés qui menacent à chaque coin de rue. On peut surtout découvrir le passé d'Ellie, grâce à "Left Behind", nouveau mode solo impeccable. On accède également à un niveau de difficulté inédit et, en mode multijoueurs, on constate avec bonheur huit nouvelles cartes disponibles. Autant d'excuses pour se retaper intégralement la chose.

En quelque sorte ancêtre involontaire des réseaux sociaux, la franchise SIMS est de retour avec **"LES SIMS 4"**, chez EA, pour PC. La recette ne change pas, elle a fait ses preuves et méritait seulement quelques améliorations techniques. Il s'agit donc toujours de créer des personnages puis de les faire évoluer dans un monde parallèle. Jeu visionnaire donc, extrêmement ludique pour des millions d'humains (le succès international, depuis 14 ans, ne dégonfle pas) ou carrément angoissant pour d'autres (jouer à Dieu n'est jamais quelque chose d'anodin). Ce quatrième épisode est plutôt impressionnant, un nouveau moteur permet de contrôler encore mieux les émotions. George Orwell n'est jamais très loin. ❑

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

50 ANS DE CARRIÈRE

MARIANNE FAITHFULL

TOURNEE MONDIALE 2014

JEUDI 20 NOVEMBRE

A L'OLYMPIA

BRUNO COQUATRIX

ET EN TOURNÉE

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min), olympiahall.com,
0 892 68 33 68 (0.34€/min), Fnac et points de vente habituels.

gérard drouot productions s.a

THE BLACK KEYS

TURN BLUE WORLD TOUR

07.03.2015 | HALLE TONY GARNIER, LYON

09 & 10.03.2015 | ZENITH PARIS LA VILLETTE

WWW.THEBLACKKEYS.COM

TURN BLUE DISPONIBLE

LOCATIONS : FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM, SUR VOTRE MOBILE AVEC TICKALIVE ET AUTRES POINTS DE VENTE
RENSEIGNEMENTS : 02 41 88 19 82 - WWW.RADICAL-PRODUCTION.FR | UN CONCERT RADICAL PRODUCTION (Lic.344109)

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

LE PLUS GRAND SHOW DES PINK FLOYD

BRIT FLOYD

NOUVEAU SHOW !
RETROUVEZ LES HITS DES 14 ALBUMS STUDIO DES PINK FLOYD !

DISCOVERY

TOURNÉE MONDIALE 2014

JEUDI 6 NOVEMBRE

Le Palais des Congrès de Paris®

ET EN TOURNÉE EN FRANCE

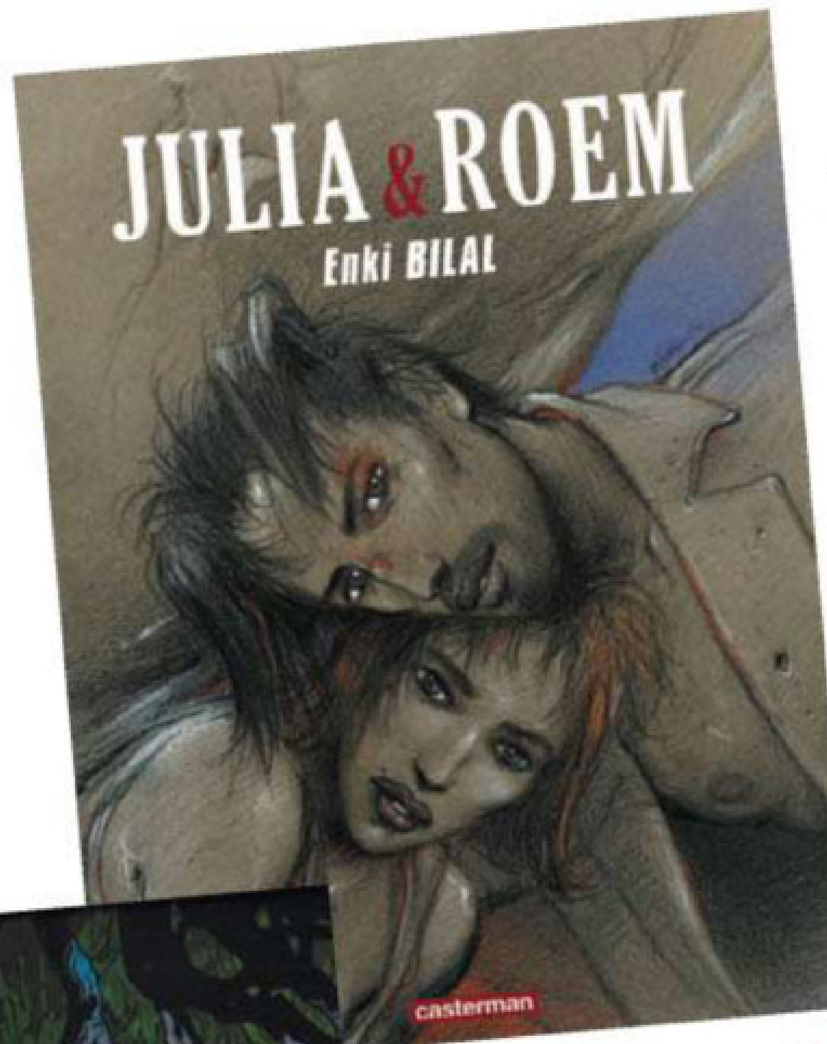
iConcerts

gérard drouot productions s.a

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0.34€/min), ticketnet.fr,
digifick.com, Fnac et points de vente habituels

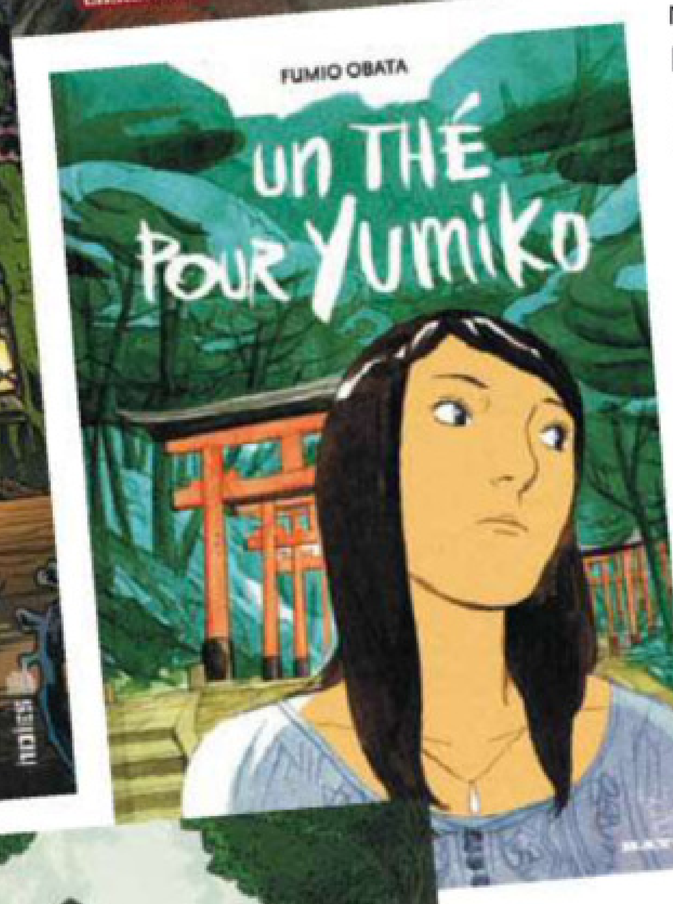
Bande dessinée

PAR GEANT VERT



Avant la tempête

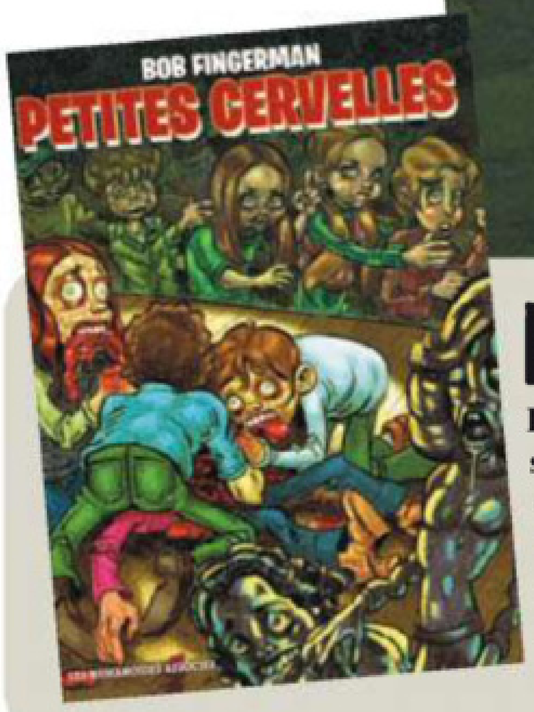
Cinq longues années se sont écoulées depuis la sortie de "Animal'Z", premier volume d'un triptyque post-apocalyptique conçu et réalisé par Enki Bilal qui aura choisi de plonger ses lecteurs dans les affres et les angoisses d'une attente aussi déraisonnable que le comportement de ses personnages. Maintenant que **"Julia & Roem"** (Casterman) est enfin dans les bacs, comment la patience des fidèles va-t-elle accueillir cette inattendue version du "Roméo Et Juliette" du père Shakespeare qui sert de trame à l'épisode ? Doit-on y voir une sorte d'accalmie avant la tempête ? Si telle est la volonté de l'auteur, le final attendu en octobre risque de donner dans un sacré Crépuscule des Dieux pour le plus grand bonheur des amateurs d'opéras de papier.



"Un Thé Pour Yumiko" (Bayou) de Fumio Obata est une belle balade à l'aquarelle qui s'adresse à tous ceux qui donnent dans cette forme fauchée de l'analyse qu'est l'introspection. Après dix ans passés à Londres, une fois créée sa boîte de graphisme et entamée une relation avec un natif, Yumiko se voit dans l'obligation d'aller affronter les fantômes du passé suite au décès de son Japonais de père. Le retour aux sources est d'autant plus difficile que la jeune fille débarque au royaume du non-dit où les explications se devinent plus qu'elles ne se donnent. Loin d'être gonflante ou ronronnante, cette BD est simplement passionnante à lire du début à la fin tant son déroulement apaisant amène le lecteur nombriliste à réellement s'intéresser au sort de l'héroïne plutôt qu'à la futilité de son existence.

Quand Brian Hurtt (dessin) et Cullen Bunn (scénario) décident de s'associer pour réaliser un western hors normes, cela donne la série **"The Sixth Gun"** (Urban Comics) où les bons partent à la pêche aux Colts maudits tout en affrontant l'intégralité des forces du mal du folklore nord-américain (esprits indiens, zombies, vaudou, etc). Dans cette histoire du Bien contre le Mal, les auteurs ont choisi d'aller droit au but en laissant tomber les circonvolutions et flash-back redondants. A la manière des personnages interprétés par John Wayne, les explications finissent toujours par tomber mais uniquement quand elles deviennent nécessaires. C'est assez agréable au final car les scènes d'action sont suffisamment explicites pour encombrer les scènes de baston avec des temps morts dépressifs où des psychopathes essayent de justifier leurs actes. C'est vrai, quoi ! C'est un western ou les aventures de la Fée Clochette ?

Gabriel Germain est un jeune dessinateur qui prend son temps entre deux réalisations. **"Lune Et L'Autre"** (Casterman) est sa seconde livraison et n'a plus rien à voir avec le style polar en noir et blanc qui l'avait fait découvrir. L'intrigue commence au White Rabbit, un boxon tokyoïte où une prostituée prend la fuite après avoir tué son souteneur. Ce sera le seul et unique acte de violence de l'histoire car la suite est une série de rencontres où chacun va y aller de sa quête initiatique personnelle dans des paysages bucoliques qui pourraient servir de décor à une nouvelle de Lewis Carroll. A défaut d'être la BD de l'année, "Lune Et L'Autre" est l'histoire reposante à lire avant d'aborder une nouvelle année de transports en commun. ❑



Le gros plan du Géant

Entre grosse pochade à l'hémoglobine et manuel de survie en milieu scolaire, le "Petites Cervelles" (Les Humanoïdes Associés) de Bob Fingerman pose tout de même une question essentielle : est-ce bien raisonnable de laisser un prof de chimie enseigner la réanimation d'un cadavre à des élèves de primaire ? Sinon, hormis ce petit débat ontologique, le dessin de Fingerman est excellent et l'ensemble n'est pas sans rappeler par ses couleurs une version plus que destroy des peintures de Poulbot généralement vendues place du Tertre. A partir d'un sujet mille fois rebattu, l'auteur impose son style et fait de "Petites Cervelles" une BD qui mérite que les lecteurs aillent s'entretuer pour s'emparer du dernier exemplaire disponible en librairie.

NOUVELLE FORMULE : Portraits - Conventions - Ethno - Culture - Interviews

TATOUAGE Magazine

Portrait

Miss Atomik Rennes

Pionnier

J.-M. Grillon

CONVENTIONS

- Hellfest
- Moscou
- Holiday Ink
- La Roche-sur-Yon
- Pau

Tatoueur

Les coulisses du métier

Rencontres

Marion et Marie

Reportage

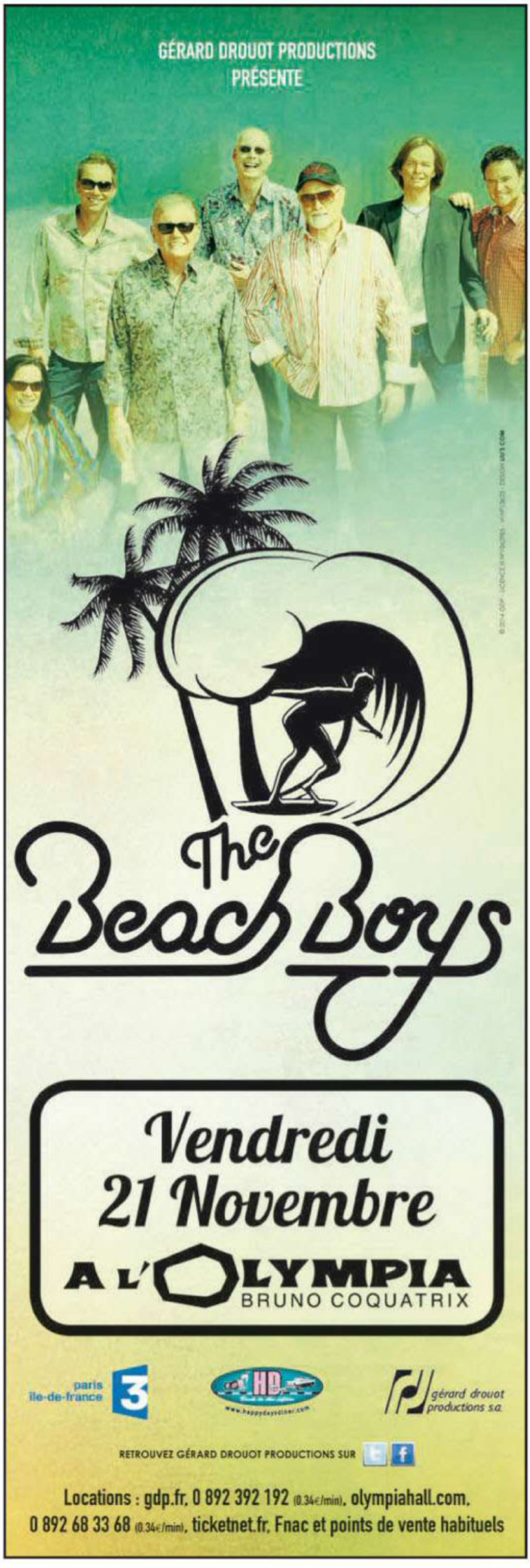
Les danseuses de Tribal Umrah

6,50 € • N°100
Septembre-Octobre 2014

BIMESTRIEL - France Métro : 6.50 € Bel : 7.40 €
CH : 11.00 FS - Dom/S: 7.30 € - PORT CONT./GR : 7.50 €
N.CAL/S : 1 000 cfp N.CAL/A : 1 800 cfp
POL./S : 1 150 cfp - Can : 13.60 $Ca - I Mau. : 7.80 €

Editions Lariviere
L 11250 - 100 - F: 6,50 € - RD

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE



Livres

PAR AGNES LEGLISE

Alcool, drogues, amour, argent

La nostalgie camarade. Devra-t-on un jour ainsi rebaptiser cette page tant la nostalgie, plus que jamais, est au cœur de la rentrée littéraire et finalement de la plupart des livres chroniqués ici ? La nouvelle garde rock (sic) n'inspire, semble-t-il, pas autant ses contemporains que leurs glorieux aînés tandis que l'histoire du rock est elle devenue un sujet majeur, au même titre que celle du cinéma ou de la littérature mais avec, notons-le, la légère différence que son passé y apparaît bien plus que son actualité, ce que, par ailleurs, certains pourraient voir comme la preuve que le binz n'est plus un truc d'avenir. On vous laisse juges.

Nos Futurs, Un Conte Post-Rétro

FRANCOIS GORIN

LE MOT ET LE RESTE

Rétromaniaques, nous le sommes tous devenus depuis Youtube et aucun domaine artistique n'est aujourd'hui épargné par cette vogue inexorable ainsi que le journaliste et critique rock Simon Reynolds nous l'avait démontré brillamment dans son vaste essai "Rétromania", essai qui sert aujourd'hui de point de départ au livre de l'également journaliste et critique rock, François Gorin, "Nos Futurs, Un Conte Post-Rétro". Un conte donc, car l'auteur s'imagine converser pendant une semaine avec Simon Reynolds sur le passé, le présent, voire le futur de la musique, leur passion commune. Au fil de ces discussions de *connoisseurs* aimables, seront évoquées et parfois invoquées les mânes de quelques disparus et de rock stars *de niche* ou vintage, indie ou mainstream, Adam Green et Kanye West, Beverly Kenney et Elvis Costello tandis que le dialogue imaginaire entre les deux maniaques, intéressant et drôle, explore ou décrypte tendances, usages et émotions, rétro, post-modernes ou post-punk, musiques noires et pop blanches, toutes questions musicalement essentielles abordées ici dans un très spirituel et très instructif échange qui ne manquera pas, le chat s'y mordant en quelques sorte la queue, de vous embarquer, via Youtube donc, vers de nouvelles découvertes musicales du passé.

Bye Bye Elvis

CAROLINE DE MULDER

ACTES SUD

C'était presque devenu une tradition ici, chaque rentrée littéraire apportait son quota de fictions wannabe rock ratées, une année c'était Jimi Hendrix, une année c'était Keith Richards et hop, on les décanillait à la kalach et on rigolait bien. C'est donc avec gourmandise anticipée que nous empoignâmes ce très suspect "Bye Bye Elvis" écrit par Caroline de Mulder dont tout, la couverture élégante, l'éditeur réputé, tout indiquait la proie de choix pour le défoulage annuel sur le vieux thème du *"mais de quel droit s'accoler à une star immense et l'utiliser pour une vaine et peu ragoûtante tentative d'appropriation de son aura et de son public ?"*. Imaginez quelle fut donc notre délicieuse surprise de découvrir au contraire, dans ce double récit qui mêle une biographie d'Elvis à l'histoire d'un vieil Américain mystérieusement réfugié à Paris, un de ces rares cas où l'auteur crée, de ces prémices improbables, un authentique roman, dans le meilleur des sens littéraire. Ecriture rythmée dont le tempo épouse parfois au plus près celui des jambes du King et s'apaise avec lui quand le monstre sacré entame sa longue

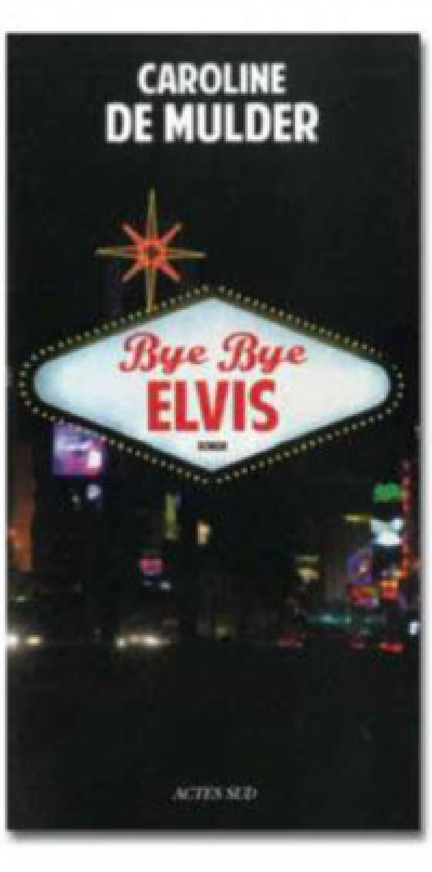


Photo Bruno Berbessou

descente vers sa sortie définitive du building, sujet respecté, l'auteur réussissant à nous tracer une biographie correcte dans les faits décrits quoique parfaitement sienne, tant Elvis, ce petit white trash aux cheveux teints, prend vie et sens sous sa plume sobre et devient ainsi un véritable personnage romanesque. John White, l'autre protagoniste de ce roman à deux voix, cet homme âgé à la mémoire fluctuante et au passé énigmatique dont la gouvernante nous raconte les derniers mois, réussit l'exploit de ne pas disparaître ici derrière l'autre récit à l'immense héros et son destin singulier intriguera aussi les lecteurs pourtant venus là parce qu'ils cherchaient avant tout une rare et belle biographie romancée d'une star tout à fait disparue derrière tous les clichés accumulés par ses excès et nos souvenirs.

Quiconque Exerce Ce Métier Stupide Mérite Tout Ce Qui Lui Arrive

CHRISTOPHE DONNER

GRASSET

Orthogonalement parlant, ces deux-là ou plutôt ces trois-là n'auraient jamais dû se rencontrer et encore moins devenir amis mais le cinéma français de la fin des sixties était un petit monde et bientôt leurs destins se percutèrent. D'un côté, Jean-Pierre Rassam, un fils de famille libanaise à l'intelligence flamboyante et tapageuse, improvisé producteur de génie et alors, vers la fin des années soixante, roitelet grandissant du Tout-Paris du cinéma, de l'autre, Claude Berri ex-Langmann, fils de fourreurs juifs, acteur effacé et réalisateur encore balbutiant, et enfin Pialat, ogre bavard, réalisateur frustré et séducteur impénitent, tous unis par les liens sacrés du cinéma et des femmes. Collaborations passionnées, trahisons tragiques, succès, désastres, c'est tout le cinéma français que Christophe Donner nous raconte magistralement à travers les destins de ses trois héros, frères et beaux-frères ennemis et pourtant inséparables monuments d'une époque encore insouciante. Leurs familles dysfonctionnelles, l'alcool, les drogues, l'amour, l'argent, les films les ont liés autant que séparés mais la conflagration de leur rencontre a alors modelé le cinéma français et si la mort précoce de Jean-Pierre Rassam a véritablement sonné le glas d'un temps de liberté artistique follement séduisante, il en reste encore aujourd'hui un de ses mythes les plus vivants. ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE

(source Fnac)

01 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
02 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
03 "Led Zep Gloire Et Décadence Du Plus Grand Groupe Du Monde" BARNEY HOSKYNS (Rivages)
04 "Une Autobiographie" NEIL YOUNG (Robert Laffont)
05 "Dans Mes Yeux" JOHNNY HALLYDAY & AMANDA STHERS (Plon)
06 "Le Blues" STEPHANE KOECHLIN (Castor Music)
07 "Le Journal De Kurt Cobain" KURT COBAIN & LAURENCE ROMANCE (10x18)
08 "Noir Désir, Point Final" MARC BESSE ET JD BEAUVALLET (Ring)
09 "Lou Reed Electric Dandy" BRUNO BLUM (Le Serpent A Plume)
10 "Fêtes Sanglantes Et Mauvais Goût" LESTER BANGS (Tristram)

ROCKAWA.com
L'ENCYCLOPÉDIE DU ROCK AU FORMAT MAGAZINE
DISPONIBLE EXCLUSIVEMENT SUR
WWW.ROCKAWA.COM
Commandez vos magazines sur le site et recevez-les par la Poste sous 72 heures.
60's CREEDENCE LES RAISINS DE LA COLÈRE
70's JOHN LENNON NEW YORK CONFIDENTIAL
80's KATE BUSH LA FIN D'UN MAUVAIS RÊVE
90's SMASHING PUMPKINS NUIT EN ENFER
00's RADIOHEAD LA SÉPARATION SECRÈTE
10's KASABIAN QUE LEUR RÈGNE VIENNE
ROCKAWA
www.rockawa.com
• IT'S ONLY ROCK'N'ROLL... BUT I LIKE IT • VOLUME 6 • SÉRIE LIMITÉE N°
MEMPHIS, 1954 ELVIS PRESLEY, LE BIG BANG
MADCHESTER HAPPY & STONED
101 MESSAGES SUBLIMINAUX DANS L'HISTOIRE du Rock'n'Roll
10 CHOSES À SAVOIR SUR GRATEFUL DEAD
TOP OF THE TOPS LES MEILLEURS ALBUMS D'OUTLAW COUNTRY
LES PLUS GRANDES INJUSTICES DES GRAMMY AWARDS
DÉCOUVREZ AUSSI TOUS NOS T-SHIRTS

Dylan, dos à la mer

Photo Steve Jennings/ Wireimage/ Getty Images

Imelda May

Imelda May

5 août, Crystal Ballroom (Portland, Oregon, USA)

Une imposante bannière s'étend derrière Imelda May représentant un mur décrépit, graphité de son nom et de références punk : *"Hey Ho Let's Go !"*, *"Lux + Ivy 4 Ever"*. On se croirait dans les chiottes du CBGB ! La salle est pleine. L'Irlandaise est en passe de devenir une grande. Une Edith Piaf aux burnes rockabilly ("Big Bad Handsome Man"), un hybride de Julie London ("Gypsy In Me") et Wanda Jackson ("Right Amount Of Wrong"). Bref, une Patsy Cline des temps modernes. Un mélange rusé des temps passés et présents. Jazzy ("Wicked Way"), psychobilly ("Psycho"), carrément garage avec "Round The Bend" (noter un solo de Gretsch du feu de Dieu par Darrel Higham), sans oublier ses origines celtiques ("The Hellfire Club") et maniant le bodhran avec dextérité lors du fun "Johnny Got A Boom-Boom". Une reprise de "Train Kept A-Comin' " de Tiny Bradshaw et une autre, minimaliste, de "Dreaming" (Blondie) version ukulélé. Une simplicité attirante. Un grand talent.

DANNY BOY

The Dictators NYC

6 août, Mondo Bizarro (Rennes)

Après la première partie décoiffante de The Outside, l'excellent groupe franco-australien de l'ex-Radio Birdman Chris Masuak, les Dictators NYC investissent la scène avec l'assurance légitime de vétérans burinés. Ces braves ont dû ajouter *NYC* à leur nom pour éviter les foudres d'Andy Shernoff, le compositeur du groupe, qui a refusé de tourner. De la formation originale, il reste le chanteur *bigger than life* Handsome Dick Manitoba et le spadassin du riff Ross The Boss. Ces *proto-punks* (c'est l'affiche du concert qui le dit) ont recruté le guitariste Daniel Rey, collaborateur de longue date des Ramones, et deux joyeux bourrins à la rythmique. Primal, jouissif et enthousiasmant, leur set balaie leurs quarante ans de carrière (sauf "Manifest Destiny") : les classiques "The Next Big Thing, "Two Tub Man", "Slow Death", "Baby Let's Twist" téléportent l'audience au CBGB alors que, souriants, Ross The Boss et Rey accélèrent avec l'irrésistible (et récent) "Avenue A". L'affaire se conclut avec encore plus de boucan grâce à "Kick Out The Jams".

OLIVIER RICHARD

Louis Bertignac

16 août, CID (Deauville)

Il vapote entre deux titres et confie à la foule : *"On est entre nous, y'a pas de journalistes, hein ?"* En fin de tournée Grizzly — "Suis-Moi", son nouvel opus paraît dans quelques jours — le guitar hero préféré des Français est venu jouer quelques nouveautés (la chanson-titre, "Le Pouvoir De Dire Non"...) aux Bas-Normands, de souche et de passage. Descendu des rangs supérieurs au bout de quinze minutes de show, le public les a écoutées attentivement et a fait la fête à une poignée de classiques ("Vas-y Guitare") et aux inévitables de son ancien groupe ("Cendrillon") dont la reformation est devenue l'arlésienne du rock français. Sympa, généreux, à trois puis à quatre (Nicolas Bravin ex-Visiteurs, en renfort), le poil blanc, mais avec un éternel regard de gamin, Bertignac a démontré à ceux qui en douteraient encore qu'il est mille fois plus crédible sur les planches qu'en juré de télécrochet. *Rock'n'roll, merde !*

JEROME SOLIGNY

Volage

20 août, Glazart (Paris)

Chaque été, le Glazart a l'heureuse initiative d'aménager une petite plage en son enceinte avec sable fin, transats et food truck, et d'y proposer des concerts souvent gratuits. En cette belle soirée d'août, carte blanche était donnée à l'excellent label Howlin Banana, qui abrite de jeunes et fringants combos garage rock venus de Melun, Marseille ou Rennes tels les enthousiasmants Dusty Mush, Travel Check, Quetzal Snakes ou Kaviar Special. Après les lancinants Porno Cub viennent ce soir les Tourangeaux-Parisiens de Volage, quintette ultra-cool (cheveux longs, guitare bleu pastel, basse Höfner) obsédé par Ty Segall ("Paolina"), Fuzz ("Loner") et Syd Barrett ("Heart Healing"). Déconcertants car tout à tour mélodieux ou très saturés, les morceaux à tiroir de leur futur premier album (à paraître en octobre) fascinent un public qui se lâche véritablement pour l'hymne "Not Enuff". Un groupe à suivre, sans aucun doute.

JONATHAN WITT

VERYCORDS présente

PAUL PERSONNE

NOUVEL ALBUM

PUZZLE 14

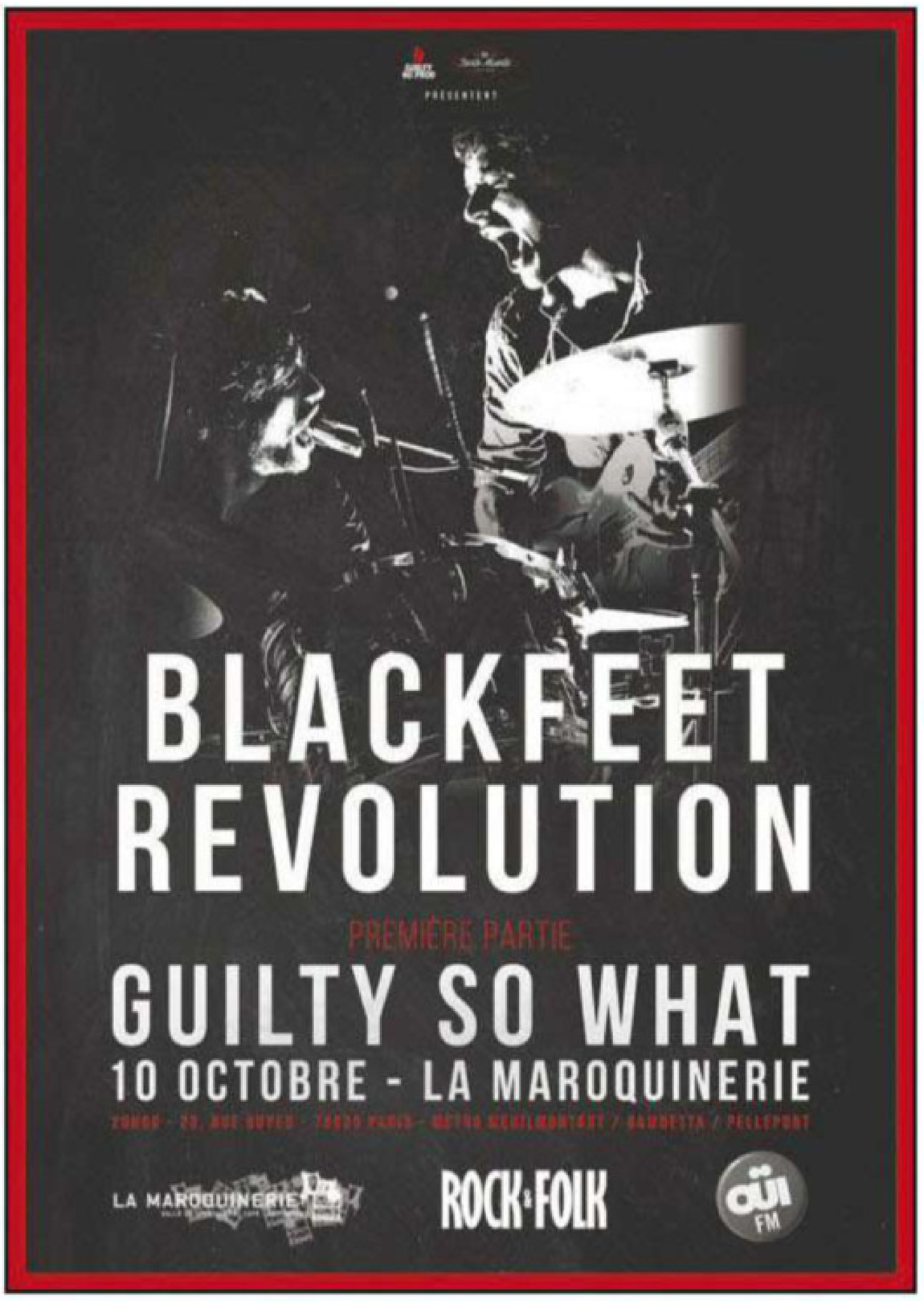
SORTIE LE 29/09/14

DISPONIBLE EN 3 ÉDITIONS :

- Édition limitée CD + DVD, à trouver : 2 tickets or pour assister à son concert à l'Olympia le 20/01/15
- Double vinyle
- Cristal

GIBERT JOSEPH · STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU · GUITAR

VERYCORDS.COM VERYCORDS



Absolutely live

Peter Doherty

Photo Michela Cuccagna/ Dalle

Peter Doherty

28 août, Flèche d'Or (Paris)

C'est un Doherty pâlot mais en voix qui fait sa rentrée acoustique, dans une Flèche d'Or inévitablement complète. Une demi-heure de retard seulement : peut mieux faire ! Le concert s'ouvre sur un "Carry On Up The Morning" aigre-doux et aux paroles légèrement modifiées : *"J'ai arrêté de vouloir expliquer, je me le mets dans le bras à la place"* plutôt que *"je le mets en chanson à la place"*. Un bon mot ? Le ton est donné : privilégiant les mid-tempos, version toxique, une performance aux allures de sérénade devant une assistance bercée par la chaleur ambiante, quasi tropicale. On retiendra le très beau "My Darling Clementine", "What Katie Did" et un "What A Waster" de circonstance, peut-être un des titres les plus enlevés ce soir.

BUSTY

Kate Bush

29 août, Eventim Apollo (Londres)

L'événement de l'année, plus fort encore que le come-back studio de Bowie en 2014, c'est la série de concerts donnés par Kate Bush dans la salle que les habitués continuent d'appeler le Hammersmith Odeon, comme par hasard le dernier endroit où elle s'était produite en 1979. Cette artiste archétype britannique a inspiré tellement de consœurs qu'on se dit qu'il lui sera impossible d'avoir le même impact qu'à l'époque mais, dès son arrivée pieds nus et tout de noir vêtue, avec cinq choristes et sept musiciens (dont le guitariste David Rhodes, fidèle collaborateur de Peter Gabriel), elle remet les pendules à l'heure et on prend une sacrée claque avec "Hounds Of Love" et "Running Up That Hill" – néanmoins baissés d'un ton car la voix de la grande de la pop gothique a changé. Son physique aussi a changé, un look plus *maternel* qui lui va à ravir, d'autant que son fils Bertie est également sur scène. Les ovations se succèdent, mais le spectacle change du tout au tout et se transforme en production théâtrale démente et déjantée pour "The Ninth Wave", le cycle de compositions remontant aussi à 1985 et à l'album "Hounds Of Love", à la croisée des chemins de l'ésotérique compositeur britannique Benjamin Britten et de l'univers maritime de Moby Dick. On ne sait plus où donner du regard jusqu'à l'entracte. "A Sky Of Honey", à savoir la deuxième moitié de "Aerial", l'album de 2005, qui s'ensuit est plus bucolique. Le rappel se termine avec le superbe "Cloudbusting", parfait, car le talent de Kate Bush demeure plus que jamais unique et stratosphérique.

PIERRE PERRONE

Photo Ken McKay/ Dalle

Bob Dylan

20 août, Palais Theatre (Melbourne)

Dos à la mer, Bob Dylan montre la voix quatre soirs de suite dans un beau théâtre art déco de Melbourne. Pas de photos, merci, ça fait beaucoup de bien d'entrevoir la silhouette avec redingote et chapeau sans téléphone brandi dans la lumière tamisée. Entre Charlie Chaplin et Patton, passant de micro en piano, Bob Dylan ne joue plus de guitare, mais quelques solos d'harmonica qui percent la nuit. *"Things have changed"*, chante le troubadour ultime, où il souligne d'entrée qu'il se fout de tout, sauf de la musique. Ici comme ailleurs, certains commentent ou remarquent que Dylan n'interprète pas les titres de la compilation, mais Bob n'a toujours pas le profil d'un juke-box posé au musée, et un tiers du concert se voit consacré à "Tempest", avec deux chansons de "Blood On The Tracks" glissées au milieu. Emmené par la guitare lead de Charlie Sexton et celle rythmique de Stu Kimball, qui approchent country et blues avec un esprit jazz et le cœur rockabilly, son Band du vingt-et-unième siècle donne parfois l'agréable impression de répéter sur scène, et s'accorde un entracte de vingt minutes pour ensuite repartir de plus belle. Au moment du rappel, le poète de 73 ans envoie "All Along The Watchtower" et "Blowin' In The Wind" dans des versions totalement réinventées pour l'occasion du soir, et il a raison. Il n'y en a d'ailleurs pas pour que ça s'arrête, mais croiser la route de cette tournée que d'aucuns prétendent sans fin reste plus que jamais un privilège.

VINCENT HANON

Kate Bush

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

SEPTEMBRE

★ 15 SEPTEMBRE

La Dame Blanche et Burnt Ones (Espace B) ● **Kid Ink** (Olympia, *complet*) ● **Magnetix, The Feeling Of Love et Violence Conjugale** (Café de la Danse)

★ 16 SEPTEMBRE

Alma Forrer et Louves (Trois Baudets) ● **Brace! Brace!** (Nouveau Casino) ● **Essaie Pas** (Espace B) ● **Emma Oscar, Tim Dup et Yannick Berger** (Trois Baudets) ● **Son Of, Burnside Eleven et RNA** (Glazart) ● **Spock's Beard** (Divan du Monde) ● **Woods et Coming Soon** (Café de la Danse)

★ 17 SEPTEMBRE

Christian Bland and the Revelators (Espace B) ● **Blouse, Juan Wauters et Captured Tracks Only DJ Set** (Glazart) ● **Deportivo et Two Bunnies In Love** (Café de la Danse) ● **Anna Kova** (Café Charbon) ● **Kevin Morby et Matthieu Malon** (Point Ephémère) ● **Sukekiyo** (Divan du Monde) ● **T-Pain** (Cigale)

★ 18 SEPTEMBRE

Alestorm, Troldhaugen et Brainstorm (Divan du Monde) ● **Chlorine Free** (Maroquinerie) ● **Famy et Nick Hakim** (Espace B) ● **48 Swimming Pools** (Trois Baudets) ● **Etienne Jaumet, Cabaret Contemporain et F/Lor** (Glazart) ● **Quilt, Sudden Death Star et Daniel Bachman** (Point Ephémère) ● **Tropical Horses** (Café Charbon)

★ 19 SEPTEMBRE

Arabic Sound System (IMA) ● **God Is An Astronaut** (Flèche d'Or) ● **Hell Shovel et Hornet Legs** (Espace B) ● **Kyrie Kristmanson** (Blancs Manteaux) ● **The Saints, TITS et Cousins** (Maroquinerie) ● **We Were Evergreen** (Café de la Danse)

★ 20 SEPTEMBRE

Clara Moto, Almeeva et Gordon Shumway (Point Ephémère) ● **Demi Mondaine** (square des Epinettes) ● **Owlle** (Gaîté Lyrique) ● **Tuxedo Moon et Jessica 93** (Café de la Danse) ● **Nick V, La Mamie's, Gunnter, Janeret, Dusty Fingers, Ringard, Vince B2B Bojack, Meredith et Fulbert** (Glazart)

★ 21 SEPTEMBRE

Billie (square du Temple) ● **Gavin Degraw** (Cigale) ● **Psychic TV** (Gaîté Lyrique) ● **Les Rubettes** feat. **Alan Williams** (Olympia)

★ 22 SEPTEMBRE

Azealia Banks (Bataclan) ● **The Besnard Lakes et Thee Silver Mt Zion Memorial** (Gaîté Lyrique) ● **Blonde Redhead** (Trianon) ● **Jack Garratt** (Café Charbon) ● **Jolie Holland** (Point Ephémère) ● **Ministère Amer** (Olympia) ● **Reptile Youth, Colours In The Street et Mr Crook** (Flèche d'Or) ● **Slum Village** (Nouveau Casino) ● **Soviet Suprem et Unhappybirthday** (Espace B)

★ 23 SEPTEMBRE

Asaf Avidan (Folies Bergère, *complet*) ● **Cold Specks** (Flèche d'Or) ● **The Jim Jones Revue** (Trabendo) ● **Marie Madeleine, Polo & Pan DJ et The Night Riders** (Point Ephémère) ● **Pastoral Division, Stéphanie Blachoud et Sly Appolinaire** (Trois Baudets) ● **Daniel Romano** (Divan du Monde) ● **Rüfüs et Eyjafjöll** (Nouveau Casino) ● **Camilla Sparksss, Chinoi et De La Montagne** (Petit Bain) ● **Sleep Party People** (Espace B) ● **Watsky** (Maroquinerie)

★ 24 SEPTEMBRE

Asaf Avidan (Folies Bergère, *complet*) ● **Cave** (Espace B) ● **Natas Loves You et Cabadzi** (Maroquinerie)

★ 25 SEPTEMBRE

Jenn Ayache (Nouveau Casino) ● **Entombed AD et Grave** (Divan du Monde) ● **Fakear et O'Kobbo** (Maroquinerie) ● **John and the Volta** (Café Charbon) ● **Kodaline** (Cigale) ● **NLF 3** (Point Ephémère)

★ 26 SEPTEMBRE

Jimmy Buffet (Cigale) ● **Ekman et Koehler** (Petit Bain) ● **Fuzzy Box, Les Grisgris, The Whacks et DJ Les Frères Beat** (Divan du Monde) ● **My Brightest Diamond** (Badaboum) ● **Jessie Ware** (Trabendo) ● **Woodsman et Ancient Ocean** (Espace B)

★ 27 SEPTEMBRE

Auden (square P.Robin) ● **Alphaville** (Divan du Monde, *complet*) ● **Jimmy Buffet** (Cigale) ● **Sylvain Esso** (Badaboum)

★ 28 SEPTEMBRE

Lust For Youth, Rendez Vous, Croatian Amor et Champions League (Point Ephémère) ● **Swans et Pharmakon** (Maroquinerie)

★ 29 SEPTEMBRE

Alt-J (Casino de Paris, *complet*) ● **Kidsaredead/ Amélie McCandless et This Is The Kit** (Trois Baudets) ● **Bullet, Striker et Stallion** (Glazart) ● **Pord, Hammerhead et Mexican Purple Wine** (Point Ephémère)

★ 30 SEPTEMBRE

Alto Clark (Café Charbon) ● **Joan Baez** (Olympia) ● **Christine and the Queens** (Cigale, *complet*) ● **Eaux** (Espace B) ● **The Libertines** (Zénith) ● **Morgoth, Vallenfyre et Bolthrower** (Divan du Monde, *complet*) ● **Jason Mraz** (Casino de Paris, *complet*)

OCTOBRE

★ 1er OCTOBRE

Joan Baez (Olympia, *complet*) ● **Avi Buffalo** (Divan du Monde) ● **Christine and the Queens** (Cigale, *complet*) ● **Den House** (Café Charbon) ● **The Fat White Family** (Point Ephémère) ● **Orval Carlos Sibelius, Dorian Pimpernel et Forever Pavot** (Petit Bain) ● **Suuns** (Gaîté Lyrique) ● **Yules** (Café de la Danse)

★ 2 OCTOBRE

Rufus Bellefleur (Batofar) ● **Isaac Delusion** (Trianon) ● **Dirty River Radio** (Café de la Danse) ● **Griz** (Bellevilloise) ● **Mars Red Sky** (Maroquinerie) ● **Micro Cheval, et The Space Lady** (Espace B) ● **Susheela Raman** (104) ● **Loki Starfish** (Petit Bain)

★ 3 OCTOBRE

Automelodi (Espace B) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **Dead Combo** (Petit Bain) ● **Jordan Officer** (Sunset Jazz Club) ● **The 1975 et YOU** (Trabendo) ● **Sikth** (Glazart)

★ 4 OCTOBRE

L'Animalerie (Cabaret Sauvage) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **Bear In Heaven** (Espace B) ● **Fiodor Dream Dog, Barbarie Boxon et Gérald Kurdian** (parc Montsouris) ● **Maceo Parker et Malted Milk** (Cité de la Musique) ● **Zombie Zombie et Camera** (Maroquinerie)

★ 5 OCTOBRE

A Great Big World (Trabendo) ● **Helmet** (Maroquinerie) ● **Agnes Obel** (Olympia) ● **Tarrus Riley** (Trianon)

★ 6 OCTOBRE

Joan Baez (Olympia) ● **Finntroll, Hatesphere et Profane Omen** (Divan du Monde) ● **Lewis Watson et Lena DeLuxe** (Nouveau Casino) ● **We Were Promised Jetpacks** (Batofar)

★ 7 OCTOBRE

Allah-Las et Eerie Wanda (Badaboum) ● **Asa** (Cigale) ● **Nina Attal** (Divan du Monde) ● **Joan Baez** (Olympia) ● **Brant Bjork presents Low Desert Punk** (Glazart) ● **Peter Hook and the Light** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Vance Joy** (Café de la Danse) ● **Kaiser Chiefs** (Bataclan) ● **The Legendary Tiger Man** (Maroquinerie) ● **Youngblood Brass Band** (Trabendo)

★ 8 OCTOBRE

Accept (Bataclan) ● **Clap Your Hands and Say Yeah** (Maroquinerie) ● **Death From Above 1979** (Badaboum) ● **Clint Mansell** (Trianon) ● **Morning Parade** (Flèche d'Or) ● **Chuck Prophet & Mission Express** (Java) ● **Tycho** (Gaîté Lyrique) ● **WhoMadeWho** (Cigale)

★ 9 OCTOBRE

Askehoug et Vérone (centre Fleury La Goutte d'Or) ● **Louis Bertignac** (Divan du Monde) ● **Birdpen** (Boule Noire) ● **Caparezza** (Bellevilloise) ● **Egyptology, Bitchin Bajas et Henryspenncer** (Petit Bain) ● **Falabella** (Café Charbon) ● **High Tone** (Bataclan) ● **Max Jury** (Maroquinerie) ● **Liars** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Ibrahim Maalouf** (Cigale, *complet*) ● **Planningtorock, Yasmine Hamdan et Léonie Pernet** (Gaîté Lyrique)

★ 10 OCTOBRE

Acid Arab, Mashrou'Leila et Maurice Louca (Gaîté Lyrique) ● **Charlélie Couture** (Trianon) ● **Roddy Frame** (Point Ephémère) ● **Fresno et The Skoop** (Boule Noire) ● **The Hold Steady et The So So Glos** (Flèche d'Or) ● **Ibrahim Maalouf** (Cigale, *complet*) ● **Off! et Cerebral Ballzy** (Nouveau Casino) ● **S-Crew** (Bataclan) ● **Skip The Use** (Zénith) ● **Sydney Valette** (104) ● **Vetusta Morla** (Cabaret Sauvage)

★ 11 OCTOBRE

Cheveu, Messer Chups et Traams (Cigale) ● **Fresno et Evenfox** (Boule Noire) ● **Jamaica (aka Poney Poney)** (Maroquinerie)

★ 12 OCTOBRE

Atmosphere (La Machine du Moulin Rouge) ● **Jean-Louis Aubert** (Châtelet, *complet*) ● **In Flames** (Bataclan)

★ 13 OCTOBRE

Jean-Louis Aubert (palais des congrès) ● **Adam Cohen** (Café de la Danse) ● **Détroit** (Olympia, *complet*) ● **Kid Wise** (Point Ephémère) ● **James Vincent McMorrow** (Cigale) ● **Powersolo** (Nouveau Casino) ● **Zachary Richard** (Maroquinerie) ● **Pharrell Williams et Cris Cab** (Zénith, *complet*)

★ 14 OCTOBRE

Jean-Louis Aubert (palais des Congrès) ● **Casseurs Flowters** (Bataclan) ● **Détroit** (Olympia, *complet*) ● **Fumer Tue** (Café Charbon) ● **Hundred Waters** (Batofar) ● **Igit** (Boule Noire) ● **In Solitude, Beastmilk et Obnoxious Youth** (Glazart) ● **Kid Wise** (Point Ephémère) ● **Angélique Kidjo** (Cigale) ● **Chapelier Fou** (Café de la Danse) ● **Pharrell Williams et Cris Cab** (Zénith, *complet*)

★ 15 OCTOBRE

Bibi Tanga, Afrorockerz et Moh! Kouyate (CM Fleury La Goutte d'Or) ● **Bosco Delrey** (Bus Palladium) ● **Détroit** (Olympia, *complet*) ● **Gong** (Trabendo) ● **Gruff Rhys et Swearing At Motorists** (Point Ephémère) ● **Hippocampe Fou, Billie Brelok et Pigeon John** (Boule Noire) ● **Kid Karate, Honeyblood et Fills Monkey** (Backstage At O'Sullivans By The Mill) ● **Sally Nyolo et Tiger Run** (New Morning) ● **Rivière Noire, Nakhane Touré et Flavia Coelho** (Divan du Monde) ● **Scarecrow, Canailles et Hay Babies** (Trois Baudets) ● **Mina Tindle, Chassol et Rocky** (Cigale) ● **Pharrell Williams et Cris Cab** (Zénith, *complet*)

★ 16 OCTOBRE

Anathema (Bataclan) ● **Deaf Havana et Blitz Kids** (Petit Bain) ● **Bensé** (Maroquinerie) ● **Electro DeLuxe** (Olympia) ● **Erlend Oye** (Badaboum) ● **Erotic Market, Nixon et Al Tarba** (Backstage At O'Sullivans By The Mill) ● **Féloche et Ester Rada** (centre Fleury La Goutte d'Or) ● **Holy Two** (Café Charbon) ● **Kid Francescoli, Tristesse Contemporaine et Andrea Balency** (Boule Noire) ● **Molly Nilsson** (Batofar) ● **Nach, Joe Bel et AM444** (Trois Baudets) ● **Natas Loves You et Bel Plaine** (Divan du Monde) ● **Stand High Patrol, Cymbals & Lv** feat. **J.Idehen et Applause** (Cigale) ● **Pharrell Williams et Cris Cab** (Zénith, *complet*)

PREVISIONS PARIS //

Black Stone Cherry : 20/10 (Cabaret Sauvage), **Elvis Costello :** 20/10 (Olympia), **Timber Timbre :** 21/10 (Bataclan), **Ty Segall et JC Satàn :** 21/10 (Cigale), **London Grammar :** 22/10 (Palais des Sports), **Lady Gaga :** 30 et 31/10 (Zénith, *complets*), **The Lords Of Altamont :** 30/10 (Batofar), **Metronomy :** 1er/11 (Palais des Sports), **Johnny Marr :** 3/11 (Maroquinerie), **Etienne Daho :** 3 au 6/11 (Olympia), **Tower Of Power :** 4/11 (Trianon), **Kasabian :** 7/11 (Zénith), **Imelday May :** 8/11 (Olympia), **Earth, Wind & Fire Experience :** 11/11 (Folies Bergère, *complet*), **Slash** feat. **Myles Kennedy & the Conspirators :** 12 et 13/11 (Zénith), **Linkin Park :** 16/11 (Bercy), **Motörhead :** 18/11 (Zénith), **Elton John :** 19/11 (Bercy), **Patrice :** 19/11 (Trianon), **Marianne Faithfull :** 20/11 (Olympia), **The Beach Boys :** 21/11 (Olympia), **Bryan Ferry :** 21/11 (palais des sports), **Chris Rea :** 22/11(Olympia), **Lenny Kravitz :** 23/11 (Bercy), **Christophe :** 27/11 (Trianon), **Détroit :** 3/12 (Zénith), **Bryan Adams :** 5/12 (Zénith), **Angus & Julia Stone :** 10/12 (Casino de Paris), **Dropkicks Murphys :** 14/2/15 (Zénith), **The Black Keys :** 9/3 (Zénith), **James Taylor :** 12/3 (Olympia), **Ian Anderson :** 12/5 (Olympia)

Province

SEPTEMBRE

Alb et Fancy : 26, St-Lô (Normandy) ● **AM444, Nathanaël et Del Rio :** 25, St-Nazaire (VIP) ● **Rodrigo Amarante et Angel Olsen :** 26, Rouen (106) • 27, Mérignac (Krakatoa) ● **Astonvilla :** 26, Lyon (Ninkasi) • 27, Annemasse (Château Rouge) ● **Asaf Avidan :** 21, Roubaix (Colisée) • 25, Amiens (Mégacité) • 27, Luxembourg (L, Conservatoire, *complet*) • 28, Bruxelles (B, La Monnaie) ● **Beat Assailant :** 27, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Rufus Bellefleur :** 19, Lourdes (plein air) ● **The Besnard Lakes et Thee Silver Mt Zion Memorial :** 23, Lille (Aéronef) ● **Neal Black and the Healers :** 19, Le Havre (Magic Mirrors) ● **Blonde Redhead :** 21, Bruxelles (B, Orangerie) • 23, Rouen (106) ● **Boogers :** 19, Tours (Guinguette Tours-sur-Loire) ● **Calico :** 20, Châteaulin (plein air) ● **The Casualties, DJ Hugauze et Fightor Peace Motte :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Cats On Trees :** 24, Lausanne (CH, Docks) • 25, Besançon (Rodia) • 26, Boulogne-Billancourt (carré Belle Feuille) • 27, Meaux (complexe G.Tauziet, avec Hollysiz, Ayo, Alice Rusell et Madeleine Besson) ● **Dagoba :** 19, Villeurbanne (CCO, avec The Mars Chronicles, Frontal et Above The North) • 20, Nantes (Ferrailleur) ● **Will Dailey :** 28, St-Brieuc (Citrouille) ● **Entombed A.D. et Grave :** 27, Toulouse (Dynamo) ● **Frànçois and the Atlas Mountains, Fakear, Billie Brelok et Mark Berube :** 30, Tourcoing (Grand Mix) ● **The Goastt :** 16, Tourcoing (Grand Mix) • 18, Bordeaux (Rock School Barbey) • 19, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Plastiscines) • 20, Angers (Chabada) ● **God Is An Astronaut :** 16, Lyon (Ninkasi) • 17, Nantes (Ferrailleur) ● **Hard Ons, Suprematic et Uddu :** 24, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Hollysiz :** 26, Rouen (106, avec Pegase) • 27, Meaux (complexe George-Tauziet) ● **Hornet Legs :** 30, Lyon (Périscope) ● **The Jim Jones Revue :** 19, Toulouse (Métronum) • 21, Dijon (Vapeur, avec Johnny Mafia) ● **Kid Ink :** 16, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 17, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 19, Marseille (espace Julien) • 20, Nice (Nikaïa) • 22, Cénon (Rocher de Palmer) • 23, Ramonville (Bikini) ● **Ritchie Kotzen et The Koninckx :** 15, Lille (Grand Sud) ● **The Legendary Tiger Man et Catfish :** 27, Nevers (Café Charbon) ● **Mars Red Sky :** 24, Lille (Aéronef, avec Glowsun) • 26, Corbie (Docks) ● **Missill, DJ Vadim, Soul Addicts et The Steady Rollin' Men :** 25, Valence (pole universitaire) ● **Mustang :** 26, Nevers (Café Charbon, avec Catfish) • 27, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Singe Chromes et Grand Blanc) ● **NNK Group aka Nono de Trust te Bak Ouest :** 27, Callac (Bacardi) ● **O'Slim, Deen Burbigo et Georgio :** 27, St-Nazaire (VIP) ● **Angie Palmer :** 28, Callac (Bacardi) ● **Popof, N'To, Don Rimini, Rocky et Valentin Marlin :** 20, Strasbourg (Laiterie) ● **Powerdove :** 20, Marseille (Embobineuse, avec Nunna Daul Isunyi) • 22, Lyon (Périscope) • 30, Nantes (Lieu Unique, avec Wovenhand) ● **Ricky Amigos :** 27, Meaux (Cantina) ● **Skip The Use, Sound Dynamik, Inuit et Quadrupède :** 27, Le Mans (Quinconce des Jacobins) ● **Sohn :** 20, Tourcoing (Grand Mix) • 21, Besançon (Rodia, avec Yoggy One) • 27, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **The Supersuckers :** 15, Valence (Mistral Palace, avec Romans City Fuckers) • 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Highway) • 28, Cognac (Abattoirs, avec Archi Deep & the Moneyshakers) • 29, Limoges (Fourmi) • 30, Nantes (Ferrailleur) ● **Tagada Jones :** 20, St-André-des-Eaux (Betineuc, avec Boulevard des Airs, Success, Nefertiti In The Kitchen et San'Jyla) • 26, Roissy-en-Brie (Pub Adk) ● **Wovenhand :** 22, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) • 27, Fribourg (CH, Fri Son) • 29, Rouen (106) • 30, Nantes (Lieu Unique, avec Powerdove)

OCTOBRE

Accept : 7, Borgerhout (B, Trix Bar) • 14, Ramonville (Bikini) • 16, Strasbourg (Laiterie) ● **Alb :** 3, Reims (cathédrale) • 9, Alençon (Luciole) • 11, Grenoble (esplanade Porte de France) ● **Anathema :** 1er, Borgerhout (B, Trix Bar) • 5, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) • 13, Toulouse (Métronum) • 14, Lyon (Ninkasi) • 15, Strasbourg (Laiterie) ● **Arsis, Ferium et Patriarc :** 13, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Astonvilla :** 9, Fontaine (La Source, avec Bullitt) • 10, Aix-en-Provence (salle du bois de l'aune) • 16, Marseille (Docks des Suds) ● **Jean-Louis Aubert :** 1er, Longjumeau (théâtre) • 3, Le Havre (Docks Océane) • 4, Caen (Zénith) • 5, Evry (Agora) • 8, Agen (parc expo) • 9, Boulazac (Palio) ● **Asaf Avidan :** 2, Avignon (Opéra) • 4, Perpignan (El Mediator) • 5, Bordeaux (Nouvel Auditorium) • 7, Vichy (Opéra) • 9, Grenoble (MC2) • 11, Monaco (Opéra) • 14, Mulhouse (Filature) ● **Mark Berube, Billie Brelok et Fakear :** 1er, Nancy (Autre Canal, avec Chapelier Fou) • 2, Lyon (Transbordeur, avec Karimouche) • 3, Marseille (espace Julien, avec Set&Match) • 4, Bordeaux (Rock School Barbey, avec Concrete Knives) ● **Birds On A Wire (Rosemary Standley et Dom La Nena) :** 1er, Grenoble (MC2) • 2, Chambéry (espace Malraux) • 3, Tassin-la-Demi-Lune (Atrium) • 4, Décines (Tobogan) • 5, Massy (Paul B) • 7, Cavaillon (scène nationale) • 8, Le Vésinet (théâtre) • 9, Les Lilas (théâtre du Garde-Chasse) • 10, Nort-sur-Erdre (Cap Nort) • 11, Rézé (Arc) • 15, Clamart (centre J.Arp) • 16, Aubusson (scène nationale) ● **Black Stone Cherry :** 8, Strasbourg (Laiterie) ● **Blonde Redhead :** 2, Ramonville (Bikini) • 3, Feyzin (Epicerie Moderne) • 4, Fribourg (CH, Fri Son) ● **Bounce!!! :** 15, Auch (Cri Art, avec Iphaze) • 16, Castres (Bolegason, avec Tambour Battant) ● **Brain's All Gone :** 12, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Buttshakers et Jordan Officer :** 9, Castres (Bolegason) ● **Jimmy Carpenter, Erica Falls et John Fahl :** 11, Boulazac (Palio) ● **Cats On Trees :** 2, Castres (Bolegason) • 3, Angoulême (Nef) • 4, Mérignac (Krakatoa) • 11, Montceau-les-Mines (place A.Malraux, avec Hollysiz) • 16, Nancy (parc de la Pépinière) ● **Le Chant des Possibles :** 3, Givors (église St-Nicolas) • 13, St-Etienne (conservatoire Massenet) • 16, St-Chamond (Novacieries) ● **Christophe :** 15, St-Chamond (salle A.Briand) ● **Corleone, Crystal Pulse et DJ Bingo :** 3, Valence (Mistral Palace) ● **Crucified Barbara, Junkstar et Supercharger :** 14, Nancy (Hublot) • 15, Lyon (Ninkasi) • 16, Istres (Usine) ● **Etienne Daho :** 2, Chalons-en-Champagne (parc expo) • 3, Lille (Théâtre Sébastopol, *complet*) • 4, Béthune (théâtre, *complet*) • 7, Meaux (salle du Manège, *complet*) • 9, Nancy (salle Poirel) • 11, Sausheim (espace Dollfus et Noack) • 15, Caen (Cargo) ● **Will Dailey :** 2, St-Nazaire (VIP) • 4, Nantes (salle P.Fort, avec Manceau) ● **Damas, Nuclear Whisper et Encefalo :** 9, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Deecracks et Kingons :** 4, Valence (Mistral Palace) ● **Niki Demiller et Entracte Twist :** 16, Montreuil (Chinois) ● **Dirty River Radio :** 3, Arras (Blue Devils) • 15, St-Etienne (Thunderbird Lounge) ● **Clinton Fearon & the Boogie Brown Band :** 8, Toulon (Zénith, avec Raising Souls) • 11, Dijon (Vapeur) • 16, Creil (Grange à Musique) ● **Fiction Plane :** 15, Nice (théâtre L.Ventura) • 16, Lyon (Ninkasi) ● **Finntroll, Profane Omen et Hatesphere :** 2, Audincourt (Moloco) • 3, Caen (Cargo) ● **Frànçois and the Atlas Mountains :** 2, St-Germain-en-Laye (Clef, avec Moodoïd) • 3, Aulnay-sous-Bois (Cap) • 4, Angers (Chabada) • 9, Lyon (Transbordeur, avec Isaac Delusion et Joseph Merrick) • 10, Nancy (Autre Canal, avec Brigitte) ● **Fuzzy Vox et Driving Dead Girl :** 17, Nevers (Café Charbon) ● **Gruff Rhys :** 13, Lyon (Marché

Gare) • 14, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Gush :** 1er, Orléans (Bouillon) • 2, Canteleu (espace F.Mitterrand) • 10, Feyzin (Epicerie Moderne, avec Talisco et Birdy Hunt) • 15, Nancy (Hublot, avec Blondstone) ● **Helmet :** 4, Montbéliard (Atelier des Môles) • 6, St-Avé (Echonova) • 7, Mérignac (Krakatoa) ● **Herod :** 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **In Flames :** 1er, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 4, Lausanne (CH, Docks) • 10, Cénon (Rocher de Palmer) • 11, Clermont-Ferrand (Coppé) • 14, Strasbourg (Laiterie) • 15, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Jade et Michael Jones :** 11, Pierre-Bénite (maison du Peuple) ● **Keyser Soze :** 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Legendary Tiger Man :** 1er, Bruxelles (B, Witloof Bar) • 2, Dunkerque (4 Ecluses, avec Hell's Kitchen) • 8, Nancy (Hublot) • 9, Massy (Paul B) • 10, Beauvais (Ouvre-Boite, avec Powersolo) • 11, Angoulême (Nef) ● **The Libertines :** 1er, Bruxelles (B, Forest National) ● **Lisa and the Lips :** 10, Plougastel (espace Avel Vor) • 11, Rennes (Antipode, avec Bror Gunnar Jansson) • 16, Orléans (Astrolabe) ● **Lofofora :** 3, St-Nazaire (VIP) • 4, Brest (Carène, avec Burning Heads) • 9, Toulouse (Métronum) • 11, Magny-les-Hameaux (Estaminet, avec Loading Data et Dirge) ● **The Lords Of Altamont :** 15, Hérouville-St-Clair (BBC) • 16, Montreuil (La Pêche Café) ● **Mademoiselle K et Corson :** 10, Vauréal (Forum) ● **Malted Milk et Toni Green :** 31, La Rochelle (Sirène) ● **Messerchups :** 6, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 9, Lyon (Sonic Péniche Mascaret) ● **Mustang :** 3, Bordeaux (I-Boat) • 7, Marseille (Poste à Galène) • 8, Mâcon (Cave à Musique, avec Grand Blanc) ● **Nashville Pussy :** 13, Verviers (B, Spirit Of 66) ● **Natas Loves You :** 11, Châteaulin (Run Ar Puns, avec Birdy Hunt) • 15, Amiens (Lune des Pirates, avec Kid Wise) ● **Off! et Cerebral Ballzy :** 11, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Pigalle et Féloche :** 3, Gentilly (salle des fêtes) ● **Zachary Richard :** 10, Alençon (Luciole) • 11, St-Germain-en-Laye (Clef, avec Richard Desjardins) • 16, Clermont-Ferrand (Coopé, avec Hypnotic Wheels) ● **Ricky Amigos :** 9, Wissous (WTC 91) ● **Mighty Mo Rodgers, Olivier Gotti et Shakura S'Aida :** 11, St-Chamond (salle A.Briand) ● **Skip The Use :** 3, Alençon (Luciole, *complet*) • 4, St-Dizier (Les Fuseaux) • 11, Lille (Zénith) • 16, Tournefeuille (Phare) ● **Slam & Howie and the Reserve Man et Black Witches :** 2, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Slow Joe & the Ginger Accident :** 7, Firminy (Majestic) ● **Slum Village et Snowgoons :** 10, Gennevilliers (Tamanoir) ● **The Supersuckers :** 1er, St-Germain-en-Laye (Clef) • 3, Rouen (106) ● **Tagada Jones :** 3, Charquemont (salle des fêtes, avec Smokey Joe & the Kid) • 4, Parassy (chapiteau) • 17, Sélestat (Tanzmatten) • 15, Arlon (B, Entrepôt) • 25, Meisenthal (halle Verrière, avec Les Sales Majestés) ● **Tahiti 80 :** 10, Belfort (Poudrière, avec Fool's Gold) • 12, Lyon (Ninkasi) ● **James Taylor Quartet et Novox :** 3, St-Etienne (Fil) ● **Sébastien Tellier :** 3, Ris-Orangis (Plan, avec Moodoïd) • 8, Strasbourg (Laiterie) • 9, Nancy (parc de la Pépinière) • 10, Rouen (106) • 15, Ramonville (Bikini) • 16, Cesson (Rocher de Palmer) ● **Roy Thompson and the Mellow Kings, Legaster, Studebakers et Olivia Banana :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Trepalium et Gorod :** 3, Choisy-le-Roi (espace P.Langevin) ● **Triggerfinger :** 2, Tourcoing (Grand Mix, *complet*) • 3, St-Lô (Normandy) • 4, Boulogne-sur-Mer (Garromanche) • 8, Lyon (Ninkasi, avec 7 Weeks) • 10, Strasbourg (Laiterie) • 11, Besançon (Rodia) • 12, Cergy (Observatoire, avec 7 Weeks) • 14, Angers (Chabada, avec High Sausages) • 15, Cognac (Abattoirs, avec 7 Weeks) • 16, Brest (Carène) ● **Voodoo Kasstou :** 3, St-Etienne (Chok Théâtre) ● **Watsky :** 3, Bulle (B, Ebullition) ● **Wovenhand et Throw Me Off The Bridge :** 1er, Biarritz (Atabal)

Festivals

■ **Scopitone :** 15 au 21/9, Nantes (divers lieux, avec – le **15** : Ryoji Ikeda et Oqpo pppp Alex Augier – le **16** : Robert Henke, Yro & Transforma et Asp – le **17** : Paka Piki, Christine and the Queens, Sarh et Sinkane – le **18** : Red Axes, Golden Teacher, Bodybeat, Cold Pumas, Aquaserge, Karen Gwyer, Siinai et Elektro Guzzi – le **19** : Salut C'Est Cool, Etienne de Crécy, Fakear, N'To, Black Strobe, Max Cooper, Jackmaster, Derrick Carter, "Alpha" Julien Bayle et Paranoid London – le **20** : Gramatik, Joris Delacroix, Daniel Avery, The Subs, Kangding Ray, Joakim, 2 Bears, Terklap (Sander Haakman), Mumbai Science et Philip Gorbachev – le **21** : Rick Le Cube & les Mystères du Temps et Zombie Zombie) www.scopitone.org

■ **Toumélé :** 18 au 20/9, Maule (parc du Verger, avec – le **18** : Candyce Leflan – le **19** : Biga Ranx, Cabadzi, Dirty Zoo et Captain Cumbia – le **20** : Gush, Madben, Féloche et Lolito) www.toumele.org

■ **Lévitation :** 19 et 20/9, Angers (Chabada, avec – le **19** : La Femme, Kadavar, Zombie Zombie, Orval Carlos Sibelius, Aqua Nebula Oscillator, Christian Bland and the Revelators, Joël Gion, Al Lover, Ben Frost, Eagle's Gift et Spindrift – le **20** : The Goastt, Loop, The Soft Moon, Moon Duo, Allah-Las , White Hills, JC Satàn, Amen Dunes, Quilt, The Asteroïd #4, Holy Wave, Pow!, High Wolf et Al Lover) www.levitation-france.com

■ **Name Festival :** 19 et 20/9, Lille (La Tossee/A L'Union, avec – le **19** : Laurent Garnier, Agoria, Tale Of Us, Ellen Allien, Pachanga Boys, Mind Against et Tennis – le **20** : Brodinsky, 2 Many Dj's, Louisahhh!!!, Loco Dice et Marcel Dettmann) www.lenamefestival.com

■ **Rock In Opposition :** 19 au 21/9, Le Garric (maison de la musique, avec – le **19** : Artus, October Equus, Doctor Nerve et Les Oranges Bleues – le **20** : The Young Gods, Magma, Caillou, Ni, Stabat et Akish – le **21** : Fred Frith, Chromb, Offering et Le Silo) www.rocktime.org

■ **Heart Of Glass, Heart Of Gold :** 19 au 21/9, Ruoms (Sunelia Aluna Vacances, avec – le **19** : Brns, Mondkopf, Matt Elliott, Amen Dunes, The Soft Moon, Red Axes et Fear Of Men – le **20** : La Femme, Moodoïd, Omar Souleyman, Golden Teacher, Public Service Broadcasting, Optimo, Apes & Horses, 2 Boules Vanille, Jenny Wilson, Taulard, Hookworms et Gentle Friendly – le **21** : Acid Arab) www.heartofglass-heartofgold.com

■ **Tribu Festival :** 19 au 28/9, Dijon (divers lieux, avec – le **19** : Kahil El Zabar, Acid Arab, Rock et Debruit – le **20** : Thomas de Pourquery et Five 38 – le **23** : Kahil El Zabar – le **24** : Batida et Carla Pires – le **25** : Low Leaf, Moodoïd, Jeanne Added et Kool Trasher – le **26** : Ze Tribu Brass Band, The Excitements, Oh! Tiger Mountain, Yom et Magnetic Ensemble – le **27** : Ze Tribu Brass Band, Broken, Congopunq, Quantic et Buena Vibra – le **28** : Wang Li, Julien Desprez, Ze Tribu Brass Band et Congopunq) www.tribufestival.com

■ **Détonation :** 21 au 27/9, Besançon (Rodia, avec – le **21** : Sohn et Yoggy One – le **25** : Green Shop, Deadwood et Cats On Trees – le **26** : I Me Mine, Shit Robot et Say Yes Dog – le **27** : DJ Fly, Bodybeat, Karol Conka, Asgeir, Jamaica (Aka Poney Poney), The Acid et Pegase www.larodia.com

■ **Marsatac :** 25 au 27/9, Marseille (Friche La Belle de Mai, avec – le **25** : Black Strobe, The Young Gods et Kid Karate – le **26** : Skip The Use, Casseurs Flowters, Gramatik, Quantic, Freddie Gibbs, Tambour Battant, Coely, Onra, Hugo Kant, Chicago Takeover (The Hood Internet,

Psalm One, ShowYouSuck, Auggie the 9th & Fluffy), Figure, Virus Syndicate, Uz, Just Blaze et Busdriver – le **27** : Fakear, Etienne de Crécy, Kadebostany, Acid Arab, Manu Le Malin (aka The Driver), Claptone, Bombay Show Pig, Kid Francescoli, Trentemoller, The Gaslamp Killer, Electric Rescue, Tiga, Shit Robot, Kenny Larkin, Ewan Pearson et Monophona) www.marsatac.com

■ **C**Party :** 26 et 27/9, Parthenay (Diff'Art, avec – le **26** : Taiwan MC, Al Tarba, Hollie Cook et Culture Dub Sound – le **27** : The Bellrays, Psicodelico et The Buttshakers)

■ **Festiv A La Mass :** 26 et 27/9, Rennes (Jardin Moderne, avec – le **26** : Les Ramoneurs de Menhirs, Los Tres Puntos, Infesto, Beer Beer Orchestra, Sick On The Bus, Charly's Angels, The Run et Sensa Yuma – le **27** : Discharge, Banane Métalik, Inner Terrestrials, 8.6 Crew, Suppose It War, Tulamort, Ethnopaire, Hand Of Blood, Butorspank, Chico Electrik et La Dent Noire) www.massprod.com

■ **Osophère :** 20, 26 et 27/9, Strasbourg (Laiterie, La Coop port du Rhin, avec – le **20** : N'To, Popof, Rocky, Don Rimini et Valentin Marlin – le **26** : Fritz Kalkbrenner, Trentemoller, Superdiscount 3, Green Velvet, DJ Koze, Claptone et Louisahhh b2b Maelstrom – le **27** : Gramatik, Cassius, Agoria, Camo & Crooked, The Hacker, Black Strobe, Freddie Gibbs, Figure, Jabberwocky et Boston Bun) www.ososphere.org

■ **Rising Fest :** 26 et 27/9, Dijon (Vapeur, avec – le **26** : Vulcain, Existance, Electric Shock et Highway – le **27** : Nightmare, The Sticky Boys, Savage Messiah, Alpha Tiger, Fire Wizzard, Desdinova et Majesty) www.lavapeur.com

■ **Rock In The Barn :** 26 et 27/9, Giverny (ferme de Grande Ile, avec – le **26** : Elephanz, Bigflo et Oli, The Red Goes Black, Black Strobe et Elephant Stone – le **27** : Brns, Griefjoy, Natas Loves You, Dead Rock Machine, School Is Cool, Slaughterhouse Brothers et Aloha Orchestra) www.rockinthebarn.fr

■ **Rockin' The Docks :** 26 et 27/9, Corbie (théâtre Les Docks, avec – le **26** : Mars Red Sky, Taman Shud, Sweet Haze et Iffi – le **27** : Tagada Jones, Black Bomb A, General Lee, Tang et In Myst)

■ **Coconut Music Festival :** 26 au 28/9, Saintes (abbaye aux Dames, avec – le **26** : Christine and the Queens, Moodoïd, JC Satàn, Tuff Love, Lysistrata et Pictish Trail – le **27** : François and the Atlas Mountains, Débruit, Flavien Berger, Sean Nicholas Savage, Jaune!, Bafida, Falko et Coco Kids Party) www.coconut-alabama.fr

■ **Elektricity :** 28/9 au 4/10, Reims (Palais de Tau, Cartonnerie et cathédrale, avec – le **30** : Moondog Tribute – le **1er** : Sohn, Black Atlass, Ted Zed et Oceaàn – le **2** : Fakear, The Two Bears, Golden Teachers, Shiftk3y, Andrew Weatherall, Etienne De Crécy, Salut C'Est Cool, Acid Arab et Claptone – le **3** : London Grammar, Christine and the Queens et Alb – le **4** : Brodinsky) www.elektricityfestival.fr

■ **Rockomotives à Vapeur :** 2 et 3/10, Dijon (péniche Cancale et Vapeur, avec – le **2** : Boys In Lilies, Mellanoisescape (Olivier Mellano) – le **3** : Ropoporose, Piano Chat et Hell's Kitchen) www.lavapeur.com

■ **French Pop :** 3 et 4/10, Bordeaux (I-Boat, avec – le **3** : Feu! Chatterton, Mustang et Marc Desse – le **4** : Moodoïd, Julien Gasc et Dorian Pimprenel) www.lefrenchpop.com

■ **Eclip'Son :** 3 et 4/10, St-Hilaire-de-Loulay (espace Ypresis, avec – le **3** : Soom T, Elisa Do Brasil, Mungo's Hi-Fi, Lyricson, Legal Shot Sound System et Radikal Guru – le **4** : Kanka, Jah Gaia, Ackboo, Legal Shot Sound System, Mahom Dub et Silent Frequencies) www.festival-eclipson.fr

■ **Poulpaphone :** 3 et 4/10, Boulogne-sur-Mer (Garromanche, avec – le **3** : Ez3kiel, Kadebostany, Thomas Azier, Fools Ferguson, Pigeon John et Fancy – le **4** : Hollysiz, Kavinsky, Triggerfinger, DJ Pone, Le Vasco et Rufus Bellefleur) www.poulpaphone.com

■ **La Jimi :** 10 et 11/10, Ivry-sur-Seine (divers lieux, avec – le **10** : Von Pariahs, Michel Cloup Duo, We Insist, Sarah Olivier, David Lafore, Fantazio, Jean Jean, Fuzzy Vox et Breakout – le **11** : Salut C'Est Cool, Congopunq, Interexterne, Rollin' Bunkers, Gavin Meidhu, Khagely Trio, Vlad, Iraka, Ottilie, Nevché, Thierry Théolier, Edouard Nenez et les Princes de Bretagne, Common Diamond et Gangpol Und Mit) www.jimifestivaldemarne.org

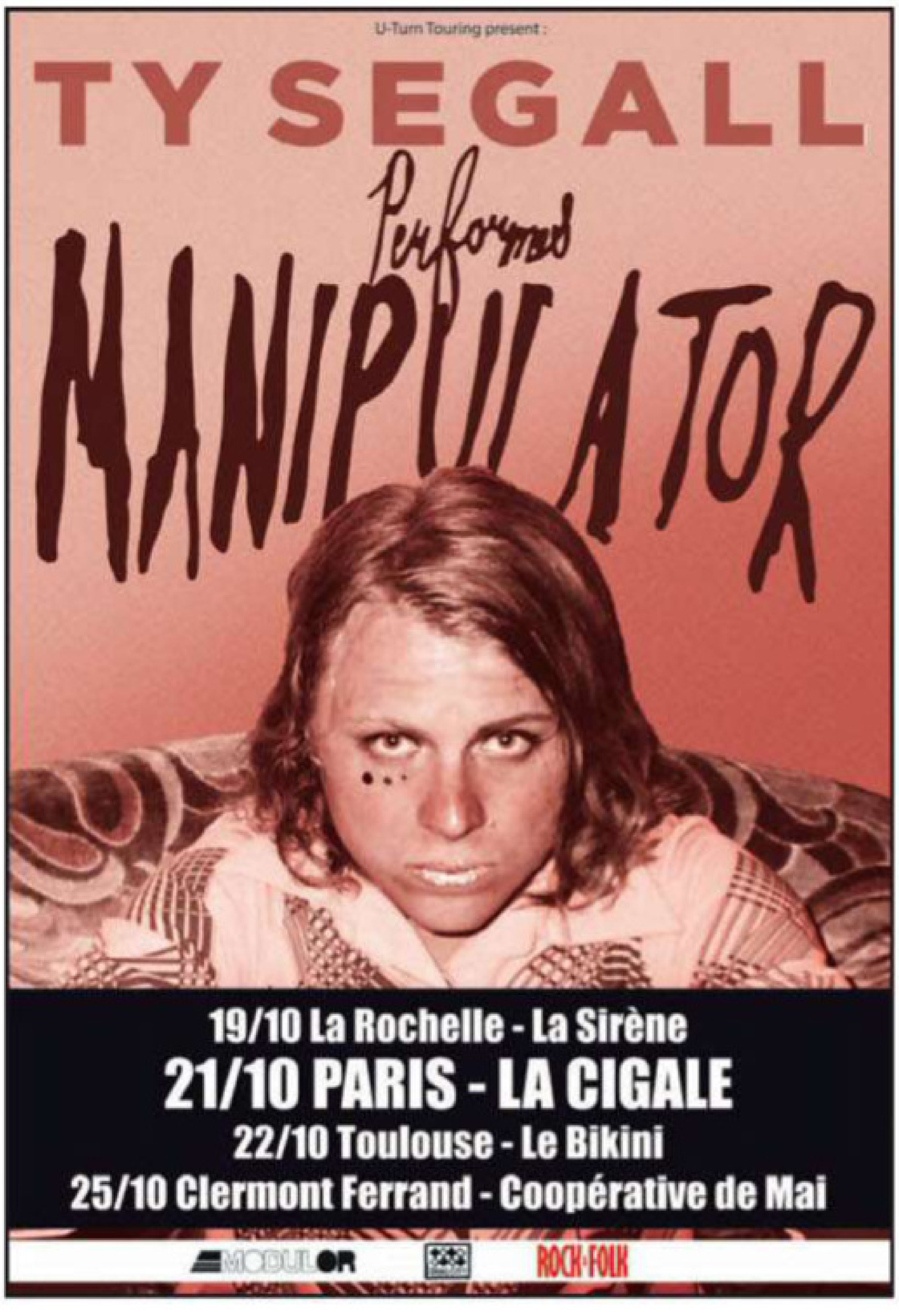
■ **Nancy Jazz Pulsations :** 8 au 18/10, Nancy (divers lieux, avec – le **8** : Gregory Porter, The Legendary Tiger Man et Hell's Kitchen – le **9** : Sébastien Tellier, Etienne de Crécy, Jamaica et Chicago Takeover (The Hood Internet, Psalm One, ShowYouSuck, Auggie the 9th & Fluffy) – le **10** : Naâman, Anthony B, Tarrus Riley, Omar Perry, Brigitte, Frànçois and the Atlas Mountains, Irie Crew et Asher Selector – le **11** : Christine and the Queens, Tristesse Contemporaine, Paul Personne, Otis Taylor, Lurrie Bell, The Campbell Brothers, Carbon Airways, Acid Arab, N'To, Black Strobe, Youngblood Brass Band et Tal Stef – le **13** : Emilie Simon, Peter Peter et Grand Blanc – le **14** : Crucified Barbara, Supercharger, Nikki Yanofsky et Water Babies – le **15** : Melanaie de Biasio, Plaza Francia, Butler Bernstein & the Hot 9, Arita, Gush, Blondstone, Congopunq et Proleter – le **16** : Cats On Trees, Selah Sue, Moodoïd, Rivière Noire, Guillaume Perret et the Electric Epic, Robert Glasper, Dengue Dengue Dengue et Jarco Weiss – le **17** : Electro DeLuxe, Lee Fields, Bettye Lavette, Bodybeat, Marklion, Antoine Pesle et You Man – le **18** : Dada Blues, Ibrahim Maalouf, Gilberto Gil, Dirty Loops, Throes and the Shine et Manu Boubli) www.nancyjazzpulsations.com

■ **Rocktambule :** 9 au 11/10, Grenoble (esplanade Porte de France, avec – le **9** : BigFlo et Oli, S-Crew et Tha Trickaz – le **10** : Tiken Jah Fakoly, Soviet Suprem et Pan – le **11** : Electro DeLuxe, Alb et Fool's Gold) www.rocktambule.com

■ **Fiesta Des Suds :** 15 au 18/10, Marseille (Dock des Suds, avec – le **16** : Christine and the Queens, Plaza Francia et Massilia Sound System – le **17** : Chinese Man, DeLuxe, Selah Sue et Pigeon John – le **18** : Irma, De La Soul et Buraka Som Sistema) www.dock-des-suds.org

■ **Avignon Blues Festival :** 16 au 18/10, Avignon (salle Benoît XII et salle polyvalente de Montfavet, avec – le **16** : The Campbell Brothers et Cooler Gospel – le **17** : Robin McKelle & the Flytones, Zachary Richard et Steve Nimmo Trio – le **18** : Lucky Peterson et The Boston Boys) www.avignonbluesfestival.com

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***20/10 au 30/11*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/9 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*



SUPERCROSS PARIS-LILLE

LILLE

100% SUPERCROSS
100% FREESTYLE
200% SHOW

SAMEDI 15 & DIMANCHE 16

novembre 2014

MONSTER ENERGY

IPONE FMX SHOW

Eli Tomac

Levi Sherwood

Justin Barcia
King of Bercy 2013

Gautier Paulin

Photos : © Courtesy of RacerX - © O. Wellemann - © Elsa/VelodeSPistre Arpentures/Max Lerouge

STADE PIERRE MAUROY

www.supercrossbercy.com

MOTOBLOUZ-COM
Le site Numéro 1 de l'équipement motard et moto
mutuelle des motards
allopneus.com
FRANCE EQUIPEMENT
HONDA
moto
MX
FFM
AMCF

LARIVIERE ORGANISATION - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex - Tel. 01 41 40 32 32 - organisation@editions-lariviere.fr

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	Wiz Khalifa	"Blacc Hollywood"	*Atlantic*
02	➤	(various artists)	"Soundtrack - Guardians Of The Galaxy"	*Hollywood*
03	➤	Chase Rice	"Ignite The Night"	*Dack Janiels*
04	➤	(various artists)	"Now 51"	*Capitol*
05	➤	(various artists)	"Nashville Outlaws : A Tribrute To Motleÿ Crüe"	*Big*
06	➤	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	*Walt Disney*
07	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
08	➤	5 Seconds Of Summer	"5 Seconds Of Summer	*Capitol*
09	➤	Ace Frehley	"Space Invader"	*Ent One Music*
10	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*

Classement au 6 septembre 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	ROYAL BLOOD	"Royal Blood"	*Warner*
02	➤	Ed Sheeran	"X"	*Atlantic*
03	➤	Ariana Grande	"My Everything"	*Republic Records*
04	➤	Collabro	"Stars"	*Syco Music*
05	➤	Sam Smith	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
06	➤	Kate Bush	"The Whole Story"	*EMI*
07	➤	Paloma Faith	"A Perfect Contradiction"	*RCA*
08	➤	George Ezra	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
09	➤	Kate Bush	"Hounds Of Love"	*Fish Peopla*
10	➤	Dolly Parton	"Blue Smoke - The Best Of"	*Sony*

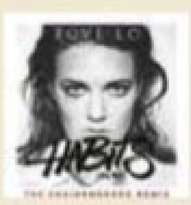
Classement au 31 août 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Août 2014

01	➤	ANGUS & JULIA STONE	"Angus & Julia Stone"	*Discograph*
02	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Parlophone*
03	➤	Eric Clapton & Friends	"The Breeze, An Appreciation Of JJ Cale"	*Polydor*
04	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Polydor*
05	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
06	➤	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	*Warner*
07	➤	Lana Del Rey	"Born To Die"	*Polydor*
08	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	*Warner*
09	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	*Interscope*
10	➤	Ed Sheeran	"X"	*Warner*



ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	TOVE LO	"Habits (Stay High)"	*Island*
02	➤	Kongos	"Come With Me Now"	*Tokoloshe*
03	➤	Vance Joy	"Riptide"	*Import*
04	➤	Awolnation	"Sail"	*Red Bull*
05	➤	Bastille	"Pompeii"	*Virgin*
06	➤	Coldplay	"A Sky Full Of Stars"	*Parlophone*
07	➤	Imagine Dragons	"Radioactive"	*Interscope*
08	➤	Passenger	"Let Her Go"	*Embassy Of Music*
09	➤	Lorde	"Royals"	*Republic*
10	➤	Milky Chance	"Stolen Dance"	*Republic*

Classement au 6 septembre 2014

FNAC

Top Imports

Août 2014

01	➤	GEORGE EZRA	"Wanted On Voyage"
02	➤	Pierre Lapointe	"Punkt"
03	➤	Lindsey Stirling	"Shatter Me"
04	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"
05	➤	London Grammar	"If You Wait"
06	➤	Daft Punk	"Human After All Remixes"
07	➤	Rise Against	"Black Market"
08	➤	Johnny Winter	"Captured Live"
09	➤	First Aid Kit	"Stay Gold"
10	➤	Cher Lloyd	"Sorry I'm Late"

STARTER 30

Top Pop Rock

Août 2014

01	➤	STROMAE	"Racine Carrée"	*Universal*
02	➤	Calogero	"Les Feux D'Artifice"	*Universal*
03	➤	Angus & Julia Stone	"Angus & Julia Stone"	*Discograph*
04	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Parlophone*
05	➤	Eric Clapton & Friends	"The Breeze, An Appreciation Of JJ Cale"	*Polydor*
06	➤	Christine & The Queen	"Chaleur Humaine"	*Warner*
07	➤	Fréro Delavega	"Fréro Delavega"	*Universal*
08	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
09	➤	Black M	"Les Yeux Plus Gros Que Le Monde"	*Sony*
10	➤	Sia	"1000 Forms Of Fear"	*Sony*
11	➤	Julien Doré	"Love"	*Sony*
12	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	*Interscope*
13	➤	Bruno Mars	"Unorthodox Jukebox"	*Warner*
14	➤	Tom Petty	"Hypnotic Eye"	*Reprise*
15	➤	Eluveitie	"Origins"	*Pias*
16	➤	Cats On Trees	"Cats On Trees"	*Wagram*
17	➤	Blues Pills	"Blues Pills"	*Pias*
18	➤	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	*Warner*
19	➤	Jul	"Lacrizeomic"	*Starter Distribution*
20	➤	Accept	"Blind Rage"	*Pias*
21	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Universal*
22	➤	Milky Chance	"Sadnecessary"	*Pias*
23	➤	Birdy	"Birdy"	*Warner*
24	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Beggars*
25	➤	Ed Sheeran	"X"	*Warner*
26	➤	John Garcia	"John Garcia"	*Season Of Mist*
27	➤	Keith Jarrett	"Last Dance"	*Universal*
28	➤	Détroit	"Horizons"	*Universal*
29	➤	Woodkid	"The Golden Age"	*Pias*
30	➤	Unisonic	"Light Of The Dawn"	*Warner*

FNAC

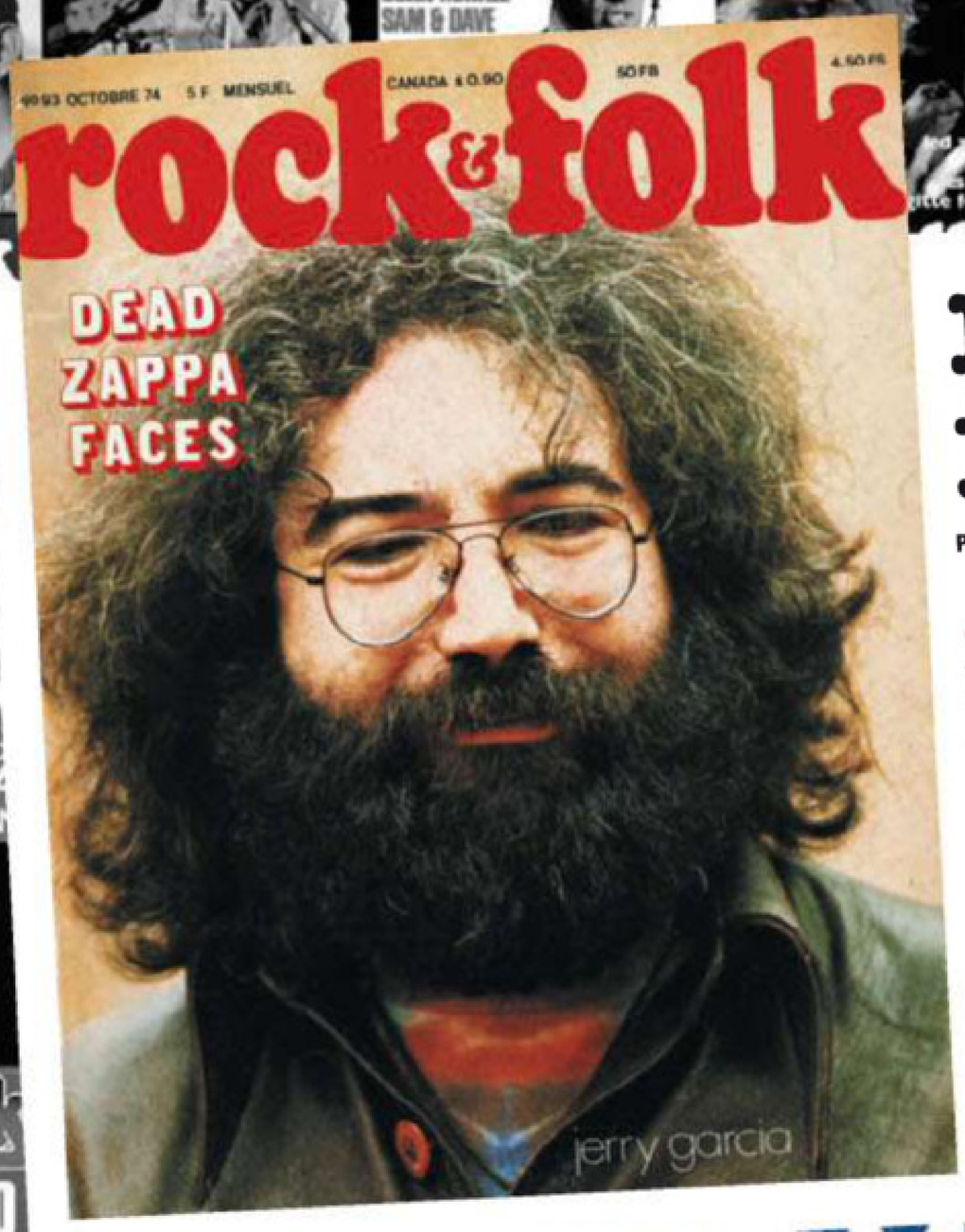
Top Vinyles

Août 2014

01	➤	ANGUS & JULIA STONE	"Angus & Julia Stone"	*Discograph*
02	➤	Jack White	"Lazaretto"	*Beggars Banquet*
03	➤	Angus & Julia Stone	"Down The Way"	*Discograph*
04	➤	Eric Clapton & Friends	"The Breeze, An Appreciation Of JJ Cale"	*Polydor*
05	➤	Lana Del Rey	"Ultraviolence"	*Polydor*
06	➤	Coldplay	"Ghost Stories"	*Warner*
07	➤	Led Zeppelin	"Led Zeppelin"	*Warner*
08	➤	Led Zeppelin	"II"	*Warner*
09	➤	Morrissey	"World Peace Is None Of Your Business"	*Capitol*
10	➤	Pink Floyd	"Division Bell 20e Anniversaire"	*EMI*

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES



Octobre 1974 R&F 93

Une Jaguar bleu nuit est venu chercher le journaliste à l'aéroport. Arrivé à Windsor, *"une grille majestueuse, un parc immense où l'on aperçoit quelques chevaux, une Rolls-Royce et une Lamborghini sagement garées dans un petit garage. Puis, une grande bâtisse de style victorien, un très grand hall aux murs roses et moquette rouge sang"*, l'hôte se présente : *"***Rod Stewart***"* propose une bière et glisse : *"Techniquement, je suis un très mauvais chanteur mais j'ai réellement beaucoup de feeling."* **Lester Bangs**, lui, trouve le groupe de l'Ecossais, les **Faces**, extraordinaire : *"Ces mecs sont fantastiques ! Ils arrivent à jouer de la guitare une cigarette entre les dents et sans se piquer les yeux."* En couverture, le regard amusé derrière des lunettes trop petites, **Jerry Garcia** se souvient d'Altamont : *"Le pire flip, ce n'était pas devant, là où des types se faisaient rosser par les Hell's Angels, mais derrière, dans la foule. Il y avait des mecs en pleine overdose d'amphétamines vautrés dans le verre brisé et la merde et puis ces trois types qui violaient une nana raide défoncée au milieu des ordures... La moindre scène qui vous tombait sous les yeux était horrible."*

Octobre 1984 R&F 212

Un nouvel album ("Powerslave") et une tournée mondiale qui débute, **Bruce Dickinson** d'Iron Maiden se prête au jeu du questions-réponses. La boisson ? *"Il y a une campagne comme quoi c'est mauvais pour la santé. Je ne le pense pas."* La musique ? *"Le jazz est idéal quand on prend un verre. Personnellement, le reggae m'endort."* La nature ? *"Je n'aime pas les chats, je préfère les chiens, mais mon animal préféré est le dauphin."* Telecaster en main, **Bruce Springsteen** fait cette surprenante déclaration : *"Les synthés, c'est super !"* **David Bowie** *"qui a refusé de jouer le méchant dans le prochain James Bond"* porte désormais la moustache. **Billy Idol** *"clame que sa plus grande fierté vient des dealers new-yorkais qui baptisent leur marchandise d'après les titres de ses chansons"* et, interrogé sur Rock&Folk, **Bernard Lavilliers** le chanteur en maillot de corps est formel : *"C'est le seul journal qui tienne vraiment la route !"*

Octobre 1994 R&F 326

BP Fallon, *"ancien rock-critic qu'on croyait overdosé ou enfermé dans un asile de fous"*, publie un livre sur **U2** dans lequel il brise la légende selon laquelle les Irlandais ne seraient pas rock. Si le plus ingérable semble être le batteur — *"Canette à la main, Larry Mullen pisse sur un mur et se fait coincer par les flics !"* — **Bono** n'est pas en reste : *"En voiture aux Etats-Unis, poussé par l'irrépressible envie d'un hamburger, le chanteur n'hésite pas à couper deux files d'autoroute après avoir aperçu un McDrive."* Pluie et boue, 25 ans après "Woodstock", la météo n'a pas changé pour "Woodstock 94". Parmi les rescapés de la première édition, **Joe Cocker** : *"Sauf que la première fois en 1969, le chanteur qui était sous acide n'a jamais su qu'il était à Woodstock !"* En pleine psychanalyse, **Snoop Doog** confesse : *"S'il y avait plus de femmes comme ma mère, je ne traiterais pas toutes les gonzesses de putes."*

Octobre 2004 R&F 446

La parution simultanée des DVD de **Blur** et **Oasis** relance la guéguerre britpop entamée dix ans plus tôt. C'est l'occasion de dévoiler l'adolescence des frères Gallagher. **Noel** *"voulait devenir Jean-Pierre Papin, mais quand il touchait le ballon, les gosses du quartier l'affublaient du sobriquet de Brejnev à cause de ses gros sourcils proéminents"*. A cette époque, **Liam** *"arborait le cheveu ras et une fine moustache de B-Boy. Il lui arrivait aussi de pratiquer le breakdance"*. Aux USA, après une convalescence de 37 ans, **Brian Wilson** enregistre "Smile", album au destin chaotique débuté en 1966. *"La symphonie adolescente adressée à Dieu"* est Disque du Mois et récolte 5 étoiles. A 56 ans, **Rick James** meurt d'une crise cardiaque. *"On estimait sa consommation de coke à 8000 dollars par semaine."* Enfin, **Brigitte Fontaine** bat sa coulpe : *"Un vendredi saint, je suis entré dans une église et j'ai craché sur l'autel."*

TROIS GUITARISTES DE LÉGENDE

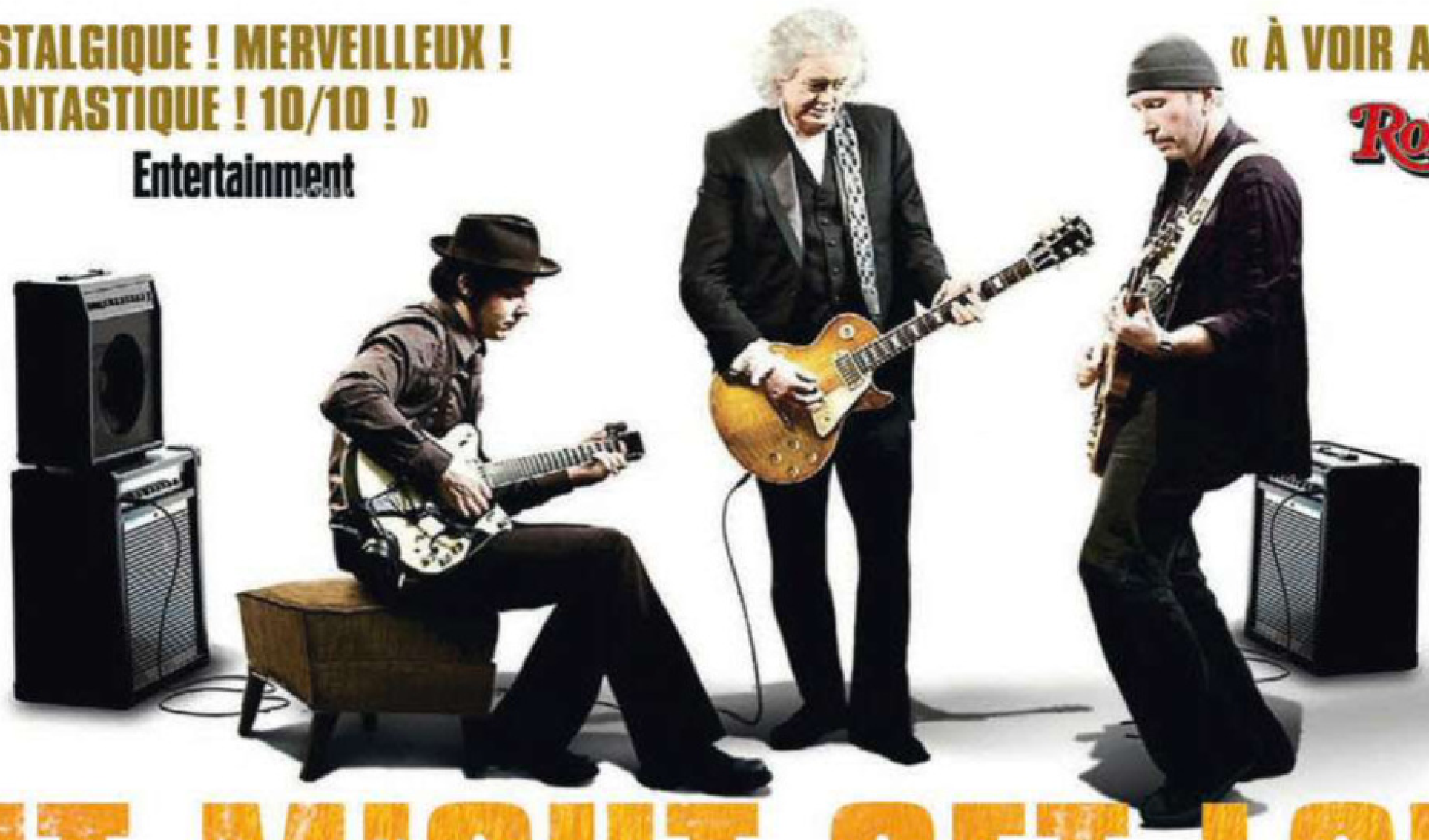
JACK WHITE
[WHITE STRIPES]

Jimmy Page
[LED ZEPPELIN]

THE EDGE
[U2]

« NOSTALGIQUE ! MERVEILLEUX !
FANTASTIQUE ! 10/10 ! »
Entertainment

« À VOIR ABSOLUMENT ! »
Rolling Stone



IT MIGHT GET LOUD

PAR LE RÉALISATEUR OSCARISÉ DE UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE DAVIS GUGGENHEIM

SELECTION OFFICIELLE

FESTIVAL DU FILM DE SUNDANCE

FESTIVAL DU FILM INTERNATIONAL DE BERLIN

FESTIVAL DU FILM DE TORONTO

UN FABULEUX DOCUMENTAIRE MUSICAL PRÉSENTÉ DANS DES FESTIVALS PRESTIGIEUX !

« UN VOYAGE FASCINANT ET INDISPENSABLE AU CŒUR DE L'HISTOIRE DE LA GUITARE ÉLECTRIQUE AVEC 3 LÉGENDES DU ROCK ! À NE RATER SOUS AUCUN PRÉTEXTE ! »
The New York Times

Rolling Stone
FIP
WWW.FIPFILMS.COM

EN BLU-RAY, DVD & VOD
LE 8 SEPTEMBRE 2014
DISTRIBUTION SEVEN SEPT

ROCK & FOLK
SEVEN 7

© 2014 CRÉATION GRAPHIQUE FIP
© 2009 - SONY PICTURES CLASSICS

L'INTENSITÉ D'UNE LÉGENDE*

PHŒNIX

GRIMBERGEN

1128

1128

GRIMBERGEN

BIÈRE D'ABBAYE - ABDIJBIER

ROUGE

*Grimbergen Rouge, l'intensité de son arôme de fruits rouges, la légende de la marque née en 1128

BK RCS Strasbourg 775 614 308

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.